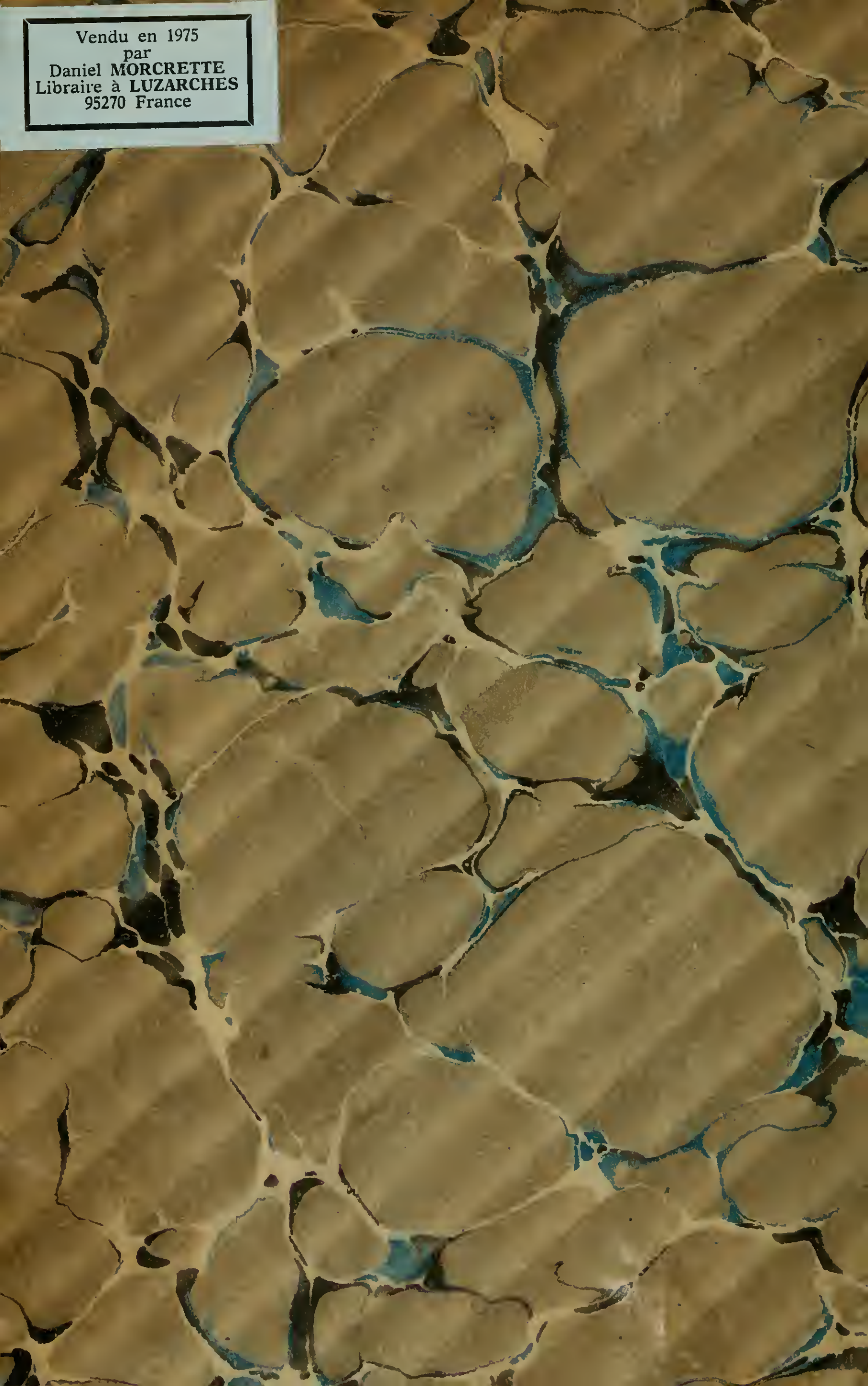

U d'/of OTTAWA
39003002110962


Vendu en 1975
par
Daniel MORCRETTE
Libraire à LUZARCHES
95270 France



ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE GUIBERT.

DE BUSSCHER, IMPRIMEUR.

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE GUIBERT,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

AUTEUR DE L'ESSAI GÉNÉRAL DE TACTIQUE;

PUBLIÉES PAR SA VEUVE,

SUR LES MANUSCRITS ET D'APRÈS LES CORRECTIONS DE L'AUTEUR.

PARIS,

PERSAN ET Cie, RUE DE L'ARBRE-SEC, N° 22.

1822.



A MA FILLE.

Je me plais à retracer sous vos yeux les devoirs auxquels votre cœur a pris part, et que vous m'avez vue occupée de remplir constamment envers la mémoire de mon époux. J'ai fait publier ou réimprimer neuf volumes de ses œuvres, cinq sur l'art militaire; les éloges du maréchal de Catinat, du chancelier de l'Hospital, de Frédéric II, roi de Prusse, du maréchal de Turenne; et ses voyages en Allemagne, en France et en Suisse. *

Les OEuvres dramatiques forment le dixième volume. C'est dans ces momens où il éprouvait le besoin de délasser son esprit de travaux plus sérieux et plus utiles, que M. de Guibert composa ces pièces de théâtre: elles eurent beaucoup de succès dans les lectures particulières; mais il se refusa toujours aux instances réitérées des premiers acteurs de la Comédie française pour les faire jouer. Il est de mon devoir de faire enfin connaître des ouvrages qui ne peuvent qu'ajouter à la gloire littéraire de leur auteur, d'autant

* J'ai eu le bonheur, il y a trois ans, de pouvoir placer au dépôt général de la guerre tous les manuscrits et papiers militaires de M. de Guibert; heureuse de les voir ainsi utilisés et consultés par tous les militaires éclairés. C'est une collection précieuse, le résultat de toutes les recherches et de tous les travaux de sa vie. Je les avais religieusement conservés et classés dans le plus grand ordre.

plus que cette publication est depuis long-temps réclamée par plusieurs personnes célèbres dans la carrière des lettres.

De tous les genres de poésie, le genre dramatique devait être celui qui pouvait le mieux convenir au génie de M. de Guibert, à la chaleur de son âme, à l'élévation naturelle de son esprit et à la direction habituelle de sa pensée.

En 1769 (il n'avait alors que vingt-cinq ans) il composa la tragédie *du Connétable de Bourbon*. Elle fut représentée deux fois au grand théâtre de Versailles; en 1775, à l'occasion des fêtes pour le mariage de madame Clotilde, fille de France, et en 1776, lors du mariage de S. A. R. Monseigneur le comte d'Artois. L'honorable succès qu'elle obtint la fit applaudir contre toutes les règles d'usage à la cour.

La tragédie des *Gracques* fut composée en 1774. On lira avec intérêt le jugement porté sur ces deux tragédies, en se rappelant que c'est un homme de lettres, distingué par *le beau poëme des Saisons*, qui dit à M. de Guibert, en répondant à son discours le jour de sa réception à l'Académie française * : « Dans » l'un de vos poëmes, vous inspirez ce noble asser» vissement aux lois que l'homme s'impose à lui-même, » le devoir d'être fidèle à ses engagemens et à son

* Réponse de M. le marquis de Saint-Lambert au discours de M. le comte de Guibert, le jour de sa réception à l'Académie française, le 13 février 1786.

» prince ; celui de protéger le faible ; enfin cet esprit » de chevalerie qui élevait et fortifiait les âmes, et qui » tenait lieu, en quelque sorte, de bonnes lois, si » quelque chose pouvait jamais remplacer les bonnes » lois. Dans un autre poëme, vous peignez ce mo- » ment de la république romaine, où la tyrannie pa- » tricienne préparait le peuple à l'anarchie, vous y » défendez avec la sensibilité la plus touchante la » cause abandonnée de la justice et du pauvre. »

En 1777, M. de Guibert composa *Anne de Boleyn*, sa troisième tragédie, où il peint avec autant d'énergie que d'éloquence le caractère despotique de Henri VIII et la piété courageuse d'Anne de Boleyn.

Ce volume est terminé par quelques poésies fugitives et pièces diverses. M. de Guibert avait trop d'imagination pour ne pas se livrer au charme de la littérature, et c'est ainsi qu'il joignit le goût de la poésie à l'étude de l'art de la guerre.

J'ose me flatter, ma fille, que les œuvres inédites de votre père seront accueillies aussi favorablement du public que ses autres ouvrages. Le succès de ses travaux fera toujours ma consolation, ajoutera encore à vos sentimens d'affection pour moi, et à mon bonheur de porter un nom qui m'est si cher.

Comtesse de GUIBERT.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR *.

AVANT de faire imprimer cette tragédie, j'ai fait ce que j'aurais dû faire, il y a dix ans, avant de la laisser représenter à Versailles; ce qu'il serait à désirer qu'on fît toujours pour les ouvrages de ce grand et difficile genre, surtout quand on ne s'y adonne que comme amateur, et qu'on n'est pas fondé à avoir cette juste confiance que les maîtres de l'art ont seuls le droit de prendre dans leur première conception; j'ai oublié cette composition pendant plusieurs années, et je ne l'ai revue que refroidi et éclairé sur elle. Alors elle s'est, je crois, montrée à moi sous un jour véritable. J'ai vu que dans les lectures particulières elle avait eu un succès exagéré; j'ai vu aussi qu'à la seconde représentation, à Versailles, elle avait été trop sévèrement jugée. Elle est restée à mes yeux un ouvrage dont le sujet était heureux, dans lequel on avait trouvé de grandes beautés, et, avec encore plus de raison, de grands défauts. Je l'ai retouchée tant pour le fonds que pour le style. Mes corrections se sont surtout attachées au quatrième et au cinquième acte. J'y ai fait enfin

* En 1785, M. de Guibert avait fait imprimer, chez Didot, un très-petit nombre d'exemplaires, en petit format, de cette tragédie.

tout ce qui a dépendu de moi, et je dois croire maintenant que les défauts qu'elle a conservés tiennent aux bornes de mon talent.

Peut-être avec le temps, qui ne cesse jamais de perfectionner ou de détruire, trouverai-je encore des idées et des ressources nouvelles. Peut-être aussi serai-je tenté de prendre conseil du théâtre même, en l'y revoyant dans l'état où je viens de la mettre. Le théâtre est le vrai point d'optique de tout ouvrage dramatique. Eh! quel peintre peut vouloir que son tableau ne soit jamais mis dans le jour et dans le cadre qui peuvent ajouter à son effet! quel auteur travaille sans en espérer dans le moment ou dans l'avenir quelque rayon de la gloire!

En attendant, je n'ai voulu ici que dérober cet ouvrage à l'imperfection inséparable des copies manuscrites, et en faire jouir l'amitié. Des amis bien choisis, et j'ose me vanter des miens, ont ce mélange heureux et bien proportionné de justice et d'indulgence qui éleve sans enivrer et qui corrige sans abattre. C'est donc en ce moment mon cœur seul qui se satisfait. Je voudrais être assez sage pour borner toujours là mes vœux, et pour que ce que j'aime me tînt à jamais lieu du public et de la postérité.

LE CONNÉTABLE

DE BOURBON.

PERSONNAGES.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON, premier prince du sang, général de l'armée française en Italie.

ODET DE FOIX, COMTE DE LAUTREC, commandant l'armée sous lui.

ADÉLAIDE DE FOIX, fille de Lautrec.

LE CHEVALIER BAYARD.

Le jeune STUART D'AUBIGNY, capitaine des gardes de François Ier.

POMPÉRANT, officier attaché au connétable.

Un officier espagnol.

Chevaliers, MOMTMORENCY, CHOISEUL, BRISSAC, CLERMONT, LA CHATRE, LA ROCHEFOUCAULT, CHATELLUX, CRILLON, D'ESTAMPES, DURAS, GONTAUT, ROHAN, CRUSSOL, D'ENTRAGUES, SCEPEAUX, ROCHECHOUART, BÉTHUNE, LA FORCE, HARCOURT, D'ESTAING, CONFLANS, LEVY, D'ALÈGRE, SAINT-VALLIER.

Saint-Vallier est le seul qui parle.

Écuyers du connétable.

Écuyers des chevaliers.

Officiers et soldats de l'armée française.

Officiers et soldats de l'armée espagnole.

La scène se passe dans le camp de l'armée française près de Rebeque, entre Novarre et Milan. Elle est en présence de celle de l'empereur, commandée par Pescaire.

LE CONNÉTABLE
DE BOURBON.
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le camp de l'armée. Il doit être d'abord faiblement éclairé. La lumière se répand ensuite par degrés à mesure que le jour s'élève. Différens bruits de guerre expriment les dianes et réveils qui se battent dans les postes avancés au point du jour.

Ces bruits cessent à l'approche de Bayard sur la scène. Il y arrive par le devant du camp, et comme paraissant venir des postes avancés.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAYARD seul.

Ce spectacle d'un camp que réveille l'aurore,
Ce tumulte confus, ces concerts belliqueux,
Comme en mes jeunes ans me ravissent encore.
J'accepte avec transport ces présages heureux.
Ah! c'est Bourbon, c'est lui qui commande l'armée!
Mon courage pourra servir sa renommée;

Je pourrai dans mes bras le recevoir vainqueur :
Quelle gloire jamais promit tant de bonheur !

SCÈNE II.

BAYARD, LAUTREC.

(Ce dernier sort du camp et paraît aller vers les postes avancés.)

BAYARD, allant à lui.

Est-ce vous, cher Lautrec? le jour se lève à peine;
Des postes avancés j'ai visité la chaîne.
Tout est calme. J'ai vu le camp des ennemis
Encore au même lieu près de Rebeque assis.
Veuille le ciel, ami, dans ce camp sans défense,
Du vigilant Pescaire aveugler la prudence!
Pour nous, en attendant, dans les bras du repos
Allons nous préparer à de nouveaux travaux.
Sous nos tentes bientôt personne ne sommeille,
Et le chef peut dormir quand le soldat s'éveille.

LAUTREC. (Il paraît accablé de douleur.)

Heureux qui dort sans trouble et se réveille en paix!
Ce sommeil fortuné m'est ravi pour jamais.

BAYARD.

Je vous croyais guéri d'un désespoir funeste.

LAUTREC.

Les pleurs peuvent tarir, mais l'infortune reste...
S'il se pouvait du moins que le sort en courroux
Sur ma famille seule eût épuisé ses coups!
D'affreux pressentimens mon âme est alarmée.
Ah! tout agite une âme aux maux accoutumée.

Au vertueux Bayard, à l'ami de Bourbon,
Au mien, je puis parler avec pleine assurance.
Le camp gémit tout haut de notre inaction.
« Que fait Bourbon, dit-il, quand l'ennemi s'avance ?
» Quel étrange sommeil assoupit sa vaillance?
» Attend-il qu'enhardi par ce honteux repos
» On vienne sous ces murs insulter nos drapeaux? »

BAYARD.

Le camp blâme Bourbon. De quel droit? à quel titre?
Des projets de son chef qui l'a rendu l'arbitre?
En pouvons-nous percer la vaste profondeur ?
Oublions-nous enfin ce qu'a fait sa valeur?
Qui peut en y pensant manquer de confiance?
Craindre sous un tel chef, c'est lui faire une offense.
Sans murmure attendons ce qu'il va disposer,
Et ne prononçons pas sur ce qu'il doit oser.
Un grand homme n'a pas de repos inutile;
Il prépare un succès quand il paraît tranquille.

LAUTREC.

Eh! qui peut de Bourbon contester les exploits?
Sur le cœur des Français quel autre a plus de droits?
Né du sang de nos rois, il est digne d'en être.
Votre élève...

BAYARD.

Depuis, il s'est montré mon maître.

LAUTREC.

Tout est sans doute, hélas! possible à sa valeur.
Mais si Bayard savait quelles tristes alarmes,
Quels funestes soupçons... Je vais blesser son cœur!

BAYARD.

Si mon ami m'afflige, il essuîra mes larmes.

LAUTREC.

Tu connais ce Beaurain par Charles député
Pour conclure en ce camp je ne sais quel échange:
C'est un prétexte vain. A l'ombre d'un traité,
Le lâche trame ici quelque complot étrange.
Jadis il fut Français; étranger maintenant,
Il vend à l'empereur sa haine et ses services.
Insinuant, hardi, plein d'adresse et de vices,
De ses desseins secrets il s'est fait l'instrument.

BAYARD.

Le traître! il fut Français! Il n'est point pour la France
D'ennemis plus cruels et plus envenimés
Que ces enfans ingrats qui, dans leur inconstance,
Ont abjuré le sein qui les avait formés.
Mais que nous fait Beaurain et ses vains artifices?

LAUTREC.

Beaurain vient dans ce camp se chercher des complices.
On dit qu'il s'en est fait et d'un rang et d'un nom...

BAYARD, avec indignation.

Qui sont-ils?

LAUTREC.

Ma douleur vous le dit.

BAYARD.

Qui?

LAUTREC.

Bourbon.

BAYARD.

Non, je ne le crois pas; Bourbon a mon estime.

LAUTREC.

Je reconnais Bayard, il ne peut croire un crime.
Comme lui, j'ai long-temps repoussé le soupçon.
Que dis-je? en ce moment je le repousse encore,
Et je n'ose accuser ce que Bayard honore.
(à part.)
Dois-je pourtant cacher cet important secret?
(haut.)
Le puis-je? et mon devoir... Parlons. Lis ce billet.

BAYARD.

Que dit-il?

LAUTREC.

Tu verras.

BAYARD.

Qui l'écrit?

LAUTREC.

Je l'ignore.

BAYARD lit.

« Bourbon trahit l'État; Beaurain l'a corrompu:
» Cette nuit, chez Bourbon, tout doit être conclu. »
(rendant le billet à Lautrec.)
Arrête, ce peut être une main ennemie.
Quiconque tait son nom semble vouloir trahir;
Bourbon est assez grand pour exciter l'envie.
Elle abhorre la gloire; et la plus belle vie
Est celle que toujours elle cherche à flétrir.

LAUTREC.

Hier on me remit cette lettre cruelle.
Je n'en crus pas mes yeux; mais une sombre horreur
Me suivit tout le jour et fit frémir mon cœur.
La nuit vint, le soupçon descendit avec elle.

Tout ce qu'un songe affreux peut enfanter de maux
Agita mon sommeil d'images effrayantes:
A la fin, fatigué de ce triste repos,
Je me lève, je sors: j'errais parmi nos tentes;
Je rencontre un soldat; il s'avançait sans bruit;
Il cherche à m'éviter. Dans l'ombre de la nuit
Je reconnais Beaurain, et tout mon sang se glace.
Je crois m'être trompé; je le suis à la trace:
Il entre chez Bourbon.

BAYARD.

Ciel! Mais as-tu bien vu?
Beaurain déguisé? seul? la nuit? Tout est perdu.
Ah! le crime se trame où règne le mystère.

LAUTREC.

Puisse ce crime affreux n'être pas consommé!

BAYARD.

O malheureux Bourbon! ô douleur trop amère!
Est-ce donc là le cœur que mes soins ont formé?

LAUTREC.

Bourbon est mécontent; d'horribles injustices
L'outragent chaque jour et trompent ses services.
Beaurain l'a découvert, il aura su l'aigrir.
Un traître sait comment on engage à trahir.
Bourbon est violent, aisément il s'enflamme;
De quelque grand destin on a flatté son âme,
Et peut-être d'un trône on éblouit ses yeux.

BAYARD, après un moment de silence.

Si Charles le fait roi, Charles peut le séduire.
Bien plus que mécontent, il est ambitieux;
C'est là son seul défaut, rien n'a pu le détruire,
Et régner fut toujours le premier de ses vœux.

J'ai vu développer ce penchant dangereux;
De sa raison à peine il connaissait l'usage,
Le nom de roi flattait ses désirs orgueilleux.
Il le prenait parmi les enfans de son âge,
Il les traitait en maître et dominait sur eux.
Je regardais alors ces jeux sans conséquence,
Et n'en prévoyais point le trop funeste appât.
Il ne parlait que guerre, honneurs, lauriers, combat,
Et des projets de gloire amusaient son enfance :
On le menait à tout par l'attrait de l'honneur.
Voulait-on lui donner une vertu nouvelle,
A son âme il fallait offrir un grand modèle;
En citant un héros on enflammait son cœur.
Quelque temps il parut dédaigner la science :
« La science, lui dis-je, est la vertu des rois; »
De ses maîtres alors il écoute la voix;
Il brûle de connaître, il s'applique, il s'élance;
Et bientôt sachant tout, ses efforts obstinés
Laissent derrière lui ses maîtres étonnés.
L'âge vint; je voulus à cet orgueil utile
Mettre un frein salutaire; il n'en était plus temps :
Tel un fleuve grossi se déborde en torrens,
Et ravage le champ qu'il a rendu fertile.
Bourbon plus éclairé fut plus ambitieux,
Vit son sort, et des rangs mesurant la distance,
Du sujet au monarque apprit la différence;
Il frémit de l'espace, et devint malheureux.
Ses talens l'agitaient et pesaient sur son âme;
Il se trouvait du trône et trop près et trop loin.
La guerre alors survint; il en avait besoin;
Il fallait des travaux à ce cœur tout de flamme.

Sa valeur fit bientôt les succès de nos camps,
Il y ramena l'ordre et fixa la victoire :
Eh ! quel homme à son âge eut ces destins brillans!
Je le croyais plus calme et content de sa gloire.
Mais quand l'ambition nous maîtrise une fois,
A la raison encor reste-t-il quelques droits?
Le besoin des succès par les succès s'augmente.
Ce qu'on a n'est plus rien, ce qu'on n'a pas tourmente.

LAUTREC.

Si tu savais combien mon cœur est déchiré!

BAYARD.

Peux-tu m'apprendre encor quelque crime ignoré?

LAUTREC.

Je pleure sur l'État, je pleure sur ma fille.

BAYARD.

Quel rapport a Bourbon au sort de ta famille?

LAUTREC.

Bourbon aime ma fille; il en est adoré.

BAYARD.

Bourbon aime, dis-tu? dieux! s'il était possible!
S'il était vrai!... Combien j'ai toujours desiré
Que vers un autre cœur son cœur fût attiré,
Qu'un objet vertueux pût le rendre sensible,
Et porter vers l'amour cet excès de chaleur
Qui trouble ses vertus et dévore son cœur!
Il aime!... Mais, dis-moi, cette fille si chère...
Je connais sa beauté... mais son cœur, son esprit...

LAUTREC.

Hélas! mon cher Bayard, rappelle-toi sa mère.

BAYARD.

Je réveille tes maux.

LAUTREC.

Mon épouse revit
Tout entière en sa fille... Ah! c'est son cœur sublime,
Son amour des vertus, sa haine pour le crime,
Son magique ascendant, son talent enchanteur
De peindre à la pensée et de parler au cœur.

BAYARD.

O secours fortuné que le ciel nous envoie!
Il faut la prévenir, il faut qu'elle le voie!

LAUTREC.

Eh! qui la préviendra?

BAYARD.

Moi. Ce n'est point à vous
A jeter dans son sein ces funestes alarmes;
Le malheur à votre âme a porté trop de coups;
Je dois vous épargner de voir couler ses larmes.
Je saurai par degrés descendre dans son cœur,
La consoler, l'aider dans ce moment d'horreur,
Lui servir à la fois de conseil et de guide...
On vient, cachons nos pleurs.

LAUTREC.

Dieux! c'est Adélaïde.

SCÈNE III.

ADÉLAIDE, LAUTREC, BAYARD.

ADÉLAIDE.

Ah! mon père, est-ce vous? quels motifs si pressans
Vous dérobent sitôt à mes embrassemens?

Dissipez les frayeurs de mon âme éperdue;
Je ne sais quelle horreur sur ce camp répandue
De noirs pressentimens vient agiter mon sein.
Depuis deux jours, hélas! quel sinistre chagrin
De vos pleurs essuyés revient ouvrir la source?
Cette nuit le sommeil n'a point calmé vos maux;
Vous erriez dans le camp à l'heure où le repos
Console l'infortune et devient sa ressource.
Parlez, dois-je m'attendre à des malheurs nouveaux?
Vers ces murs est-il vrai que l'ennemi s'avance,
Qu'on s'apprête au combat? La gloire de la France
Me défend d'en gémir. J'obéis à sa loi.
Mais quel horrible jour; ô mânes de mon frère!
Vous me suivez partout, vous me glacez d'effroi.
Pour tout soutien au monde il me reste mon père;
Sans blesser mon devoir, sans manquer à ma foi,
Il m'est permis de craindre et de verser des larmes.

(à Bayard.)

Mais vous-même, seigneur, des pleurs mouillent vos yeux...
L'ennemi ne vient point, je suspends mes alarmes;
La veille d'un combat Bayard serait heureux.
Quel malheur vous peut donc accabler l'un et l'autre?
Ah! mon père, j'ai droit de vous interroger.
Ai-je quelque secret qui ne soit pas le vôtre?
A mes douleurs, hélas! seriez-vous étranger?
Dieux! je ne vois partout que tristesse et silence.
Bourbon m'afflige aussi; son esprit agité
D'un secret malheureux semble être tourmenté.
Il craint de me parler, évite ma présence;
Lui qui la cherchait, lui!...

(Adélaïde s'arrête ici comme se rappelant qu'elle n'est pas seule avec son père.)

LAUTREC.

Ma fille, ne crains rien;
Bayard lit dans mon cœur, c'est lire dans le tien.

BAYARD.

A Bourbon, comme à vous, la tendresse me lie;
Votre commun bonheur eût embelli ma vie.

ADÉLAIDE.

Notre bonheur, ô ciel! je ne l'espère pas.
Un destin rigoureux s'attache à tous mes pas.
Tout ce que j'aime, en butte à la même infortune,
Paraît ou ressentir ou prévoir des malheurs.
On se tait devant moi, ma présence importune;
De mon père et de vous je vois couler les pleurs;
Bourbon, plus triste encore, augmente mes larmes;
Sa profonde douleur n'a ni soupirs ni larmes,
Elle n'éclate point en discours, en transports;
Du chagrin qu'il nourrit taciturne victime,
On le croirait en proie au tourment du remords,
Si l'on osait penser qu'il pût commettre un crime.

LAUTREC.

Quel cœur est à l'abri d'être un jour corrompu!
Un moment quelquefois égare la vertu.

ADÉLAIDE.

Lui, criminel! grands dieux! Bourbon! infortunée!
Ah! s'il m'abandonnait; si ses sermens trahis!...

LAUTREC.

Sont-ce les seuls sacrés? Et son roi, son pays!

ADÉLAIDE.

Ah! mon père! parlez... il fait ma destinée.

LAUTREC.

Ah! ne me force pas à déchirer ton cœur!

ADÉLAIDE.

Hélas! en vous taisant vous comblez mon malheur.

LAUTREC, à Bayard.

Cher Bayard, sauve-moi des pleurs de ce que j'aime.
(à sa fille.)
Bayard te parlera : c'est un autre moi-même.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

BAYARD, ADÉLAIDE.

(Ils restent un moment dans le silence.)

ADÉLAIDE;

Et vous aussi, seigneur, accusez-vous Bourbon?
(Il ne répond que par un geste de douleur.)

ADÉLAIDE, avec transport.

Voir ce qu'on aime, ô ciel! flétri par un soupçon!

BAYARD.

Consterné comme vous, que puis-je vous répondre?
Par ces doutes cruels on vient de me confondre.
Tour à tour occupé de l'État et de vous,
Votre père est en proie aux plus sombres alarmes;
Il voit de grands revers prêts à fondre sur nous;
Il craint, me disait-il, pour l'honneur de nos armes.
Il croit que dans son cœur, abreuvé de dégoûts,
Bourbon porte en secret des projets de vengeance,
Et qu'il sert à regret une cour qui l'offense.

De là, jetant les yeux sur vous, sur vos destins,
Il voit de votre amour naître d'affreux chagrins.
En ce moment, dit-il, Bourbon aime ma fille,
Il veut unir son sort au sort de ma famille:
Mais est-il des liens pour un ambitieux?

ADÉLAIDE

Ainsi donc le malheur produit la défiance,
Et, couvrant les objets d'un voile ténébreux,
Fait même à la vertu soupçonner l'innocence!
Réduit sans cesse à craindre, on est bien malheureux.
Qui! Bourbon pour l'État ralentirait son zèle!
Bourbon à son amour deviendrait infidèle!
Qu'on accuse, on le peut, un mortel inconnu;
Il n'oppose au soupçon rien qui le justifie.
Le héros, plus heureux, défendu par sa vie,
Ne doit pas d'un soupçon voir souiller sa vertu.
Vingts combats décidés par sa haute vaillance,
Son sang toujours versé pour l'honneur de la France,
Son bras à Marignan sauvant les jours du roi,
Tout parle pour Bourbon et garantit sa foi.
Quant à moi, l'adorer est mon bonheur suprême;
Oser douter de lui n'est pas fait pour mon cœur.
J'ai reçu ses sermens, il a les miens. Malheur
A qui ne répond pas du cœur de ce qu'il aime!
Mais vous, son noble guide au chemin de l'honneur,
Vous, de ses jeunes ans le sage instituteur,
Qui mieux que vous, seigneur, doit connaître son âme?

BAYARD.

Employé loin de lui depuis plus de deux ans,
Je l'ai perdu de vue; et quelquefois, madame,
Deux ans font dans un cœur d'étranges changemens.

Il dédaignait alors, il traitait de faiblèsse
Ce sentiment heureux qui nous attire à vous,
Couronne la valeur, tempère sa rudesse,
Et rend l'homme meilleur en le rendant plus doux.
Depuis, il vous a vue, et son âme est changée.
Mais comment sous vos lois s'est-elle donc rangée?
Sous quels heureux climats commença cet amour?
Sans doute il vous connut dans un autre séjour?
L'amour naît-il parmi le tumulte des armes?
Allume-t-il ses feux au milieu des alarmes?
Des bords de la Moselle, envoyé par le roi,
J'arrive, et dans ces lieux tout est nouveau pour moi.

ADÉLAIDE.

Ah! quel triste récit vous m'ordonnez de faire!
Je vivais en repos dans les bras de ma mère,
Si toutefois le cœur peut goûter du repos
En tremblant pour les jours et d'un père et d'un frère :
Nous comptions tous leurs pas, leurs succès, leurs travaux.
On écrit que Lautrec va finir sa carrière.
Ma mère, au désespoir, veut l'aller secourir,
Le revoir expirant, l'embrasser et mourir.
Nous volons vers le camp. Attendri par nos larmes,
Le ciel nous rend mon père. A peine goûtions-nous
Ces transports fortunés qui suivent les alarmes :
Ce calme après l'orage et plus pur et plus doux;
Les malheureux humains sont-ils fait pour la joie!
Mon frère est rapporté sanglant, percé de coups.
On s'empresse, la mort ne lâcha point sa proie;
Par le fer des combats elle immola le fils,
Le poison du chagrin vint dévorer la mère :
Le même mois enfin remplissait sa carrière,

Que le même tombeau les avait réunis.

BAYARD.

Eh! qui ne pleura pas leurs tristes destinées?
Qui put voir sans pitié la mort et le malheur
Envelopper de deuil vos plus belles années!
J'étais loin de Lautrec et manquais à son cœur;
Le vôtre y suppléa; vos soins, votre tendresse
Conservèrent ses jours, calmèrent sa tristesse.
Mais pourquoi rappeler ce fâcheux souvenir?
Le temps nous offre assez de maux dans l'avenir.

ADÉLAIDE.

Vous avez vu, seigneur, l'intérêt vif et tendre
Qu'au seul nom de Bourbon mon âme a paru prendre.
Ah! quand je me souviens des auspices affreux
Sous lesquels s'alluma cet amour malheureux...
Il est né pour avoir la douleur en partage.
A mon frère on rendait ces lugubres honneurs,
Triste et dernier tribut que l'on paie au courage;
Mon père m'embrassait, il m'arrosait de pleurs;
Des armes, des flambeaux environnaient ces tentes.
Ma mère, succombant au poids de ses douleurs,
Portait déjà la mort dans ses veines brûlantes.
Le connétable arrive; il menait sur ses pas
De tous nos chevaliers le cortége héroïque;
Tous en deuil, dépouillés de l'airain des combats,
Et portant sur leur front la tristesse publique.
Il s'approche, nous jette un douloureux coup d'œil;
Ensuite il vient poser la main sur le cercueil.
« O mon frère! dit-il, ô mon compagnon d'armes!
» Je t'offre, au nom de tous, des regrets et des larmes.

» Tu portas dignement le nom de tes aïeux,
» Tu fus vaillant, honnête et sans tache comme eux :
» Tu combles en mourant tes nobles destinées,
» Tu finis de beaux jours par une belle mort;
» Tant de gloire à ton âge a pu tromper le sort;
» En comptant tes lauriers il t'a cru plus d'années.
» Au premier que nos mains armeront chevalier,
» Il a légué ce fer. Digne legs d'un guerrier!
» Héritage sacré! puisse avec toi renaître
» Son amour pour l'honneur, pour l'État, pour son maître,
» Sa franchise, sa soif des grandes actions,
» Et toutes les vertus qu'aujourd'hui nous pleurons! »
Il dit, et du cercueil il détache l'épée;
Vers le lieu de la tombe il s'avance en pleurant,
Tout le camp l'accompagne, et je reste frappée
De trouble, de respect et d'attendrissement.

BAYARD.

Oh! sublime leçon! touchantes funérailles!
Qu'à notre tête un roi gagnerait de batailles
S'il honorait ainsi tout héros son appui,
S'il paraissait sentir que nous mourons pour lui!

ADÉLAIDE.

Bourbon dès lors resta gravé dans ma pensée;
Mes regards l'avaient vu pour la première fois;
J'avais tout retenu, ses traits, son air, sa voix;
Se souvient-on ainsi, sans être intéressée!
Ah! le même penchant vint aussi l'enflammer,
On eût dit que nos cœurs s'attendaient pour aimer.
Il vint les jours suivans pleurer avec ma mère.
Qu'un cœur compatissant fait honneur au héros!

À travers l'intérêt qu'il prenait à nos maux.
Je démêlai bientôt le désir de me plaire.
Il me dit qu'il m'aimait. On croit avidement
Un aveu que le cœur secrètement désire,
Que cet aveu flatta doucement mon penchant!
Qu'il m'en coûta d'efforts pour ne pas le lui dire!
Les auteurs de mes jours le surent avant lui.
Dès l'enfance élevée à leur ouvrir mon âme,
Dans le trouble inconnu de ma naissante flamme,
J'allai de leurs conseils leur demander l'appui.
Ardent en son amour comme en son caractère,
Bourbon m'avait déjà demandée à mon père.
Qu'il me fut cher alors! je reçus ses sermens;
Ils devenaient sacrés, faits devant mes parens.
Ma mère dans ses maux en semblait soulagée;
Elle étendait vers nous ses bras moins affaiblis.
« Ah! ma fille! ah! Bourbon! j'ai donc encore un fils! »
La trame de ses jours n'en fut pas prolongée.
Elle mourut, ô ciel! et je ne mourus pas!
Moi qui la chérissais, qui toujours dans ses bras,
Un mois auparavant faisais vœu de la suivre!
Un sentiment nouveau me commandait de vivre.
Amante de Bourbon, je n'étais plus à moi:
Telle est donc de l'amour l'irrésistible loi,
Qu'il est le premier bien qui fasse aimer la vie,
Et qu'il n'est point de pleurs que sa douceur n'essuie!

BAYARD.

Pour quelques pleurs qu'il sèche, ah! qu'il en fait verser!

ADÉLAIDE.

Tout entiere au héros qui remplissait mon âme,

Je me glorifiais d'une si belle flamme.
C'ést ce héros, seigneur, que l'on vient accuser.
Eh! qui jette sur lui l'affreux soupçon d'un crime!
C'est mon père, c'est vous; accusateurs sacrés!
Comment parer le coup dont vous me déchirez!
Le poids de vos vertus ébranle mon estime.

BAYARD.

Il vous aime, madame; ah! rien n'est donc perdu!
On ne peut vous aimer sans aimer la vertu.
Eh! quand il serait vrai que son âme égarée
A l'erreur d'un moment pourrait s'être livrée;
Que l'amour et l'honneur ensemble ont de pouvoir!
Qu'aisément la beauté fait détester le crime,
Arrête son amant sur le bord de l'abîme,
Et ramène ses pas au sentier du devoir!

ADÉLAIDE.

Eh! que peut notre sexe! Asservi dès l'enfance,
On avilit son âme, on l'éloigne de tout.
Né faible, on l'affaiblit encor par l'ignorance,
Vers des frivolités on dirigé son goût,
On l'enivre d'encens, de fleurs on le couronne;
Quand on veut le séduire, on permet qu'il ordonne;
On le sert à genoux: son cœur est-il séduit,
L'homme commande alors, notre empire est détruit.
Partout on nous abuse; on nous dit souveraines,
Et partout sans pouvoir nous sommes dans les chaînes:
Les hommes font les lois.

BAYARD.

Les femmes font les mœurs.
Ah! c'est là, croyez-moi, le véritable empire.

Quel pouvoir vaut celui qui maîtrise les cœurs,
Qui s'en fait obéir parce qu'il les attire?
Osez vous réunir; employez nos penchans,
Non pas à nous plier à de honteux caprices,
Mais à former nos cœurs, à nous rendre plus grands,
Plus amis des vertus, plus ennemis des vices.
Eh! quel homme oserait se montrer sans honneur,
Quel citoyen sans foi, quel guerrier sans valeur,
Si, vos communs mépris le déclarant infâme,
Il ne pouvait trouver ni maîtresse ni femme?
Peignez-vous, s'il se peut, ce mortel malheureux
Ne sachant où porter son désespoir affreux,
N'osant voir ses enfans, repoussé par son père;
Abandonné de tous, il compte sur sa mère;
Elle l'embrasse encor, mais s'en cache et rougit.
Peignez-vous, s'il se peut, ce coupable proscrit:
Si son cœur cependant a besoin d'un autre être,
Aux tournois, à nos jeux ne pouvant plus paraître,
Tremblant que la beauté ne vienne l'enflammer,
Obligé de la fuir et de craindre d'aimer.
Beaux temps de ma jeunesse! ô temps heureux de gloire!
L'amour, à nos drapeaux enchaînait la victoire,
L'amour était le but, le prix de nos travaux;
Il épurait nos mœurs, il formait nos héros;
L'amour alors, toujours commençait par l'estime;
A force de vertus tout amant magnanime
Pouvait former l'espoir d'obtenir du retour :
Tout homme sans honneur languissait sans amour.
Eh! n'imaginez pas que la beauté facile
Par-delà la valeur n'exigeât rien de plus :
Il y fallait unir la gloire plus utile,

L'éclat plus précieux que donnent les vertus.
Il ne suffisait pas des lauriers de la guerre;
Il fallait, grand en tout, ne jamais s'avilir.
Ces lauriers moissonnés c'eût été les flétrir,
D'aller, vil courtisan, mendier leur salaire;
C'eût été les flétrir que manquer à sa foi,
Vivre dans la mollesse, opprimer l'innocence,
Usurper sur autrui les fruits de sa vaillance,
Outrager ce qu'on aime, ou mal servir son roi.

ADÉLAIDE.

Que tout mon sexe ici n'est-il ainsi que moi!

BAYARD.

On attaque aujourd'hui ces maximes antiques,
On traite ces vertus de vertus fanatiques.

ADÉLAIDE.

Votre exemple les venge et les fait estimer.

BAYARD.

Le vôtre ferait plus, il les ferait aimer.
Ah! vous le donnerez, j'en suis certain, madame;
Oui, j'en ai pour garans la grandeur de votre âme,
Les transports généreux qui viennent d'éclater,
Et le nom des Lautrec que vous saurez porter.
Si l'on vous apprenait que Bourbon infidèle,
Cherche à trahir la France, et que sa foi chancelle...

ADÉLAIDE.

Je ne le croirais pas.

BAYARD.

Si je vous le prouvais!

ADÉLAIDE.

Dieux!... je rassemblerais mes forces, mon courage;

J'irais... je lui dirais... je lui rappellerais
Sa gloire, son honneur, le nœud qui nous engage,
Ce qu'il doit à son nom, les sermens qu'il a faits.
Quelle démarche coûte aux transports d'une amante!
J'oserais sans rougir devenir suppliante;
Il ne me verrait pas pleurer sans s'attendrir;
Ma douleur à ses yeux fit le prix de mes charmes,
Et son amour naquit en essuyant mes larmes.
Ah! l'erreur d'un moment ne peut pas avilir,
Et faire un cœur d'airain d'un cœur qui fut sensible.

BAYARD.

Eh! si l'ambition le rendait inflexible!...

ADÉLAIDE.

Je saurais l'oublier... pour l'oublier . . . mourir.

BAYARD.

Et c'est tant de vertu qu'il faut donc que j'accable!
Madame...

ADÉLAIDE.

Hé bien?

BAYARD.

Hélas! il est trop véritable,
L'infidèle Bourbon traite avec l'empereur.

ADÉLAIDE.

Le voilà donc connu ce mystère effroyable!
Ai-je pu si long-temps douter de mon malheur!...
Il portait sur son front l'embarras du coupable,
Le crime l'agitait et coûtait à son cœur...
Hier il me fuyait, je le joins, je le prie,
Au nom de ses sermens, de l'amour qui nous lie,
De verser dans mon sein ses mortelles douleurs;

Je veux les partager, lui dis-je, ou je me meurs.
Il m'écoute, à mes vœux semble vouloir souscrire,
Veut me parler, s'arrête et ne peut achever.
« Demain, dit-il, daignez dans ce lieu vous trouver,
» Demain, Adélaïde... » Il s'éloigne et soupire.

BAYARD.

Il faut le voir, madame, il faut le secourir.

ADELAIDE.

Je le verrai, seigneur, veuillez me soutenir;
Ne m'abandonnez pas dans ce moment terrible.

BAYARD.

Ciel! à tant de vertus Bourbon sera sensible.

ADÉLAIDE.

Que vous adoucissez un moment plein d'horreur!
Que Bayard aisément enflamme pour l'honneur!
Il en est à la fois le maître et le modèle.

BAYARD.

Jadis dans mes beaux ans l'amour forma mon cœur;
Je rends à la beauté ce que j'ai reçu d'elle.

SCÈNE V.

ADÉLAIDE, BAYARD, LAUTREC.

ADÉLAIDE.

(Elle court au-devant de son père, et se jette dans ses bras avec l'accablement de la douleur.)

Mon père! il m'a tout dit : je ferai mon devoir.

LAUTREC.

Ah! ma fille!... ah! Bayard!

BAYARD.

Reprenons quelque espoir;
A moins d'être barbare, on cède à tant de charmes.
Nous allons tous ensemble environner son cœur,
Le presser à la fois par l'amour, par l'honneur,
Y verser tour à tour nos douleurs et nos larmes.
J'élevai son enfance, et j'ai sur lui des droits.
De tant de nœuds sacrés s'il écoute les lois,
C'est un moment d'erreur que l'amitié pardonne.
S'il rompt tous ces liens, s'il est sourd à ma voix,
Je cesse de le plaindre, et mon cœur l'abandonne.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON. TROUPE DE CHEVALIERS, ÉCUYERS ET SOLDATS.

BOURBON.

J'AIME, braves Français, cette héroïque ardeur.
Comme vous autrefois trop avide de gloire,
J'ai de mes généraux accusé la lenteur;
Sur la foi de mon cœur j'augurais la victoire;
Je croyais la valeur maîtresse du destin,
Tout calcul inutile et tout art incertain.
Général à mon tour, de ce fardeau pénible
J'ai mieux connu le poids; j'ai pu voir de plus près
Par combien de ressorts s'opèrent les succès;
Qu'on ne peut souvent pas ce qui paraît possible,
Qu'où la valeur s'enflamme et demande d'agir,
Le chef plus éclairé doit se mieux maintenir,
Pour frapper sûrement combiner ses mesures,
Et jouir en secret du motif des murmures.
Les vôtres me sont chers... peuple heureusement né,
Où le dernier soldat, doué d'intelligence,
Sait penser et sentir, par l'honneur est mené,
Et dont sans cesse il faut tempérer la vaillance!
Pour la première fois on voit les ennemis
Se poster à nos yeux sans en être punis.

Ah ! de mes mouvemens je ne suis plus le maître :
Quand vous en saurez plus vous me plaindrez peut-être...
Vous cependant, Choiseul, Laval, Crillon, Duras,
A tout événement rassemblez nos soldats;
Des postes avancés Bayard parcourt la chaîne;
Vous, généreux Stuart, veillez sur cette plaine,
Reconnaissez Pescaire, observez ses desseins.
Allez, amis... dans peu nous saurons nos destins.

SCÈNE II.

BOURBON, seul.

Je les éloigne tous... pour être avec moi-même!...
(Il met la main sur sou cœur.)
Mais voilà le témoin qu'on ne peut écarter...
Comment oser paraître aux yeux de ce que j'aime!
Adélaïde ici doit bientôt m'écouter.
Que lui dirai-je? ô ciel! que traître à ma patrie,
Je vends à l'empereur et mon bras et ma vie...
Il est enfin conclu ce traité malheureux!
Ah! qu'un premier forfait coûte aux cœurs vertueux!
L'injustice après tout l'a rendu légitime,
Et mes persécuteurs sont chargés de mon crime.
J'abandonne à jamais une odieuse cour;
Sujet, je me fais roi, j'offre un trône à l'amour.
(Il aperçoit Bayard.)
Bayard!... à son aspect quel horrible reproche!...
Hélas! tout criminel pâlit à son approche...

SCÈNE III.

BOURBON, BAYARD.

BAYARD.

Enfin voici le jour désiré si long-temps
Qui va mettre le comble à vos faits éclatans,
Et du joug des Germains sauvant la Lombardie,
De nos lis florissans ombrager l'Italie.
Qu'il m'est doux de vous joindre en de si beaux momens!
L'ennemi mal posté s'offre à vous sans défense.
Je sais tous les chemins qui conduisent à lui;
J'ai reconnu ses flancs; tous deux manquent d'appui;
Tandis que de son front la trop faible ordonnance
Se développe au loin sur une ligne immense.
A grands cris tout le camp demande le combat :
J'en ai lu le succès sur le front du soldat.

BOURBON.

Qu'à cette noble ardeur, à cette soif de gloire,
On voit bien que Bayard a rejoint nos drapeaux!
Tout soldat devant lui devenant un héros,
Fier d'un pareil renfort, compte sur la victoire.
A cet illustre jour chacun veut avoir part,
Pour dire : j'ai vaincu sous les yeux de Bayard!
Seul ici je ne puis écouter ma vaillance,
Et mon devoir de chef m'impose la prudence.
Demain, dans un conseil...

BAYARD.

O ciel! qu'ai-je entendu!
Demain! Eh! depuis quand Bourbon irrésolu,

Quand il faut attaquer, veut-il qu'on délibère?
Est-ce ainsi qu'on vous vit aux plaines de Rovère
Terrasser à la fois par votre activité
L'orgueilleux Espagnol et le Suisse indompté?
Eh! qui sait mieux que vous ce qu'un moment décide,
Qu'on perd l'occasion faute de la saisir,
Qu'un conseil est toujours pour le parti timide,
Et que dès qu'on l'assemble on ne veut point agir.

BOURBON.

Eh! qu'ose un général quand l'intrigue et l'envie
Unissent leurs efforts pour attaquer sa vie!
Lorsqu'on verse en son cœur le poison du dégoût;
Qu'on grossit ses revers; qu'on envenime tout;
Il n'agit qu'en tremblant; la fortune, incertaine,
Tient suspendu sur lui le glaive de la haine;
Des malheurs du hasard on lui prête le tort,
Et ce qu'il fait de grand est l'ouvrage du sort.

BAYARD.

Eh bien! qu'arrive-t-il qui vous doive surprendre?
Aux persécutions tout héros doit s'attendre;
Le courtisan jaloux est son ennemi né;
Il voit dans ses hauts faits le blâme de sa vie;
Et son stérile orgueil n'a jamais pardonné
Aux talens glorieux dont l'éclat l'humilie.
Mais que fait après tout des lâches courtisans
La cabale avilie et les cris impuissans!
Le héros qu'on opprime en brille davantage;
Détesté de sa cour, son camp l'en dédommage.
Je vois que dans ce camp tous les cœurs sont à vous
Poursuivez, terrassez l'ennemi sous vos coups.

Qu'aux remparts de Paris le bruit en retentisse,
Que l'envie en soupire et la haine en pâlisse.
Mais parmi les apprêts d'un si noble dessein,
Que peut vouloir ici, que fait ici Beaurain?
Sous le prétexte vain d'un inutile échange,
N'appréhendez-vous pas quelque projet étrange?
L'impunité d'un traître est un exemple affreux.
Je vois avec douleur ce tranfuge odieux,
Ce perfide envoyé d'un maître illégitime,
Étaler à nos yeux la fortune du crime.
Vient-il pour nous braver? vient-il sonder le cœur
D'un peuple généreux auquel il fait horreur?
Le lâche! ce qu'il est il pense qu'on peut l'être!
Et son infâme cœur s'imagine peut-être
Que dans notre devoir on nous peut ébranler,
Et qu'un autre Français pourra lui ressembler!

BOURBON, avec embarras.

Il faut haïr son crime et respecter son titre.

(après un moment de silence.)

Mais que Bayard est loin de connaître l'excès
Des maux que j'ai soufferts et leurs tristes effets!
Qu'il m'écoute un moment, et je l'en fais arbitre.
Je ne rappelle point ici mes premiers ans.
Élevé par vos soins, eh! qui dut mieux connaître
Mes premières erreurs et mes premiers penchans!
Être né près du trône et fléchir sous un maître
Fut le premier regret qui troubla mon bonheur.
Quand François y monta, j'enviai sa grandeur.
J'étais, vous le savez, l'ami de son enfance;
Notre union cessa; cet intervalle immense
Sépara dans un jour et nos rangs et nos cœurs.

Qu'a-t-il donc fait, disais-je, et par quelle injustice
Le sort veut-il qu'il règne, et moi que j'obéisse?
Chaque jour aigrissait mes injustes douleurs,
J'en vins à le haïr. Dans ma fougue insensée
Mille fois j'osai dire au fond de ma pensée :
Si le courage seul eût marqué notre rang!
Si la force régnait à la place du sang!...
La guerre alors survint; il la fit avec gloire;
Je fus à Marignan témoin de sa victoire.
Il fallut l'estimer et rendre à ses exploits
L'hommage qu'à regret je rendais à ses droits.

BAYARD.

O champs de Marignan! ô bataille immortelle!
Quel roi gagna jamais de victoire plus belle?
Rappelez-vous, seigneur, ces combats de géans,
Les assauts redoublés de ces nouveaux Titans,
Leurs bataillons de fer, leur front inaltérable.
Par cent bouches de feu la mort ouvrait leurs rangs,
Ils se serraient soudain; leurs soldats expirans
Gardaient même en tombant un ordre formidable.
Parmi ces tas affreux de mourans et de morts,
Rappelez-vous le roi, ranimant nos efforts,
Nous conduisant lui-même au sein de la mêlée;
De mille et mille coups son armure criblée :
Quand la nuit, suspendant ces combats incertains,
Surprenait pêle-mêle et Français et Germains;
Lorsque chacun de nous, dans ce repos horrible,
De la veille effrayé, pensait au lendemain;
Sur un débris d'affût, lui seul, calme et serein,
Semblait maître du sort et sommeillait paisible.
Nous vainquîmes enfin, l'honneur vous en est dû;

Mais que François alors déploya de vertu!
Héros dans le combat, héros dans la victoire,
Il voyait sans orgueil ses captifs amassés,
Honorait leur valeur, consolait les blessés,
Et regrettait le sang qu'avait coûté sa gloire.
« Non ce n'est point par moi, ce n'est point où j'étais
» Qu'a de ce jour si beau commencé le succès. »
Il vous voit. Écartant tout ce qui l'environne :
« Voilà, dit-il, voilà l'appui de ma couronne.
» Qu'il m'est doux de louer un héros de mon nom!
» Français, si j'ai vaincu, je le dois à Bourbon. »

BOURBON.

Dès ce jour en effet, vaincu par sa grande âme,
De mon ambition j'écoutai moins la flamme;
Content d'être après lui le premier des Français,
Je me trouvai sans peine au rang de ses sujets.
Bientôt la paix se fit; et du sein de la guerre,
Sous les devoirs rampans d'une odieuse cour,
Il fallut revenir courber mon caractère.
J'avais, depuis quatre ans absent de ce séjour,
Contracté dans les camps cette âpreté sauvage,
Peut-être, malgré nous, le défaut du courage.
Quand je revis d'un œil plus instruit et plus sûr
Ce théâtre orageux de forfaits et de brigue,
Le vice à découvert levant son front impur,
Le mérite opprimé gémissant sous l'intrigue;
Quand je vis à la cour ces mêmes courtisans,
La plupart inconnus ou flétris dans nos camps,
Tous les gens vertueux dispersés par l'orage,
Des trésors de l'État le honteux brigandage,
Le luxe ou la faveur en dévorant l'emploi,

De vils adulateurs environnant le roi,
Éteignant ses vertus au sein de la mollesse,
Excusant ses erreurs, encensant sa faiblesse;
De ce spectacle affreux combien j'eus à gémir!
Combien je me sentis avili d'obéir!
Mais sachez un secret dont je vous fis mystère,
Mon âme veut à vous se montrer tout entière.

BAYARD.

Elle le doit sans doute, et dans quel autre cœur
Peut-elle jamais mieux déposer sa douleur!

BOURBON.

La mère de François, l'orgueilleuse Angoulême...

BAYARD.

Auteur de tous nos maux, objet de nos mépris!

BOURBON.

Elle crut qu'ébloui de son pouvoir suprême,
J'accepterais son cœur pour gouverner son fils.
Peignez-vous le dépit d'une femme outragée;
Son orgueil en fureur, sa soif d'être vengée:
Elle était dans cet âge où tous les droits perdus
N'en font que mieux sentir la honte d'un refus.
Mille autres, bassement épris de sa puissance,
Sur son cœur dépravé fondant leur espérance,
N'attendaient qu'un coup d'œil pour vanter ses appas.
Et pour feindre un amour qu'ils ne ressentaient pas.
Peignez-vous, s'il se peut, cet affeux caractère,
Méchant en son repos, terrible en sa colère,
Ce cœur né pour haïr, rentré dans son penchant,
Et rentré furieux, aigri par une offense.
L'homme outragé se venge avec emportement;
La femme avec plus d'art raffine sa vengeance.

Par combien de détours, de ressorts inouïs,
Elle me détruisit dans l'esprit de son fils!
Tantôt avec adresse exaltant mon courage,
Mon amour du travail, ma haine du repos;
Tantôt comme au hasard jetant des demi-mots,
Tous insidieux, tous faits pour lui donner ombrage.
Ses flatteurs cependant, lâchement apostés,
Me souillaient du venin de leurs atrocités:
Je ne fis plus un pas qui ne devînt un crime.
A mes compagnons d'arme, à nos braves soldats,
Faisais-je quelque accueil, gage de mon estime,
Je voulais, disait-on, m'assurer de leurs bras.
Étais-je envers le peuple humain et secourable,
Les lâches flétrissaient ce penchant respectable;
Je n'étais bienfaisant que pour gagner des cœurs;
Pour censurer le roi j'affectais d'autres mœurs.
Au fond d'une province habitais-je en silence,
C'était pour machiner d'ambitieux projets;
Avec les mécontens j'étais d'intelligence;
Je fomentais de loin quelques troubles secrets.
Me montrais-je à la cour, je trouvais tout de glace;
On fuyait devant moi, je restais isolé,
Comme un homme marqué du sceau de la disgrâce.
Angoulême eût perdu quiconque m'eût parlé.

BAYARD.

Ce que peut, justes dieux! une femme en sa haine!
Mais comment de l'État maîtresse souveraine
A-t-elle entre vos mains mis un commandement
Qui vous couvre de gloire?

BOURBON.

Elle espérait ma honte;

Elle s'imaginait qu'une défaite prompte
Me livrerait bientôt à son ressentiment.
Eh! qu'importait, ô ciel! à son aveugle rage,
Que l'État avec moi pérît dans mon naufrage!
Tandis que l'empereur, de ses nombreux soldats
Choisissant avec soin les plus faits aux combats,
Menaçait d'envahir la frontière alarmée,
La plus sordide épargne équipait notre armée.
Par des ordres secrets j'eus tous soldats nouveaux,
Mal armés, presque nus, inexperts aux travaux;
Des chefs ou sans talens, ou vendus à la brigue,
Les uns pour m'attirer d'humilians revers,
Les autres pour semer la discorde et l'intrigue.
On tendit sous mes pas mille piéges divers;
Nul magasin formé; nulle mesure prise;
Des ordres ambigus, tels que, si j'attaquais,
Je demeurais chargé du sort de l'entreprise;
Et que n'attaquant point je désobéissais.

BAYARD.

Sa jalouse fureur voulait votre infortune;
Elle fit votre gloire, et la fit moins commune.
Par les difficultés vos talens agrandis
Formèrent dans six mois des soldats aguerris,
Vainquirent...

BOURBON.

Plût au ciel que dans ces jours de gloire
J'eusse trouvé la mort en cherchant la victoire!
Angoulême dès lors redoubla de fureur:
La haine s'envenime à l'aspect du bonheur.
Il manquait à mes torts qu'une jalouse rage
Vînt de mes froids dédains grossir encor l'outrage;

Elle apprit que j'aimais. Oui, j'aime avec transport
La beauté, la vertu, l'âme la plus céleste.
Vous avez su, Bayard, par quel revers du sort
La fille de Lautrec... Ah ! combien je déteste
Ces jours que mon orgueil a perdus dans l'ennui,
Où méprisant l'amour, déchaîné contre lui,
Dans la triste langueur de mon âme glacée,
Je pensais qu'un guerrier s'avilit en aimant;
Ces insipides jours dont pas un seul instant
N'a laissé quelque trace au fond de ma pensée.

BAYARD.

Il est donc vrai! l'amour!... tous mes vœux sont remplis...
Lautrec m'avait tout dit, et sa fille vous aime ;
Vous serez son époux, et vous rendrez un fils....

BOURBON.

Moi son époux! jamais. La barbare Angoulême
Obligera Lautrec à me manquer de foi;
Tous ses ressorts sont prêts: elle a gagné le roi.
Elle veut qu'à Lautrec il offre un autre gendre ;
A ces nœuds fortunés il ne faut plus prétendre.
Mais ce n'est point assez de déchirer mon cœur ;
Concevez, s'il se peut, jusqu'où va sa fureur.
Elle veut m'enlever jusqu'à mon héritage,
Les biens de mes aïeux, leur antique apanage;
Et c'est tandis qu'ici je combats pour l'État,
Qu'un parlement vendu me juge sans m'entendre,
Et dépouille, au profit d'un souverain ingrat,
L'homme que son absence au moins devrait défendre.

BAYARD.

Ciel! quel tissu d'horreurs!... et je n'en puis douter!

BOURBON.

Samblançai me l'écrit; comment n'y pas compter?
Que me conseillez-vous dans cet état funeste?

BAYARD.

De battre l'ennemi, de mépriser le reste.
Ouvrez les yeux du roi par des succès nouveaux :
Il vous ôte vos biens, augmentez votre gloire.
Que François, rougissant d'opprimer un héros,
En signant sa ruine apprenne sa victoire.
Dieu ! quel instant pour vous, si Paris transporté
Courait en foule aux pieds du maître des batailles,
Le jour qu'un vil arrêt, rendu dans ses murailles,
Aurait d'un maître ingrat comblé l'iniquité!

BOURBON

Et mon Adélaïde!

BAYARD.

Elle sera fidèle.
Soyez toujours Bourbon, et je vous réponds d'elle.

BOURBON.

Sa fidélité même aigrira mon destin.
Quoi! possédant son cœur, renoncer à sa main;
Voir l'indigne Angoulême insulter par sa joie
Aux ennuis douloureux dont je serai la proie;
Essuyer chaque jour de plus affreux dégoûts,
En respecter la source et les dévorer tous;
Réclamer comme un don les droits de ma naissance,
Flatter qui je méprise, encenser qui m'offense!
Non, je ne suis point né pour cet abaissement;
J'ai déjà trop long-temps souffert impunement.
Au désespoir aigri tout devient légitime :
Il n'est plus de devoir pour celui qu'on opprime.

Apprenons une fois aux rois que sans danger
Ils ne peuvent régner au gré de leurs caprices;
Et que si, prosternés devant leurs injustices,
Leurs lâches courtisans ne savent s'en venger,
Il est d'autres sujets qu'ils doivent ménager.

BAYARD.

Où va vous entraîner le transport qui vous guide?

BOURBON.

A me venger.

BAYARD.

Sur qui? quelle horrible fureur!

BOURBON, à part.

Je ne puis achever, sa vertu m'intimide.

BAYARD.

(S'approchant de Bourbon et le serrant dans ses bras. Dans toute la fin de cette scène, à mesure que Bourbon augmente de chaleur et de véhémence, Bayard prend le ton paternel et attendri.)

Ah! Bourbon! ah! mon fils! ouvrez-moi votre cœur.

BOURBON, agité et comme revenant à lui.

Pardonnez, la colère égarait mes pensées.
J'étais... .

SCÈNE IV.

LAUTREC, BAYARD, BOURBON.

LAUTREC.

Seigneur, il faut s'apprêter au combat.
L'Espagnol, oubliant ses défaites passées,
Paraît vouloir tenter une action d'éclat.
Tout son camp est couvert d'une épaisse poussière;

On y démêle au loin des mouvemens confus.
Des bagages nombreux défilant en arrière,
Des postes renforcés sur son front répandus :
De tous côtés Pescaire est venu reconnaître...

BOURBON, après un moment de silence.

Ainsi fait l'ennemi qui craint ou qui veut fuir.
Nous combattrons demain, on en peut avertir.

(à part.)

Dieu! tromper et rougir, voilà le sort d'un traître!

BAYARD.

Nous combattrons demain!... Ah! permettez, seigneur,
Qu'aujourd'hui, remplissant un solennel usage,
Nous donnions avec pompe un spectacle d'honneur,
Attendu par l'armée et cher à son courage.
Qu'on reçoive Stuart, d'une commune voix
Déclaré chevalier pour prix de ses exploits.

BOURBON, à part.

Ciel! c'est donc mon arrêt qu'on veut me faire entendre.

(haut à Bayard.)

Songez-vous que Stuart va remplacer...

BAYARD, vivement en prenant la main de Lautrec.

Son fils.

Je le sais; je pressens les pleurs qu'on va répandre;
Les premiers couleront de mes yeux attendris.
Pour sa fille et pour lui l'effort est magnanime;
Mais je connaîtrais mal et le père et la sœur,
Si je n'attendais d'eux cet exemple sublime.
Qui pleure ce qu'il doit ne fuit point sa douleur.

(à Lautrec.)

Vous connaissez, Lautrec, cette loi solennelle
Qui nous impose à tous de servir la beauté,

Et nous donne pour prix d'un devoir respecté
L'heureux droit de lui plaire et d'être armé par elle.
Je plains Adélaïde, elle en pourra gémir;
Mais son destin le veut, il le faudra remplir;
Il faudra que l'honneur commande à la nature,
Et qu'elle arme Stuart de cette même armure.

LAUTREC.

De celle de mon fils!

BAYARD.

De votre fils mourant
Telle fut, m'a-t-on dit, la volonté dernière,
Qu'au premier chevalier qui prêterait serment
On offrît son armure.

LAUTREC.

Il y faut satisfaire.
Allez, Bayard, la sœur sera digne du frère.

BAYARD.

Dans une heure, seigneur, je ramène en ces lieux
De tous nos chevaliers la troupe respectable.
(à Lautrec.) (à part en sortant.)
Venez, mon cher Lautrec. Ciel! sois-nous favorable!
Un si grand cœur est fait pour être vertueux.

SCÈNE V.

BOURBON, seul.

Que d'assauts redoublés! quelle horrible secousse!
J'ai voulu plusieurs fois... Cruel Bayard, ton cœur
Attire mon secret, ta vertu le repousse.
Mais comment soutenir cet appareil d'honneur!

Entendre ces sermens que j'ai formés moi-même!
Les entendre aujourd'hui pour demain les trahir!
O ciel! et devant qui? devant celle que j'aime!
On pourra voir Bourbon se troubler et rougir!
Adélaïde, hélas!... te proposer ensuite
De tout abandonner, de partager ma fuite!...
Je prévois ta réponse... ô barbare vertu!...
A quoi fixer, grands dieux, mon esprit éperdu!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'emplacement préparé pour la cérémonie de la réception du nouveau chevalier. Dans le fond est une grande tente en forme de pavillon ; c'est celle du connétable. Ce pavillon est relevé par les côtés à l'antique, et il occupe tout le milieu et la plus grande partie du théâtre. Au fond du pavillon est un fauteuil pour le connétable. A sa droite en est préparé un pour Adélaïde. Auprès de celui d'Adélaïde est un siége pour Lautrec ; et à la gauche de celui du connétable, un autre pour Bayard. A droite et à gauche de Lautrec et de Bayard sont préparés vingt-quatre siéges rangés en demi-cercle pour les chevaliers. Un vingt-cinquième siége est préparé à gauche, et sur le devant du théâtre : il est destiné pour le chevalier qui doit être reçu. On voit derrière ce siége un trophée composé de plusieurs drapeaux espagnols qu'il a enlevés dans le dernier combat. On y voit son bouclier portant sa devise et ses armes. Les siéges sont disposés de manière qu'il reste entre celui du connétable et celui de Bayard un intervalle par où le cortége doit déboucher.

En avant du connétable et au milieu du pavillon est une table en forme d'estrade sur laquelle est posée une armure complète. C'est celle de Lautrec, frère d'Adélaïde, qui est destinée à armer le nouveau chevalier. On y distingue son épée garnie d'un crêpe.

La scène s'ouvre par une marche guerrière. Les chevaliers arrivent deux à deux. Le connétable marche à la queue du cortége, seul, et précédé de quatre pages et de quatre écuyers, qui portent sa lance, son écu et les attributs de la dignité de connétable. Sur son bouclier on lit pour devise : TOUJOURS POUR L'HONNEUR.

Les chevaliers sont deux à deux, Lautrec et Bayard ayant la tête de la marche. Chaque chevalier est suivi d'un écuyer portant sa lance et son bouclier. Les chevaliers sont dans le costume le plus exact de l'ancienne chevalerie. On consultera à cet égard les Mémoires de M. de Sainte-Palaye.

Ce cortége arrive par un des côtés du théâtre, et entre sur la scène par l'intervalle qui est entre le siége du connétable et celui de Bayard. Il est suivi de la plus grande partie des officiers et soldats de l'armée, qui

remplissent le fond et les côtés du théâtre pour être spectateurs de la cérémonie. Le connétable s'assied le premier, ensuite tous les chevaliers prennent place. Ils ont leurs écuyers derrière eux tenant leurs boucliers élevés, de manière qu'on voie les armes, les chiffres et devises de chacun d'eux.

Pendant que les chevaliers prennent place, un héraut d'armes sort pour aller avertir Adélaïde. Elle arrive soutenue par deux écuyers. Tous les chevaliers se lèvent quand elle entre. Elle salue et s'assied. Tout le monde reprend sa place, et la musique cesse. Adélaïde est, dans cet acte, et pendant toute la pièce, en deuil de la mort de sa mère et de son frère.

Le récipiendaire arrive en même temps par un autre côté du théâtre. Il est précédé de deux hérauts d'armes, salue les chevaliers, et se place au milieu du cercle, debout, en face de Bourbon, d'Adélaïde et de Bayard.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOURBON, ADÉLAIDE, BAYARD, LAUTREC, STUART, CHEVALIERS, ÉCUYERS, OFFICIERS ET SOLDATS.

BAYARD, se levant.

Ainsi vous m'ordonnez, chevaliers généreux,
D'armer ici Stuart qu'ont admis tous vos vœux.
Vous faites choix, amis, pour cet honneur insigne,
Du plus vieux d'entre vous et non pas du plus digne.
(à Bourbon.)
Vous l'ordonnez, seigneur, vous né du sang royal,
Vous dont l'illustre main embellirait sa vie,
Que Bayard soit chargé de la cérémonie.
(aux chevaliers.)
Notre chef veut ici se montrer notre égal.

Que cet auguste jour vient à notre mémoire
Retracer de beaux jours!...

(*montrant Stuart.*)

...Autrefois comme lui
Nous avons recueilli la palme de la gloire,
Nous avons tous été ce qu'il est aujourd'hui.

(*il jette les yeux sur Adélaïde et sur Lautrec.*)

Mais quel sublime effort mon œil ici contemple!
Lautrec, Adélaïde? ô magnanime exemple!
Infortunés! du moins ne cachez pas vos pleurs,
Ils honorent sa tombe,... ils honorent vos cœurs.
Versez dans notre sein vos larmes moins amères;
Nous le pleurerons tous, nous sommes tous ses frères.

(*aux chevaliers.*)

Il n'est plus, mes amis, ce vaillant chevalier.
Mais que dis-je! un héros ne meurt pas tout entier;
Son exemple survit; de sa cendre féconde
Naissent d'autres héros pour consoler le monde.

(*vivement en s'avançant vers Stuart.*)

Voici déjà Stuart...

(*il se retourne vers les soldats.*)

Parmi tous ces soldats
Il s'en forme en secret que l'on ne connaît pas.

(*à Stuart.*)

Ce n'est point, cher Stuart, votre naissance illustre,
Avec le sang des rois votre sang confondu,
Qui vous ont fait nommer; c'est à votre vertu
Que vous devez nos vœux et votre plus beau lustre.
Votre rare valeur, vos belliqueux exploits,
Ces drapeaux espagnols, voilà vos premiers droits,
A des titres plus chers vous devez notre estime.
Vous portez en tous lieux l'esprit qui nous anime;

Quand l'État désarmé s'abandonne au repos,
Vous pratiquez en paix les vertus du héros.
Vous n'allez point tramant de misérable brigue;
On ne vous vit jamais vous souiller dans l'intrigue.
Bon sujet, bon ami, citoyen généreux,
Vous rappelez les mœurs de nos braves aïeux.
Vous êtes courtisan et l'êtes sans faiblesse.
Vous savez près du maître, honoré d'un emploi,
L'approcher dignement, le servir sans bassesse,
Et comme un grand seigneur doit servir un grand roi.

(il le prend par la main)

Jurez donc de toujours vivre et penser de même...
Promettez devant nous, promettez devant Dieu
Dont l'œil sonde les cœurs et pénètre en tout lieu,
Devant Dieu qui démêle et punit le blasphème,
D'être fidèle au roi, de bien servir l'État,
De le bien servir, même alors qu'il est ingrat;
D'ajouter par l'honneur à l'éclat du courage,
D'être le défenseur du faible qu'on outrage,
D'honorer la beauté toujours chère au héros,
Et le prix le plus doux de ses nobles travaux.

STUART lève la main.

Oui, chevaliers, Bourbon, Bayard; oui, je le jure,
Et que Dieu de son sein me rejette à jamais,
Que je sois ici-bas l'horreur de la nature,
Si l'on me voit trahir les sermens que je fais!

BAYARD.

Ah! reçois les sermens que sa bouche profère,
Grand Dieu! qu'il soient inscrits dans le livre éternel,
Et dictent son arrêt à son heure dernière!
Reçois-les, ô Lautrec, du séjour immortel

Où les tiens accomplis t'ont sans doute fait place!
Reçois-les, ô Bourbon, pour le chef de ta race!
Recevez-les vous tous, héros qui l'admettez!
Recevez-les vous tous, soldats qui l'écoutez!

(il s'avance, prend l'épée de Lautrec, et la remet à Adélaïde, en lui disant.)

Madame, je vous plains... De ce fer respectable
Il faut armer Stuart...

ADÉLAIDE.

Donnez... J'obéirai;
L'honneur me le commande, et son ordre est sacré.

LAUTREC, à sa fille, à demi-voix,

Ah! ma fille!...

ADÉLAIDE regarde son père avec attendrissement, se lève, s'avance, et baise l'épée, en disant;

O mon frère!

BOURBON, à part.

O moment qui m'accable!

ADÉLAIDE, à Stuart après un moment de silence.

Puisse en vos mains ce fer plus fortuné, seigneur,
Jusque dans vos vieux jours armer votre valeur!
Dans celles de mon frère il acquit quelque gloire :
Daignez en le portant honorer sa mémoire.
Dans le sang espagnol allez venger sa mort.
Il chérissait l'honneur, il défendait la France;
Ce fer changeant de bras n'a pas changé de sort.

(elle lui remet l'épée; des écuyers lui ceignent ses éperons et lui donnent le bouclier de Lautrec.)

STUART.

Je l'accepte, madame, avec reconnaissance.
Je vengerai sa mort ou mourrai comme lui.

Il est un autre droit auquel j'ose prétendre.
Votre frère n'est plus, il devait vous défendre,
Mon bras vous appartient.

ADÉLAIDE.

J'en accepte l'appui,

(elle s'avance.)

Vous, braves chevaliers, permettez qu'une femme
En cet auguste jour laisse éclater son âme.
N'avons-nous pas aussi des devoirs à remplir!
N'avons-nous pas de même un cœur, une patrie!
Souffrez qu'à vos sermens j'ose me réunir:
Je consacre à l'honneur et mon âme et ma vie,
Je jure de n'aimer, de n'avoir pour époux
Que celui qui, toujours envers son roi fidèle,
Chérira ses sermens et les remplira tous.
Je jure, si jamais une flamme cruelle
Pouvait me faire aimer qui les voudrait trahir,
De briser mes liens, quand j'en devrais mourir.

(elle se rassied en se rejetant dans les bras de son père, comme accablée de l'effort qu'elle vient de faire.)

Mon père!

BOURBON, sourdement et avec douleur.

O ciel!

BAYARD. (Il prend Stuart par la main et le mène à Bourbon, à qui il dit:)

Seigneur, embrassons notre frère.

BOURBON.

(Il se lève, embrasse Stuart, et lui dit avec embarras;)

Soyez heureux, Stuart, que l'intrigue des cours
N'empoisonne jamais votre belle carrière!

BAYARD, vivement.

L'honneur lui restera pour consoler ses jours.
(à part.)
Indomptable Bourbon!
(haut et s'adressant aux chevaliers.)
Mes amis, l'heure presse,
Le jour s'enfuit; demain Bourbon marche au combat.
A ce mot désiré je vois votre allégresse.
Allons à ce grand jour préparer le soldat;
Méritons son suffrage au champ de la victoire.
La fortune au hasard prodigue ses bienfaits;
Le sort fait les grandeurs, le sort fait les succès :
C'est la voix du soldat qui dispense la gloire.

(Tout le monde se lève, la musique recommence, et le cortége sort dans le même ordre.)

BAYARD s'approche d'Adélaïde, et lui dit à voix basse :

Madame, c'est à vous de parler à son cœur.

BOURBON.
(à Adélaïde, en sortant, à demi-voix.)

Adélaïde ici voudra-t-elle m'attendre?

ADÉLAIDE.

Ah! quand ai-je à Bourbon refusé de l'entendre?

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, seule.

Prête à ma bouche, ô ciel! cet ascendant vainqueur,
Ces pressantes raisons, ce langage de flamme,
Partage de l'amour, éloquence de l'âme!
Eh! qui peut dans Bourbon étouffer ses vertus?

La soif de se venger?... Est-il né pour la haine?
L'ambition?... Mon cœur ne lui suffit donc plus!...
Hélas! si malgré lui... si son destin l'entraîne,
O sermens que j'ai faits!... l'oublier!... le haïr!...
Je ne l'ai point promis, j'ai promis de mourir.

SCÈNE III.

ADÉLAIDE, BOURBON.

BOURBON, dans le fond, et à part.

Je n'ose l'aborder. Qu'un coupable est timide!
(s'avançant vers elle.)
Je puis donc vous parler, ma chère Adélaïde,
Je puis dans votre sein déposer ma douleur...

ADÉLAIDE.

Ah! Bourbon tous les jours aurait trouvé mon cœur.
Fallait-il tant tarder?

BOURBON.

Adélaïde ignore,
Elle est loin de prévoir quel chagrin me dévore.

ADÉLAIDE.

Hélas!

BOURBON.

Ah! m'aimez-vous? m'aimerez-vous toujours?

ADÉLAIDE.

Si je vous aime, ah! dieux!

BOURBON.

Si des revers terribles,
Des malheurs inouïs persécutaient mes jours!...

ADÉLAIDE.

Qui peut vous inspirer ces présages horribles?
Jeune, victorieux, de gloire environné,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes?

BOURBON.

Ah! tel que bien souvent on juge fortuné,
Gémit sous le fardeau de ses douleurs secrètes.

ADÉLAIDE.

Quelles sont ces douleurs? Nommez-vous des malheurs
Les persécutions d'une femme ennemie?
Ses poisons sans effet versés sur votre vie,
Ses ténébreux complots, ses malignes fureurs,
Augmentent votre gloire avec son infamie.
Il n'est de grand malheur qu'un malheur mérité,
Il n'est de vrai tourment que le remords du crime.
Je ne crois pas qu'ainsi Bourbon soit agité!
Il est sûr de mon cœur et l'univers l'estime.

BOURBON.

Dieux!... et c'est sur ce cœur qui charme mon destin
Que la barbare étend sa sacrilége main!
Vous savez qu'autrefois un amour trop funeste
La fit brûler pour moi : de ce beau nom d'amour
Si l'on peut honorer ces passagères flammes,
Ces caprices honteux qu'en de pareilles âmes
Souvent le vice allume et dissipe en un jour.
De mes justes dédains elle essuya l'outrage,
Et cet affront sanglant produit toute sa rage.
Par ses conseils le roi me sépare de vous,
Il vous rappelle en France et vous donne un époux.
J'ai pu voir d'un œil froid la rage envenimée,

Les piéges, les complots de mes persécuteurs,
Leurs projets de détruire et ma gloire et l'armée :
Je les méprisais trop pour craindre leurs noirceurs.
Mais qu'on vienne chercher jusqu'au fond de mon âme
L'heureuse passion qui consolait mes jours,
Qu'on veuille m'enlever, m'enlever pour toujours,
Le respectable objet d'une éternelle flamme :
On ne me connaît pas, on ignore où ce cœur
Profondément blessé peut porter sa fureur.
Cette offense est ensemble et la mienne et la vôtre.
Vengeons-nous-en, vivons et mourons l'un à l'autre.
L'amour et la valeur font partout leurs destins:
Et qui défend les rois tient les rois dans ses mains.

ADÉLAIDE.

Vous me faites frémir. Que prétendez-vous faire?

BOURBON, regardant autour de la tente.

Sommes-nous sans témoins?

ADÉLAIDE.

Quel horrible mystère!

BOURBON.

Il faut dans les grands maux des partis vigoureux.
Charles me fait un sort digne de mes aïeux.
Il fait revivre en moi les rois de Lombardie;
Il me cède et Milan, et Modène, et Pavie.
Pour tant d'états donnés je lui prête mon bras,
Et je rends la victoire au camp de ses soldats.
En gage de sa foi, sa sœur Éléonore...
J'ai refusé sa main, le reste est accepté.

ADÉLAIDE.

Ah! Bourbon! malheureux!....

BOURBON.

Qu'un trône eût-il été
Sans l'espoir d'y placer la femme que j'adore!
J'ai dit que mes sermens me liaient à l'objet
Le plus digne d'amour que le ciel ait fait naître,
Qu'à recevoir ma foi son cœur était tout prêt,
Et que le premier nœud du traité devait être
Que Charles la reçût et la fît reconnaître.
Charles me l'a promis, remplissez mes destins.

ADÉLAIDE.

Qui? moi! vous épouser et régner par un crime!

BOURBON.

Donnez cet affreux nom au complot qui m'opprime.
Souillez-en ces pervers, ces indignes humains,
Dont le libre penchant a fait le cœur coupable :
Mais moi j'y suis poussé par un sort déplorable.
C'est le crime d'autrui, c'est la nécessité
Qui me fait recourir à cette extrémité;
C'est l'amour qui se venge et qui vous offre un trône.
Jusqu'où ne puis-je un jour porter cette couronne?
La splendeur des états est l'ouvrage des rois.
Le Tésin et le Pô vont couler sous mes lois.
Avec ces beaux pays l'empereur m'abandonne
Tout ce que ma valeur pourra reconquérir
Sur un roi qui m'outrage, et que j'en veux punir.
Vingt états languissans composent l'Italie.
Ceux-ci sont sous le joug, ceux-là dans l'anarchie;
De Charle et de François tous ennemis couverts,
Détestent leurs succès et redoutent leurs fers.
Entre deux rois puissans se disputant leur proie,

Un prince qui s'élève a sûrement pour lui
Ses voisins menacés qui cherchent un appui.
Croyant voir un vengeur que le ciel leur envoie,
Ils se livrent bientôt à ses vastes projets,
Se font ses alliés, deviennent ses sujets.
Quand ce renfort aura grossi notre puissance,
Entre les deux rivaux arbitres respectés,
Alors, le fer en main, nous tenons la balance,
Nous décidons la guerre et réglons les traités.
Que dix ans seulement je conserve la vie,
Du Tirol au Piémont j'embrase l'Italie,
Je combats l'un par l'autre et Français et Germains;
Je chasse hors des monts ces puissances altières,
Et bientôt à mon gré, maître de mes destins,
J'en ouvre le passage ou ferme les barrières.
Sous ce ciel étranger nous resterons Français;
Ils vont courir en foule implorer nos bienfaits.
Ah! combien il en est dont ces temps de cabale
Ont détaché les cœurs de leurs terres natales!
Voyez déjà comment la superstition
En deux partis divers a divisé la France.
Le roi veut tout plier au joug de sa croyance :
Il armera bientôt la persécution.
Les tyrans sont formés au sein de la mollesse,
Et c'est par la rigueur que règne la faiblesse.
Je vois les protestans poursuivis, dispersés,
Et dans des flots de sang leurs autels renversés.
De tous ces fugitifs nous serons le refuge :
Sur ces débats sacrés c'est au ciel d'être juge.
Ah! nous aurons été persécutés comme eux!
De ces infortunés nous ferons des heureux :

Leurs bras affermiront ma fortune naissante.
Nos fils, instruits par nous, formés par le besoin
D'appuyer de vertus leur grandeur chancelante,
Recueilleront ma gloire et l'étendront plus loin.
Nous formerons de rois une race nouvelle ;
Une tige de lis et plus pure et plus belle.
Les Valois corrompus languiront dans Paris;
Les Bourbons vertueux régneront où je suis.

ADÉLAIDE.

Quel malheureux amas de pompeuses chimères!
Ah ! si l'ambition n'étouffait vos lumières,
Vous en connaîtriez aisément le danger!
Dans quel abîme, ô ciel, vous allez vous plonger!
Je ne vous parle point des coups de la fortune,
De tant de grands projets qu'on lui voit renverser;
Ce qui fait reculer une âme plus commune
Flatte en secret la vôtre et lui fait tout oser :
Mais ternir en un jour tout l'éclat de sa vie,
Se vouer aux remords, déchirer sa patrie!
Quand vous n'auriez de nœuds que l'auguste serment
Dont nous venons de voir l'appareil imposant...
L'outrage, dites-vous, nous rend tout légitime.
Où conduirait, ô ciel! ce principe odieux?
Nul homme ne peut donc demeurer vertueux.
Un méchant suffirait pour nous porter au crime!
Vous abandonnez tout. Eh! qu'avez-vous tenté
Pour que François enfin connût la vérité?

BOURBON.

Approche-t-elle un roi que l'intrigue environne?

ADÉLAIDE.

François a des vertus, il est né généreux.

BOURBON.

Voyez à quels excès ce prince s'abandonne!
Pense-t-il à l'État? voit-il rien par ses yeux?
Sa mère a le pouvoir, il n'a que la couronne.

ADÉLAIDE.

Sont-ce là des raisons de lui manquer de foi?
Tout sujet mécontent n'a donc rien qui le lie!
On peut donc de son maître interroger la vie,
Et s'élever pour juge entre le trône et soi!
Pouvons-nous exiger, injustes que nous sommes,
Que les rois soient exempts des passions des hommes?
C'est parce qu'il se peut qu'un monarque égaré,
Opprimant ses sujets, les blesse et les aigrisse,
Que Dieu l'a revêtu d'un appareil sacré.
A Dieu seul appartient la suprême justice.

BOURBON, impétueusement.

Justice trop tardive! en attendant, les rois
Sont impunis; il faut que l'opprimé...

ADÉLAIDE, vivement.

Gémisse
Et demeure fidèle...

BOURBON.

Et le premier des droits,
Le droit que la nature à tout mortel imprime,
De combattre ou de fuir le tyran qui l'opprime?

ADÉLAIDE.

Les sujets ne l'ont plus, ils ont prêté serment.
Mais vous devez-vous donc à François seulement?
Où sont morts vos aïeux? quel pays vous vit naître?
Vous êtes à la France avant d'être à son maître,

Fussiez-vous envers lui libre de tous liens :
Quel crime ont envers vous commis vos citoyens?
La cour n'est point l'État. Qu'une âme mercenaire
Tâche d'accréditer ce préjugé vulgaire:
Un ministre pervers trompe le souverain;
Un roi tyran gouverne avec un bras d'airain;
Un fantôme de roi déshonore le trône;
L'État reste, il le faut servir en sa personne.
C'est alors que l'on voit l'État mal gouverné
Que l'on doit redoubler de zèle et de courage.
Le fléau passager d'un malheureux orage
Ne fait point déserter la terre où l'on est né.

BOURBON.

Je suis loin de haïr la France, elle m'est chère;
Le reste de la terre est étranger pour moi;
Mais y vivre toujours esclave volontaire!
On va pour dernier coup m'y ravir votre foi...

ADÉLAIDE.

On pourra, jusqu'au bout portant la tyrannie
Empêcher, je le veux, que l'hymen ne nous lie.
Mais l'exil, mais le temps, mais François en fureur,
N'arracheront jamais notre amour de mon cœur.
D'un despote orgueilleux la puissance exercée
Peut tout sur la personne, et rien sur la pensée.

BOURBON.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu;
Mais que l'ingrat François a lassé ma vertu!
A-t-il paru sentir ma dernière victoire?
Que m'a-t-il témoigné? quel prix ai-je reçu?

ADÉLAIDE.

J'avais cru que Bourbon faisait tout pour la gloire.

BOURBON.

Qu'il garde ses bienfaits; mais m'enlever mes biens!...

ADÉLAIDE.

Votre cœur les méprise... Ah! par quels faux moyens
Pensez-vous m'éblouir? il faut qu'enfin mon âme
De vos affreux motifs dévoile ici la trame.
Ce n'est point Angoulème et ses atrocités;
Non, ce n'est ni François ni ses iniquités,
Ni l'amour outragé que votre cœur atteste,
Qui vont vous entraîner dans cet abîme affreux;
C'est votre ambition, c'est ce trône funeste;
Son malheureux éclat a fasciné vos yeux,
Vous brûlez de régner. Qu'attendez-vous d'un trône?
Le bonheur? Insensé! vous ne connaissez pas
Les tourmens, les remords, l'ennui d'une couronne.
Que de poisons cachés sous ses trompeurs appas,
Combien elle vend cher le pouvoir qu'elle donne.
Que serez-vous encor sur ce trône incertain?
Un vassal couronné, l'ombre d'un souverain.
Que la main protectrice un moment se retire,
On verra s'éclipser ce fantôme d'empire.
Et si Charles enfin le juge dangereux,
L'obtiendrez-vous ce titre, objet de tous vos vœux?
Que le crime une fois vous mette en sa puissance,
Qui vous répond de lui? qu'avez-vous pour garans?
Est-ce à vous de compter sur la foi des sermens?
Où seront vos soldats pour en tirer vengeance?
Entouré d'Espagnols, à qui vous confier?
Quel cœur vous entendra?... Ce peuple nous déteste.
Vous les commanderez: honneur vil et funeste

Qui vous rendra leur chef moins que leur prisonnier!
Ils vous obéiront. Oui, quand, servant leur haine,
Dans le sein des Français vous conduirez leurs coups.
Mais tremblez que leur œil un moment ne surprenne
Le plus léger remords vous ramenant vers nous.
Être à jamais suspect est le destin d'un traître;
Vous le serez bientôt à votre nouveau maître.
Je vous vois à Madrid, fugitif repentant,
Sans appui, sans secours, sans crédit, sans estime,
Essuyer les hauteurs d'un despote insolent,
Fier de voir un Bourbon à sa cour suppliant.
On peut tout supporter d'un maître légitime;
L'honneur est à souffrir où la vengeance est crime.
Mais ramper sous un roi qu'on ne doit pas servir,
Dévorer les affrons qu'on a droit de punir,
Qu'un héros, qu'un Bourbon, veuille si bas descendre,
Ce vil abaissement ne saurait se comprendre.
Que va vous coûter cher un aveugle transport!
Combien vous pleurerez un jour sur votre sort!
Vous vous détesterez, vous maudirez la vie.
Ah! vivre tristement, regretter leur patrie,
Y reporter toujours leurs regards désolés,
C'est le sort des Français qui s'en sont exilés.

BOURBON.

Pourquoi me présenter cette image effrayante?

ADÉLAIDE.

Qui vous parlera vrai, si ce n'est votre amante?
Mais, Bourbon, laissons là cet avenir affreux;
Il est pour votre cœur des maux plus douloureux.
Le vertueux Bayard accablé de tristesse...
Mon père!... Ah! vous deviez consoler sa vieillesse.

Et moi... car il est temps de réclamer mes droits;
Il est temps que l'amour fasse entendre sa voix.
Avez-vous oublié quels sermens vous me fîtes?
« Que me font à présent, répétiez-vous toujours,
» Et mes vils ennemis et leurs lâches poursuites!
» C'est votre cœur qui fait le destin de mes jours;
» Alors qu'on est aimé le sort ne peut plus nuire;
» Un désert avec vous m'est plus cher qu'un empire. »
Je le croyais, Bourbon; l'amour croit aisément
Ce qui peint sa pensée et flatte son penchant.
Vous avoûrai-je, hélas! qu'une secrète joie
M'allégeait les malheurs dont vous étiez la proie!
Qu'on aime à consoler un grand homme opprimé!
Loin du chaos des cours, il vit pour ce qu'il aime;
Il peut enfin se voir adoré pour lui-même,
Non pour le vain éclat dont le peuple est charmé.

BOURBON.

Osez m'accompagner, je brave tout le reste.

ADÉLAIDE.

Moi, vous accompagner! forfait que je déteste!

BOURBON.

Le sort en est jeté; je n'ai plus à choisir.

ADÉLAIDE.

Tu peux tout réparer, tu peux te repentir.
Mais non, tu veux régner; cette soif te dévore.
Va, cours, règne sans moi, prends ton Éléonore;
Il te la faut d'ailleurs pour ta sécurité,
Il la faut pour ôtage à ton affreux traité.

BOURBON, montrant à Adélaïde le traité qu'il vient de signer.

Le voilà ce traité... Voyez votre injustice!

Notre hymen garanti... je comptais sur l'amour.

ADÉLAIDE.

Ah! je vous aime encore, et c'est là mon supplice.

BOURBON.

Que faut-il faire, hélas! en cet horrible jour?

ADÉLAIDE.

Ton devoir.

BOURBON.

J'ai promis...

ADÉLAIDE.

Serment bien légitime!
Infidèle à l'honneur vous n'osez l'être au crime!
Mais apprenez qu'avant que vous m'eussiez rien dit,
De ce fatal secret Bayard était instruit.
Je le savais, Bourbon, à la cérémonie,
Quand j'ai fait ce serment qui m'accable et me lie.
Il fallait à mon cœur ce malheureux appui;
Et je ne suis encor que trop faible avec lui.

BOURBON.

Bayard le sait, grands dieux!

ADÉLAIDE.

Il le sait par mon père.
Le hasard, par lequel tout crime est découvert,
A de tous vos complots dévoilé le mystère.
Ah! venez dans ses bras; son cœur vous est ouvert.

BOURBON.

Il n'est plus temps. Qu'un jour seulement je diffère,
C'en est fait de mon sort, de notre liberté;
On vous renvoie en France, et je suis arrêté.

ADÉLAIDE.

Eh bien, je veux assez t'estimer pour te croire.
Je m'abandonne à toi, mais conserve ta gloire;
Renonce à ce traité qui souillerait ton cœur.
Parle. Où faut-il aller? sois mon époux, mon guide;
La misère et l'exil n'ont rien qui m'intimide.
Je redoute le crime et non pas le malheur.
Viens : en tous lieux l'amour se fait une retraite.
Précédés de ta gloire, illustres malheureux,
Quels que soient les climats où le destin nous jette,
Nous aurons pour amis tous les cœurs vertueux.
Combien l'oppression rend un héros auguste!
On dira que Bourbon fuit une cour injuste,
Qu'à son ressentiment Charles tendait les bras,
Lui proposait un trône, et qu'il n'en voulut pas.
J'abandonne pour toi mon père et ma patrie:
Je fais ce que je dois, l'amour me justifie.
Que dis-je? Je te suis sans trahir mon serment,
Je te suis malheureux, je te suis innocent.
O mon père! ô François! je crois vous bien connaître,
Vous m'allez pardonner et m'applaudir peut-être.
Eh bien! parle! réponds! Quoi! tu peux un instant
Hésiter!... tu le peux!...

BOURBON.

J'attendrai... Je proteste
De ne prendre sans vous aucun parti funeste.
Je vous verrai demain...

ADÉLAIDE.

Tu m'en donnes ta foi?...

BOURBON.

Adélaïde, hélas! peut donc douter de moi!

ADÉLAIDE.

Adieu. La nuit approche.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

BOURBON, seul.

O nuit! nuit effroyable!
J'ai promis qu'au signal de ton ombre coupable
J'irais joindre Pescaire... Eh! quels sont mes projets?
Servir les Espagnols, combattre les Français.
Les Français!... Je le suis... Vengeance, amour, que suivre!
Ah! de tant de tourmens que la mort me délivre!

SCÈNE V.

BOURBON, POMPÉRANT.

POMPÉRANT.

Tout sera prêt, seigneur; je viens de voir Beaurain;
Il sortira du camp par un secret chemin.

BOURBON.

Tout sera prêt, ami... Mais mon âme balance.
Arrêté par l'amour, poussé par la vengeance,
Sais-je ce que je dois? sais-je ce que je veux?
Viens, ne me quitte pas dans ce désordre affreux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOURBON, seul.

Il est endormi dans sa tente auprès d'une table sur laquelle sont étalés des plans et des papiers. Il a la tête appuyée sur sa main et un coude sur la table, de manière qu'il est vu en face par les spectateurs : ses armes sont auprès de lui. Il est tête nue, et comme un homme que l'accablement et le sommeil de la douleur ont surpris. Il paraît dans l'agitation d'un rêve affreux. C'est à l'acteur seul à déterminer quelle durée et quelle expression il peut donner à cette situation.

Il se lève tout à coup, toujours endormi, et crie impétueusement.

A moi, compagnons!

(Puis un moment après.)

Ciel! je me meurs.

(En poussant ce cri il se réveille en sursaut, tombe dans un fauteuil, porte la main sur sa poitrine, se croit blessé, ouvre les yeux, et regarde long-temps autour de lui pour se reconnaître.)

Est-ce un songe?
Où suis-je?... en quel état mon délire me plonge!...
Quel rêve fatigant! quel horrible réveil!...
Hélas! du criminel voilà donc le sommeil!...
La sueur de la mort inonde mon visage,
Le fardeau des remords affaise mon courage....
Je touche à l'heure où doit s'accomplir mon forfait....
Je balance... et peut-être on signe mon arrêt.

(il entend du bruit autour de sa tente.

Quel bruit porte l'effroi dans mon âme tremblante!

(il saute sur son épée.)

Ah! le crime me fait connaître la terreur.

(il s'avance à l'entrée de la tente.)

Qui porte ici ses pas?

SCÈNE II.

BOURBON, POMPÉRANT.

POMPÉRANT.

C'est Pompérant, seigneur.
Dans quel désordre affreux... J'accours plein d'épouvante;
Vos lamentables cris ont percé jusqu'à moi.

BOURBON, revenant à lui.

Ah! mon cher Pompérant, que j'ai besoin de toi!
Un songe horrible...

POMPÉRANT.

Un songe à ce point vous accable!

BOURBON.

Eh! quand d'affreux rapports le rendent vraisemblable,
Quand on est malheureux, quand on est criminel...
Ah! frémis avec moi de ce rêve cruel.
Je veillais, incertain si l'aurore naissante
Me verrait chez Pescaire ou bien dans cette tente;
Le sommeil est venu fermer mes tristes yeux.
Puis-je appeler ainsi ce repos douloureux,
Ces poisons de l'enfer, ces pavots exécrables,
Que verse un dieu vengeur sur les yeux des coupables?
Dans un désert, la nuit, seul, j'errais égaré.
Soudain par un éclair le ciel s'est déchiré.
Dieux! je foulais aux pieds des débris de carnage,
Des mourans entassés. Peins-toi ces champs affreux
Où deux peuples armés ont déployé leur rage.

Je veux me détourner : les cris des malheureux,
De longs ruisseaux de sang me fermaient le passage.
Partout, à chaque pas, un éclair me poursuit,
Il rapporte le jour au milieu de la nuit;
Je reconnais Bayard: il respirait encore.
« Va, traître, porte ailleurs ta pitié que j'abhorre. »
Il expire à ces mots... Mes sens inanimés...
Tout à coup une voix... la voix d'Adélaïde...
« Ah! c'en est fait », disaient ses accens mal formés...
Je vole épouvanté; le désespoir me guide;
Je redemande en vain ces éclairs pleins d'horreur;
J'appelle cette voix dans l'ombre gémissante...
La nuit, autour de moi, redouble d'épaisseur,
Je n'entends que des cris étrangers à mon cœur.

POMPÉRANT.

Ciel!

BOURBON.

Je n'ai point encor comblé ton épouvante.
Loin de ces lieux de sang et de calamité,
Une colonne alors à mes yeux se présente.
Je m'approche; j'y vois mes chiffres effacés,
Sur l'éternel airain je lis ces mots tracés:
« A la postérité, pour flétrir la mémoire
» D'un Bourbon qui trahit son pays et sa gloire. »
Mais bientôt... où, grand Dieu, mon esprit égaré
A-t-il pu rassembler tant d'horribles chimères?
D'Espagnols, de Germains, je me trouve entouré.
J'assiégeais Rome. Rome! ô vapeurs mensongères!
Qu'importe Rome aux maux dont je suis déchiré!
Je l'assiégeais enfin; j'escaladais ses portes,
J'animais à l'assaut mes terribles cohortes;

Sur ses murs tout en feu, sur leurs sanglans créneaux,
Le plus hardi de tous j'arborais mes drapeaux.
Tout à coup renversé d'une atteinte mortelle,
Je tombe et je m'éveille... Ami, cours... que Beaurain
Sur-le-champ vienne ici... Je veux rester fidèle;
Qu'il retourne à son camp; j'abjure mon dessein.

(il rappelle Pompérant.)

Demeure, Pompérant, réfléchissons encore.
Moi, réfléchir! hélas! en ai-je le pouvoir!
Dans cet état nouveau, Dieu! combien je m'abhorre!
Je ne sais plus oser, résoudre ni vouloir.
Au fond de moi je cherche en vain mon caractère.
Hélas! j'eus autrefois pour qualité première
Et la volonté ferme, et le jugement sûr.
Mais dans ces temps heureux, ah! mon cœur était pur!
D'un pas fier et certain je suivais ma carrière;
Et j'eusse alors, serein et sans aucun effroi,
Contemplé l'univers s'écroulant avec moi.
Je reconnais le crime au trouble qui m'oppresse,
C'est lui qui me poursuit... Oui, le ciel a voulu
Qu'une âme de ses sens entièrement maîtresse
Ne pût appartenir qu'à la seule vertu.
Trahir tous mes devoirs! trahir Adélaïde!
Ah! je tremble qu'ici son trouble ne la guide.
Ciel! calme sa douleur dans les bras du sommeil...
Malheureux! tu veux donc qu'elle meure au réveil!...
Mais plier sous la main qui lâchement me brave!
Mais, quand je puis régner, vouloir rester esclave!

(il reste quelques momens dans le silence.)

Ami, laisse-moi seul, à moi-même livré;
Dans une heure mon sort te sera déclaré.

Empêche qu'en ce lieu personne ne me joigne.
Si Bayard se présente... ah ! sur tout qu'on l'éloigne.

SCÈNE III.

BAYARD, BOURBON.

BAYARD, entrant précipitamment, après avoir entendu les dernières paroles de Bourbon.

Qu'on éloigne Bayard!... Ingrat, que t'ai-je fait?
Croyez-vous me cacher votre horrible secret?
Je le savais, seigneur, quand j'ai sondé votre âme;
Lorsque j'ai demandé que Stuart fût reçu,
J'ai contre vous armé vos remords, votre flamme.
Je venais raffermir votre cœur combattu.
Vous n'avez pas dormi,... votre âme est agitée...
Adélaïde, hélas! se serait donc flattée?...
Vous ne répondez rien.

BOURBON.

Fuyez un malheureux.

BAYARD.

Ciel! vous persisteriez?

BOURBON.

Laissez-moi.

BAYARD,

Non, perfide :
Je ne vous quitte point; je veux ouvrir vos yeux.
Mais que vous dire, hélas! après Adélaïde!
Elle a tout fait parler, raison, amour, honneur;
Que pourra l'amitié pour toucher votre cœur!
Ah! d'un père expirant rappelez-vous l'image.

« Bayard, me disait-il, je te remets mon fils;
» Dirige vers l'honneur ses pas mal affermis.
» Qu'il devienne en tes mains le héros de son âge,
» La gloire des Français, et leur plus ferme appui. »
Eh! que ne suis-je mort en même temps que lui!
J'ai donné tous mes soins à former votre enfance.
Tout fier de préparer un grand homme à la France,
Un jour, disais-je, un jour, pour honorer mon nom,
On mettra sur ma tombe : IL ÉLEVA BOURBON.
Titre dont maintenant il faut que je rougisse!
Titre affreux qui me rend presque votre complice.
Allez, ambitieux, montrez-vous sans pitié;
Trahissez tout, l'amour, le devoir, l'amitié;
Mais calculez du moins vos dangers, votre perte;
La chute est infaillible en s'élevant si haut.
J'en mourrai, quoi qu'il soit, et ma tombe est ouverte
Au pied de votre trône ou de votre échafaud.

BOURBON.

Ta mort!...

BAYARD.

Laissons ma mort, et parlons de ta vie.
Elle va par le crime être à jamais flétrie...
Mais quel trouble affreux semble égarer tes esprits?...

BOURBON.

Il faut m'abandonner.

BAYARD.

T'abandonner, barbare!
Ah! ne crois pas qu'ainsi de toi je me sépare :
J'appelle Adélaïde.

BOURBON.

O ciel!

BAYARD.

Tous tes amis.
J'assemble contre toi tous nos pleurs réunis.
Je dis à tout le camp que Bourbon l'abandonne!
Que t'avons-nous fait tous?

BOURBON.

Écoute-moi... pardonne...
N'est-il point de malheur à qui tout soit permis?

BAYARD.

Le crime permis! ciel! le pardon pour un traître!

BOURBON.

Respecte en moi ton chef et le sang de tes rois.

BAYARD.

Cessant d'être Français vous perdez tous vos droits.

BOURBON.

J'implore tes conseils.

BAYARD.

Vous devez me connaître :
Il faut savoir souffrir.

BOURBON.

Jamais l'outrage. Adieu.

BAYARD.

Où portes-tu tes pas? où? réponds. En quel lieu?
Tu te tais... je frémis...

BOURBON.

Je cours à la vengeance.

BAYARD.

O ciel! c'en est donc fait! tu trahirais la France!
Fais, si tu peux, un pas qui n'accuse ton cœur.

Vois-tu ce bouclier?... Lis : TOUJOURS POUR L'HONNEUR.
Pour l'honneur, juste ciel! efface ta devise!
Ton épée, en tes mains pourquoi l'ai-je remise?
Elle était à ton père, elle armait tes aïeux,
De Bourbon en Bourbon fidèlement transmise;
Tu vas donc profaner ce dépôt glorieux?
Et pour qui? contre qui va servir cette épée?
Contre un roi de ton nom, contre tes citoyens,
Pour ces fiers Espagnols. Ah! dans le sang des tiens
Ne te souvient-il plus que leur main s'est trempée?
Ton frère, à tes côtés, sous leurs coups a péri.
O mânes d'un héros, frère autrefois chéri,
Accours, perce à ma voix la tombe où tu reposes!
Sur son corps palpitant, viens, passe si tu l'oses.

BOURBON.

Impitoyable ami, n'accable point mon cœur!
Ah! ce cœur, tu le sais, n'est pas né pour le crime.

BAYARD.

Pourquoi le commet-il?... Modère ta fureur,
Il en est temps encor. Tu n'es pas dans l'abîme.
Insensé! qui te force à t'y précipiter?
Ah! chéris-tu ta gloire, et veux-tu l'augmenter?
Veux-tu prendre un parti qui ne soit pas vulgaire?
Apprends que se venger est d'une âme ordinaire.
Angoulême se venge, et tu veux l'imiter!
Laisse-la s'agiter dans sa coupable trame,
Accable ses complots de la paix de ton âme.
Montre-nous ce triomphe heureux de la vertu,
Le grand homme opprimé sans qu'il soit abattu.
Je veux que, séduisant un trop facile maître,

On te ravisse tout, on t'exile peut-être.
Ah! la gloire et l'amour sont les biens d'un grand cœur;
Il en fait sa fortune au milieu du malheur;
Il ne craint point des rois le traitement injuste :
Sous leur oppression il devient plus auguste.
Le jugement public, qu'ils n'ont pas dans leurs mains,
L'accompagne partout et charme ses destins.
Que ce noble conseil et t'enflamme et te touche;
Je t'en conjure, au nom de mes soins généreux,
De la postérité, de toi, de tes aïeux.

(il se jette à ses genoux.)

Adélaïde enfin te parle par ma bouche.
Hélas! si tu venais de la voir comme moi,
Succombant sous le poids du chagrin qui la tue,
Le yeux baignés de pleurs, sur la terre étendue,
Embrassant mes genoux pour m'envoyer vers toi.
Mais vous-même, seigneur, je vois couler vos larmes.
O d'un noble retour mouvement généreux!

(il se relève.)

Va, je me promets tout de ce remords heureux!
Il faut qu'au point du jour tout le camp soit en armes;
Qu'aux postes avancés Beaurain soit reconduit.
Je vais en donner l'ordre, et soudain je revole.
Aux apprêts du combat nous emploîrons la nuit.
Jour fortuné! Tremblez! nation espagnole;
J'ai retrouvé Bourbon. Me démentiras-tu?

BOURBON.

Je me rends à l'amour, je cède à ta vertu.

(Bayard sort.

SCÈNE IV.

BOURBON, seul.

Sentimens du héros, oui, reprenez l'empire;
Ah! moins péniblement je sens que je respire!
Ciel! quels biens j'allais perdre en suivant ma fureur!
Adélaïde, hélas! et la paix de mon cœur.

SCÈNE V.

BOURBON, POMPÉRANT.

POMPÉRANT.

Un inconnu, seigneur, à l'instant se présente,
Et vous porte, dit-il, cette lettre importante.

BOURBON prend la lettre et la lit

« Angoulême triomphe et vous êtes perdu.
» Peut-être une heure après ce billet parvenu
» Vous ne commandez plus; et Lautrec vous arrête.
» Attendez-vous à tout; craignez pour votre tête.
» Les juges sont gagnés; l'arrêt est résolu.
» Fuyez, prince, fuyez; mais, s'il se peut, sans crime :
» Ah! vous ne serez pas son unique victime!
» Samblançai. »

Revenez, impétueux transports;
Vengeance, désespoir, je vous livre mon âme.
Ciel! ose maintenant me donner des remords.
Roi faible autant qu'ingrat, abominable femme!
Couple persécuteur, et pour ma perte uni,

Au fond de ton palais tu te ris de ma haine,
Sur le trône oppresseur tu te crois à l'abri :
J'ébranlerai ce trône; il faut qu'il t'en souvienne.

(il s'approche de la table et écrit quelques mots au bas du billet de Samblançai.)

Bayard, Adélaïde, en lisant ce billet,
Pourrez-vous me haïr? Pompérant, c'en est fait.
Des chevaux. Je te suis. Non, ce n'est plus un crime.
Tremble, ô toi dont la main si lâchement m'opprime;
Je t'abjure à jamais pour parent et pour roi,
Et brise ainsi les nœuds qui m'attachent à toi.

(il arrache le collier de l'ordre et le laisse sur la table avec la lettre de Semblançai.)

SCÈNE VI.

BAYARD, arrivant dans la tente par le côté opposé à celui par lequel est sorti le connétable : il s'arrête à l'entrée de la tente, et dit à plusieurs chevaliers qui le suivent.

Oui, que tout le camp s'arme au lever de l'aurore;
Dans quels transports je vois s'éveiller nos soldats!
Allez, Bourbon m'attend, laissez-nous seuls encore.

(il entre.)

Les ordres sont donnés. Mais je ne le vois pas.
O ciel! Bourbon! Bourbon! Hélas! où peut-il être?
Mais qu'aperçois-je ici? son collier... une lettre!...
Je frissonne d'horreur.

(il lit tout bas le billet de Samblançai avec des gestes de surprise et d'horreur.)

Le seing est effacé.

(il lit au bas du billet ces mots du connétable :)

« Lisez, et plaignez-moi. »

C'est son adieu tracé.
Il n'en faut plus douter.

SCÈNE VII.

BAYARD, ADÉLAIDE.

Que vois-je? Adélaïde!
Ah! quel pressentiment peut hâter son réveil!
(il va au-devant d'elle.)

ADÉLAIDE.

Menacé d'un malheur, connaît-on le sommeil!
Le désespoir m'accable, et la frayeur me guide.
Mes yeux lassés cherchaient en vain quelque repos;
J'ai cru soudain entendre autour de cette tente
Un bruit sourd et confus d'hommes et de chevaux:
Ah! le soupçon qui veille aisément s'épouvante!
Mon esprit s'est rempli de nocturnes complots;
Quelques momens après votre voix m'a frappée,
J'accours; fasse le ciel que je me sois trompée!
Bourbon n'est pas ici?

BAYARD lui remet le billet.

Lisez ce triste écrit.

ADÉLAIDE.

Trop fatale Angoulême, à quoi l'as-tu réduit!
Hélas! voici mon père.

SCÈNE VIII.

ADÉLAIDE, BAYARD, LAUTREC.

LAUTREC.

(il arrive plongé dans l'abattement et dans la douleur, il s'arrête à l'entrée de la tente.)

Ordre affreux! nuit horrible!

BAYARD, allant à lui.

Il n'est plus dans le camp.

LAUTREC.

Bourbon! est-il possible!

BAYARD.

Je venais de sa part de renvoyer Beaurain;
Il demeurait fidèle, il attaquait demain..,
Mais qui peut mieux que vous expliquer ce mystère?
Tandis que je sortais, ce billet est venu;
Je croyais le rejoindre, il avait disparu.

LAUTREC, après avoir lu le billet.

Hélas! il est trop vrai.

ADÉLAIDE.

Quoi! vous veniez, mon père....

LAUTREC.

Vois l'ordre qu'à l'instant je viens de recevoir.

ADÉLAIDE.

Et vous l'exécutiez?

LAUTREC, avec l'air de la plus profonde douleur.

Je faisais mon devoir...
Vers quel asile, ô ciel! l'a conduit sa colère!
Je frémis.

ADÉLAIDE.

Ah! laissez respirer mes esprits.
Il a pu vous quitter sans trahir son pays:
Un héros malheureux que la fortune accable
Ne doit qu'avec lenteur être jugé coupable.

SCÈNE IX.

BAYARD, ADÉLAIDE, LAUTREC, STUART,
PLUSIEURS CHEVALIERS.

STUART.

O honte! ô désespoir! Seigneurs, tout est perdu.
Frémissez, rappelez toute votre vertu...
Aux postes avancés nous étions tous ensemble,
Attendant que le jour laissât voir l'ennemi,
D'Estampes, Chastelux, Crillon, Montmorenci,
Et d'autres chevaliers que l'amitié rassemble.
Le connétable arrive; il s'avance, on le suit.
Hors des postes du camp bientôt il nous conduit.
Il n'avait pas... (comment ce sinistre présage
Ne nous frappa-t-il point tout à coup davantage ?)
Ce collier, de nos rois honorable faveur,
Et ce panache blanc dont au champ de l'honneur
Il ne manquait jamais d'orner sa tête altière;
Il avait de son casque abaissé la visière,
Et toute son armure, emblème du malheur,
Était de fer bruni, sans or et sans couleur.
Il marchait seul. Soudain, rompant un long silence :
« Mes amis, nous dit-il, je ne vous suis plus rien;

» Je vous souhaite un sort plus heureux que le mien.
» Je m'éloigne à jamais, j'abandonne la France. »
Alors, comme un éclair loin de nous il s'élance.
Entraînés par nos cœurs nous l'accompagnons tous.
Mais bientôt, la raison nous rappelant à nous,
Nous revenons au camp, doutant si c'est un songe,
Et consternés du trouble où ce malheur nous plonge.

BAYARD.

Aucun ne l'a suivi?

STUART.

Pompérant, Saint-Vallier.

ADÉLAIDE, pendant ce récit, s'est jetée dans les bras de ses femmes, et elle s'y évanouit après avoir dit:

O ciel! de mes malheurs voilà donc le dernier!

STUART.

Déjà dans tout le camp la nouvelle est semée;
La douleur et l'effroi vont consterner l'armée:
J'en ai vu nos soldats et pleurer et pâlir.

BAYARD.

Occupons-nous de vaincre et non pas de gémir.
Bourbon fut un héros, il a cessé de l'être.
Il faut par nos exploits consoler notre maître.
Lautrec nous reste, amis. Qu'ordonnez-vous, seigneur?

LAUTREC.

Marchons à l'ennemi qui pense nous surprendre;
L'impétueux Français n'aime point à l'attendre,
C'est son premier effort, son élan de valeur,
Qui fit toujours sa force et le rendit vainqueur.
Venez, braves amis!

ADÉLAIDE, sortant de l'état de faiblesse où elle est tombée.

Ah! je vous suis, mon père.

Le cruel! sous ses coups si je pouvais périr!

LAUTREC.

Qu'on la retienne. O ciel! apaise ta colère!

BAYARD, à Lautrec en sortant, avec l'accent de la douleur,

Qu'il est doux de combattre! ah! nous pourrons mourir!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une partie du devant du camp de l'armée française; et cette partie en est l'aile droite. Le combat est supposé se donner entre les deux camps et en avant de l'aile gauche de l'armée française, par conséquent au-delà du fond de la scène, et hors de la vue des spectateurs. On entend le bruit du combat; et il se rapproche peu à peu, l'armée française étant défaite et poursuivie vers son camp.

Dans la partie droite du théâtre on voit quelques tentes du camp français, et dans le coin, sur le devant, une tente principale, qui est supposée celle de Lautrec. Cette tente, dont on ne voit qu'une partie, est à demi fermée. Plusieurs écuyers et soldats sont autour d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÉLAIDE, suivie de deux de ses femmes qui cherchent à la retenir, sort impétueusement de la tente, et court vers le côté où se passe le combat.

Ah! l'excès du malheur ne connaît pas la crainte!
Je désire la mort, et je cherche ses coups.
J'invoque en ma douleur le plus certain de tous.
Ah! Bourbon! sous tes yeux si j'en puis être atteinte!
Si, tandis que tu suis ton aveugle fureur,
Ton amante à tes pieds, dans son sang étendue...
Ton cœur se briserait à cette horrible vue...
Si le crime pourtant t'a pu laisser un cœur!

UNE DE SES FEMMES.

Ah! madame! fuyez; rentrez dans cette tente;
La poussière s'approche et le tumulte augmente.

6

On voit briller le fer.

(Le bruit du combat se fait entendre plus distinctement et de plus près.)

ADÉLAIDE.

Ah! peut-être à l'instant,
Frappé d'un de ces coups, mon père ou mon amant...
Ne me retenez plus.

UNE DE SES FEMMES.

De ce champ de carnage
Quel est l'infortuné qui se traîne vers nous,
Pâle, couvert de sang? Je connais son visage.

ADÉLAIDE.

Il nous dira...

(Elle reconnaît Stuart.)

Que vois-je? ah! Stuart, est-ce vous?

SCÈNE II.

(Stuart est blessé. Il s'avance lentement, appuyé sur un tronçon de sa lance qui est brisée.)

ADÉLAIDE.

Voilà donc, juste ciel! tout ce que je dois craindre!
Dans quel état, grand Dieu!

STUART.

Ah! cessez de me plaindre!
Qu'est-ce que ma blessure auprès de nos malheurs?
Tout est perdu, madame!

ADÉLAIDE.

O mortelles terreurs!
Et mon père? .... et Bourbon?

STUART.

Bourbon de sa vengeance
N'a que trop recueilli la triste jouissance.
Sans lui les Espagnols allaient être battus ;
Et c'est par son talent que nous sommes vaincus.
Tout pliait devant nous quand soudain il s'avance.
Nous sentons aussitôt sa terrible influence.
L'Espagnol se ranime et le Français s'abat.
J'ai vu Bayard mourant emporté du combat.
Votre père!

ADÉLAIDE.

Mon père!

STUART.

Il m'est affreux, madame,
Au dernier des malheurs de préparer votre âme.
Au fort de la mêlée, entouré d'ennemis,
Je l'ai vu disparaître.

ADÉLAIDE, dans l'excès de l'accablement et avec l'accent du désespoir.

Ah! mes maux sont finis!
Chers auteurs de mes jours! je pourrai donc vous suivre!
Je n'ai plus de liens qui m'ordonnent de vivre.
(à Stuart.)
Mais allez, cher Stuart, et conservez vos jours;
Vous n'avez pas le droit d'en détester le cours.
(Stuart est entouré d'écuyers et de soldats, et amené dans une tente voisine.)

SCÈNE III.

(Bruit de guerre et de victoire.)

Le connétable paraît dans le fond de la scène, entouré d'Espagnols et suivi de Pompérant et de Saint-Vallier. On amène de tous côtés des prisonniers. On apporte aussi des drapeaux.

SOLDATS ESPAGNOLS.

Vive! vive Bourbon!

ADÉLAIDE, entourée de ses femmes et rentrée dans la tente de Lautrec.

Quel nom viens-je d'entendre?
Malheureuse ... et... je reste ... et ne puis m'en défendre!
J'oserai le revoir ... et mon père n'est plus!

BOURBON, toujours dans le fond de la scène. Aux Espagnols.

Généreux Espagnols, épargnez les vaincus.

ADÉLAIDE.

Dieux!... c'est lui ...! je me meurs.

(elle tombe évanouie dans les bras de ses femmes.)

BOURBON, aux Espagnols.

Si j'ai fait votre gloire,
Laissez-moi de François me venger en héros.
Soignez ces prisonniers ... écartez ces drapeaux,
Et ne m'accablez pas de ma triste victoire.

(il s'avance dans le camp.)

Je protége ce camp, ... il renferme en son sein
La beauté, la vertu, ... tout ce que j'aime enfin.

ADÉLAIDE, rouvrant les yeux.

Tout ce qu'il aime! ... Où suis-je! ... à travers un nuage!
Quels mots trop chers encore!

SCÈNE IV.

BOURBON, ADÉLAIDE.

BOURBON, entrant dans la tente.

Ah! madame, c'est vous!

ADÉLAIDE, poussant un cri et retombant dans les bras de ses femmes.

Malheureux!

BOURBON, se jetant aux pieds d'Adélaïde.

Plaignez-moi, ... je tombe à vos genoux.
La pâleur de la mort a couvert son visage.
Adélaïde, ô ciel! ... à mes tendres accens
Daignez ouvrir les yeux; ah! reprenez vos sens.
Plus que vous ne pensez Bourbon est misérable,
Et moins qu'il ne paraît peut-être il est coupable.

ADÉLAIDE, revenant à elle.

Vous! cruel! ... Et mon père?

BOURBON.

Il vit! il est sauvé!
Mon cœur veillait sur lui, mon bras l'a conservé.

ADÉLAIDE.

O ciel! ... il est vivant!

BOURBON.

N'était-ce pas ton père?
Ce titre était pour moi le premier des liens.
J'allais, cherchant partout cette tête si chère;
Et prodiguant mes jours je ne pensais qu'aux siens.
Enfin au dernier choc, quand fixant la victoire
Je comblais tristement ma vengeance et ma gloire,

Je l'aperçois soudain, seul, des siens séparé,
Son coursier abattu, d'Espagnols entouré;
Mille glaives levés allaient trancher sa vie,
Je m'élance aussitôt, j'écarte, je m'écrie:
« Arrêtez, c'est Lautrec, c'est mon père, c'est plus,
» C'est le sien.... » Tous les coups demeurent suspendus.
En détournant les yeux il jette son épée.
Et moi, troublé, ravi, ne me possédant pas,
N'ayant plus que de vous l'âme tout occupée,
Vers ces tentes, vers vous, je porte alors mes pas.

ADÉLAIDE.

Quoi! c'est vous...? c'est par vous...? Ah! ma reconnaissance
Est un malheur de plus.... C'en est fait pour jamais,
Et tous mes sentimens ... sont forcés au silence.

BOURBON.

Ah! les miens parlent tous...

ADÉLAIDE.

Vous n'êtes plus Français.

BOURBON.

En suis-je moins Bourbon? et ma constante flamme
En brûle-t-elle moins dans le fond de mon âme?
Je ne suis plus Français; mais ai-je pu choisir?
A la voix de l'amour j'étais rendu, cruelle!
Je renvoyais Beaurain, je demeurais fidèle:
L'avis de Samblançai m'a forcé de partir.
Eh! que fallait-il donc?... imprudente victime,
Aller offrir ma tête au glaive du bourreau,
Et bénir le despote en entrant au tombeau?
Le vulgaire a le droit de fuir quand on l'opprime.
La nature au talent donne un pouvoir plus beau;

Il punit le tyran, et ce n'est pas un crime.
Combien je vais jouir lorsque l'ingrat François,
Au milieu de sa cour, saura tout à la fois...
Mais pour mieux accomplir ma vengeance... lui-même
S'il eût été vaincu!... parmi mes prisonniers!...
Qu'il est doux d'abaisser l'orgueil du diadème!
Ciel! pour un jour pareil reprends tous mes lauriers.
Où m'égare la haine?... Ah! pardonnez, madame,
Un sentiment plus vif en détourne mon âme.
Abandonnerez-vous un amant malheureux?

ADÉLAIDE, s'éloignant de Bourbon avec effort.

Ah! prince, laissez-moi.

BOURBON.

Que je vous laisse! Ah dieux!

ADÉLAIDE.

Oui, renoncez à moi; renonçons l'un à l'autre:
On ne fait pas le sort d'un cœur tel que le vôtre.
Suivez vos passions... haïssez... vengez-vous...

BOURBON, mettant la main sur son cœur.

Je porte plus avant un sentiment plus doux.
Laissez-moi mon amour... laissez-moi l'espérance.

ADÉLAIDE.

L'espérance! En est-il?

BOURBON.

Elle est dans ma vengeance.
A force de revers je réduirai François;
Je dicterai la paix pour prix de mes exploits;
Et, me faisant un sort qui réponde à ma gloire,
J'obtiendrai votre main des mains de la victoire.

ADÉLAIDE.

A force d'attentats tu penses m'obtenir!
Et ces crimes nouveaux dont tu veux te couvrir!
Ces flots de sang français qu'il te faudra répandre!
Et ma patrie en deuil et nos villes en cendre!
Mon père!... Car enfin réponds-tu de ses jours?
Et peux-tu te flatter de les sauver toujours?
Voilà par où tu veux que notre hymen se fasse.
Le roi sera forcé de signer ton pardon;
D'une province entière il te fera le don:
Mais qui peut m'obliger à t'accorder ta grâce?
La vertu doit enfin l'emporter sur l'amour,
Et qui t'aime à présent peut te haïr un jour.

BOURBON.

Vous m'aimez... votre bouche encor daigne le dire.

ADÉLAIDE.

Je l'ai dit;... mais c'est là que finit ton empire.
Par-delà cet aveu n'attends plus rien de moi:
L'ennemi des Français n'aura jamais ma foi.

BOURBON.

L'ennemi des Français!... je ne hais que leur maître.
Ils savent si toujours je m'honorai de l'être,
S'il fut doux à mon cœur de vivre au milieu d'eux,
De les suivre à la gloire ou de les y conduire.
C'est en les commandant que, plus ambitieux,
Le destin de François m'a rendu malheureux:
J'enviais ses sujets plutôt que son empire.

ADÉLAIDE.

Et ce sont ces Français qu'aujourd'hui votre main....

BOURBON.

Grâces au ciel, ma main...

ADÉLAIDE

Ah! contre ta patrie
Tu faisais cent fois plus en prêtant ton génie.

BOURBON.

Hélas! n'ajoute point à mon affreux destin ;
Ménage un malheureux... Tant de vertu m'accable;
Et condamné par toi je me trouve coupable.
Avec quel art cruel ton âme sait choisir
Tout ce qui peut en moi jeter le repentir!
O prestige trompeur de vengeance et de gloire!
J'ai vaincu : mais, hélas! quelle triste victoire!
J'ai vaincu des soldats de me voir étonnés,
Qui combattaient à peine et fuyaient consternés.
A mes pieds j'en ai vu laisser tomber leurs armes,
D'autres me les rendaient les yeux baignés de larmes.
Ah! disposez de moi... Roseau faible et tremblant!
Est-ce le poids du crime? est-ce votre ascendant?
Ayez pitié de moi; tirez-moi de l'abîme.

ADELAIDE.

O d'un cœur généreux accablement sublime!
Faiblesse qui t'honore et te rend à mes yeux
L'intérêt si touchant d'un héros malheureux!
Mon cœur t'eût résisté si dans ce jour horrible
Ton âme au repentir n'eût point paru sensible.
Je cède à ton remords; mais sois assez vengé :
On a vu ce que peut un grand homme outragé.
On a vu ton génie enchaîner la victoire,
Et qu'en tous lieux enfin t'accompagnait la gloire.

Ne porte pas plus loin ton funeste courroux.
Je jure que jamais la main d'un autre époux...
Je m'égare à mon tour; je crains de t'en trop dire...
Que mon cœur à tes yeux ne vaut-il un empire!

SCÈNE V.

BAYARD, BOURBON, ADÉLAIDE.

BAYARD, blessé à mort et soutenu par deux écuyers. Il est accompagné de plusieurs soldats *.

Vos soins sont superflus... Arrêtez... Ah! je sens...
Je n'ai plus qu'à mourir...

BOURBON, avec désespoir.

Justes dieux, quels accens!
C'est Bayard.

ADÉLAIDE, avec attendrissement.

Oui, c'est lui. Je cours...

BOURBON, l'arrêtant.

Par pitié reste,
Ne m'abandonne pas dans ce moment funeste.

* Pour bien concevoir la disposition de cette scène et la manière dont elle doit être jouée, il faut se figurer que les deux ou trois premières coulisses de la droite du théâtre sont occupées par la tente de Lautrec et par le camp de l'armée française, qui s'étend ensuite en perspective le long de tout le côté droit de la scène. Ainsi le milieu de la scène et toute la partie gauche du théâtre restent libres. Dans le fond de la scène, et vers cette partie gauche, on voit quelques arbres. Un de ces arbres est isolé et presque au milieu de la scène : c'est celui au pied duquel on porte Bayard mourant. Quand Bayard se fait tourner vers l'ennemi, on le place donc le dos vers le camp français, et le visage vers la partie gauche de la scène où s'est passé le combat. Dans cette position il est vu de tous les spectateurs, et il est supposé à une assez grande distance de Bourbon et d'Adélaïde qui sont sur le devant de la scène, en dehors et à l'entrée de la tente de Lautrec. Ce tableau me paraît assez clairement présenté pour qu'on n'ait pas besoin d'entrer dans de plus grands détails.

ADÉLAIDE.

Je demeure. Moi-même oserais-je le voir!
Malheureuse, en t'aimant je trahis mon devoir;
Et ne pas te haïr c'est partager ton crime.

BOURBON, avec attendrissement.

Déteste-moi. Bayard va mourir ma victime.

(Pendant ce temps-là on pose Bayard au pied d'un arbre qui est au milieu de la scène. Il paraît épuisé de faiblesse et de douleur.)

BAYARD, à ses écuyers.

Eh bien! c'en est donc fait, l'Espagnol a vaincu.

UN ÉCUYER.

En vous voyant blessé tout a perdu courage.

BAYARD.

Ah! vers les ennemis retournez mon visage:
Il faut que Bayard meure ainsi qu'il a vécu.
Si j'avais jusqu'au bout disputé la victoire!...
Hélas! pensons au ciel et non pas à la gloire.

(il se soulève, et, prenant des mains d'un de ses écuyers son épée dont la poignée est en forme de croix, il adresse au ciel la prière suivante.)

O Dieu! Dieu tout-puissant! toi qui tiens dans tes mains
Et le sort, et les jours, et le cœur des humains,
Reçois-moi dans tes bras! J'implore ta clémence,
Homme et faible, j'ai pu souvent te faire offense;
Mais je t'ai toujours craint; je t'ai surtout aimé.
Ne punis pas un cœur que ta main a formé.
Dans l'horreur de la tombe, ah! sers-moi de refuge!
O mon Dieu! sois mon père, et ne sois pas mon juge!

(Bourbon, hors de lui, se jette dans les bras d'Adélaïde, fondant en larmes)

ADÉLAIDE.

Tu pleures, malheureux!

BOURBON.

Ah! cache-moi...

SCÈNE VI.

Les acteurs précédens, un OFFICIER ESPAGNOL, LAUTREC
Espagnols et prisonniers français arrivant de tous côtés.

UN OFFICIER ESPAGNOL, au connétable

Seigneur,
Voici Lautrec qu'ici sur mes pas on amène.

ADÉLAIDE, avec transport.

O ciel! mon père!

(elle court se jeter dons les bras de Lautrec.)

BOURBON.

Il va m'accabler de sa haine.
Où fuir?

(il reste dans l'accablement du désespoir, la tête baissée, le visage détourn de la scène de Bayard mourant. Plusieurs officiers espagnols l'entourent o sont derrière lui. Pompérant et Saint-Vallier sont plus éloignés et presqu dans l'intérieur de la tente, de manière qu'ils ne peuvent pas être vus pa Bayard.)

ADÉLAIDE, à son père.

Je vous revois, ô mon père! ô bonheur!

LAUTREC.

Ah! le cruel Bourbon a conservé ma vie.
Plût au ciel mille fois qu'elle me fût ravie!

(il aperçoit Bayard.)

Mais que vois-je? Bayard mourant! O coup affreux!

BAYARD, lui tendant la main.

C'est la main d'un ami qui fermera mes yeux.

(il aperçoit Bourbon sans le reconnaître, et le prenant pour un princip officier espagnol à cause de son écharpe et des Espagnols dont il e environné :)

Quel est cet Espagnol, dans ce moment horrible,
Respectant nos malheurs, et s'y montrant sensible?

BOURBON, hors de lui, se découvre et court vers Bayard.

Espagnol, moi! Bayard! Infortuné, tu meurs!

BAYARD.

Et tu vis! C'est sur toi qu'il faut verser des pleurs.

BOURBON.

Je te perds! Ah! ta mort commence mon supplice.

BAYARD.

Tremble par d'autres coups d'éprouver sa justice.

BOURBON.

Eh! que me fait mon sort lorsque tu vas périr!

(Saint-Vallier s'élance de l'intérieur de sa tente vers Bayard.)

BOURBON, effrayé du mouvement de Saint-Vallier.

Saint-Vallier, où vas-tu?

SAINT-VALLIER.

Je cède au repentir.

(Il arrache son écharpe.)

C'en est fait. Loin de moi ce gage affreux du crime!
Je redeviens Français.

(à Bayard, en se jetant à ses pieds.)

Rendez-moi votre estime.

(il se relève, et s'adressant à Bourbon.)

J'étais ton compagnon, je suis ton prisonnier.

BOURBON.

O ciel! Je reste seul dans l'univers entier.

BAYARD, à Lautrec.

Dis au roi que je meurs son serviteur fidèle,
A tous nos chevaliers que je meurs leur ami.
J'espère envers l'honneur n'avoir jamais failli.
S'ils daignent me pleurer, que ma mort sera belle!

BOURBON, s'approchant de Bayard avec le dernier degré d'attendrissement.

Bayard, tends-moi la main et meurs sans me haïr.

BAYARD se soulève, le regarde et retombe.

Je te plains. Tu me rends bien heureux de mourir.

(à Adélaïde qu'il voit à côté de lui.)

Adélaïde, adieu. Conservez ma mémoire;
Vivez pour votre père; étouffez un amour...
Je me meurs.

(il expire.)

LAUTREC.

Il n'est plus!

UN SOLDAT en pleurs.

Notre appui!

UN AUTRE SOLDAT.

Notre gloire!

BOURBON, après un moment de silence, et après avoir jeté les yeux de tous côtés.

Tout m'abandonne donc dans cet horrible jour!

(il tend les bras vers Adélaïde.)

Madame!

ADÉLAIDE.

Vous venez d'entendre ma sentence:
Imposons à nos cœurs un éternel silence.
Soit ou crime, ou malheur, ou bien fatalité,
Rien ne peut nous rejoindre, et l'arrêt est porté.

BOURBON.

L'arrêt! Et tes sermens? Presque en ce moment même
Ton cœur ne vient-il pas de répéter qu'il m'aime?

ADÉLAIDE.

Abuse, si tu veux, du reste de tes droits.
Tu peux l'entendre encor pour la dernière fois.
Il est vrai que je t'aime et que je t'abandonne.
Mais jamais de ton choix tu n'auras à rougir:
A l'ombre des autels je cours m'ensevelir:
Le cœur qui fut à toi ne peut être à personnne.

BOURBON.

Arrête, arrête. Hélas! il y va de ma vie.

ADÉLAIDE, courant vers son père.

Il le faut! il le faut. Laisse-moi, je te prie.

(Bourbon fait un mouvement comme pour se jeter entre son père et elle.)

(Adélaïde le repousse, et se plaçant entre son père et le corps de Bayard.)

Entre les bras d'un père et le corps de Bayard,
Ose m'en arracher. Respecte ce rempart.

BOURBON, hors de lui, tombe à genoux et fond en larmes.).

Je tombe à tes genoux, âme tendre et sublime!
Voilà ce qui m'aima, ce que m'ôte mon crime.

ADÉLAIDE.

Je souhaite à ton cœur qu'il en puisse guérir;
Mais j'aime mieux mon sort, il sera d'en mourir.

(elle tombe évanouie dans les bras de son père, et elle est entourée à l'instant de ses femmes et de ses écuyers.)

BOURBON, se relevant avec fureur.

Je la perds, justes dieux! et je respire encore!
O tourment de la vie! ô fardeau que j'abhorre!
Par haine, ou par pitié, qui vient m'en délivrer?

(il s'adresse aux Français.)

Français, que j'ai trahis, j'ose vous implorer;
Entre vos mains je viens me remettre moi-même;
Venez; conduisez-moi dans celles d'Angoulême.

(il se retourne vers les Espagnols.)

Et vous, sous vos drapeaux que faites-vous de moi?
Généreux Espagnols, nation héroïque:
Osez-vous bien compter sur un homme sans foi!
Ah! dévouez ma tête à la haine publique,
Chassez-moi de vos camps, fermez-moi vos remparts:
A qui n'eut point de frein on ne doit point d'égards.
Laissez-moi, laissez-moi, rebut de la nature,
Éternel entretien de la race future,

Vivre partout errant et partout rejeté :
Le crime n'a point droit à l'hospitalité.
Mais de vous c'est la mort que j'ai le droit d'attendre.
Ah! combien d'Espagnols ont péri sous mes coups!

(il leur découvre son sein.)

Vos pères, vos enfans peut-être... Vengez-vous.

(les Espagnols font un mouvement de compassion et de surprise.)

D'une injuste pitié vous pouvez vous défendre;
Ah! c'est du sang français que vous allez répandre!
J'ai combattu pour vous, mais en me repentant.
Oui, je vous ai servis, mais en vous détestant :
J'employais malgré moi des talens que j'abhorre,
Et contre leur succès mes vœux étaient encore.

(il voit qu'on emporte Adélaïde, toujours évanouie, vers le camp
Sa fureur augmente.)

Ah! cruels, arrêtez. Qui m'ose la ravir?
A-t-on droit au vainqueur d'enlever ce qu'il aime!

(il tire son épée.)

Demeurez, ou ce fer, dans ma fureur extrême...
Que fais-tu, malheureux! Ne sais-tu pas mourir!

(Il veut se tuer, on le désarme; il tombe alors dans un état de désespoi
froid et concentré, et regardant les Espagnols qui l'entourent :)

Insensés! à la mort vous pensez me soustraire.
On ne t'échappe point, grand Dieu, dans ta colère!
Éternelle vengeance! inévitable assaut!
C'est là que tu m'attends et qu'est mon échafaud!

FIN.

LES GRACQUES,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

CAIUS GRACCHUS, tribun du peuple, fils de Cornélie et frère de Tibérius Gracchus, aussi tribun du peuple, qui avait été massacré par le parti du sénat dans la sédition élevée par rapport à la loi agraire.

FULVIUS, ami de Gracchus et tribun du peuple.

CORNÉLIE, mère des Gracques.

LICINIE, femme de Gracchus.

OPIMIUS, consul et chef du parti opposé aux Gracques.

SEPTIMIUS, fils de Gracchus, enfant âgé de dix ans.

SÉNATEURS, PEUPLE, LICTEURS, VÉTÉRANS.

(La scène se passe à Rome.)

LES GRACQUES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la place où se tenaient les assemblées du peuple. On y voit d'un côté la maison des Gracques, ornée sur le devant d'un péristyle. De l'autre côté du théâtre on voit le temple de Vesta. Au milieu de la place est la tribune aux harangues. Dans une autre partie de la place, et auprès du temple de Vesta, est la statue de Tibérius Gracchus, qui lui fut élevée par le peuple après sa mort. Dans le fond on voit plusieurs grands édifices de Rome, et particulièrement le Capitole. Une rue principale descend du Capitole et conduit sur la place.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEUPLE EN TUMULTE AUPRÈS DE LA MAISON DES GRACQUES.

Vive la liberté!... périssent les tyrans!
Gracchus, venge ton frère et reçois nos sermens!

(Gracchus paraît avec Fulvius dans l'enceinte du péristyle de sa maison.)

GRACCHUS.

Peuple, séparez-vous, et comptez sur mon zèle;
Aux devoirs de tribun Gracchus sera fidèle.

Allez, ne nous armons que du secours des lois,
Et par notre sagesse ajoutons à nos droits.

(Le peuple se retire.)

SCÈNE II.

GRACCHUS, FULVIUS.

FULVIUS.

Ainsi ce peuple entier, dont vous êtes l'idole,
N'attend pour éclater qu'une seule parole;
Et Gracchus, s'il le veut, arbitre de l'État,
Fait trembler les consuls et commande au sénat.

GRACCHUS.

Insensé qui se fie à l'amour populaire!
Il en a coûté cher à mon malheureux frère.

FULVIUS.

Tout vous le garantit plus durable aujourd'hui.

GRACCHUS.

Tout!... on l'aimait de même, et je vaux moins que lui.

FULVIUS.

Eh! ce sont ses vertus dont vous offrez l'image,
C'est cette lâcheté qui glaça leur courage,
C'est cette indigne mort dont ils ont à rougir
Qui les jette en vos bras remplis de repentir.

(Il lui montre la statue de Tibérius.)

Voyez cette statue à ses mânes dressée:
Là chaque instant du jour une foule empressée
Vient bénir cette loi, sans vigueur maintenant,
Loi, de sa bienfaisance éternel monument;

Qui ramenant ici les temps du premier âge
Déterminait des biens un plus égal partage.
Là chacun à l'envie célèbre ses vertus,
Le plus pauvre est celui qui vient pleurer le plus.

GRACCHUS.

Pour ce peuple opprimé, loi juste et salutaire!
Ah! c'est hors de nos murs qu'il faut voir sa misère!
Ici le luxe trompe, et son funeste éclat
Jette un voile imposant sur les maux de l'État.
Mais loin de nos cités, dans ces plaines heureuses
Que labouraient jadis des mains victorieuses,
Je viens de voir partout des champs abandonnés,
Des hommes, plus heureux s'ils ne fussent point nés,
Sans pénates, sans biens, maudissant leur patrie,
Et traînant à regret le fardeau de la vie.
J'ai vu nos vétérans à mendier réduits,
Dans ces mêmes états que leur fer a conquis.
« Gracchus, s'écriaient-ils, montrant leurs cicatrices,
» Vois comme le sénat a payé nos services. »

FULVIUS.

Et cependant ici ce sénat corrompu
Sous un sceptre de fer tient le peuple abattu.
Ce sénat où jadis l'austérité romaine
Nourrissait pour les rois une implacable haine,
Il imite leur faste, il s'arroge leurs droits;
Il voudrait ainsi qu'eux gouverner sans les lois.
Que veulent les consuls avec la suite immense
D'affranchis, de cliens vendus à leur puissance?
L'appareil des faisceaux ne leur suffit-il plus?
Et Pison, Céthégus, Verrès, Plaute, Crassus,

Tous ces vils sénateurs dont l'avarice inique
Dévore sans pitié la substance publique...?

GRACCHUS.

Les malheureux... plains-les; déchirés de remords
Ils languissent d'ennuis au milieu des trésors.
Le luxe leur vend cher ses voluptés perfides,
Et toujours dégoûtés, ils sont toujours avides.

FULVIUS.

Oui, mais par leur orgueil, par leur luxe effronté,
Ils ont changé nos mœurs, banni l'égalité;
L'heureuse égalité, soutien d'un peuple libre!
Tous les vices des cours ont infecté le Tibre.
Jouet infortuné des revers du destin,
Rome à grands pas retourne au siècle de Tarquin.

GRACCHUS.

Quelque nouveau Brutus peut encore renaître!...

FULVIUS.

Si vous ne l'êtes pas, qui donc osera l'être?
Vous, fils de Cornélie, et frère de Gracchus!
Mais à ces noms chéris je vois vos sens émus,
Qu'attendez-vous? combien vous faut-il donc d'injures
Ne vous a-t-on pas dit de quelles impostures
Le sénat en secret tâche de vous flétrir!
De quel forfait, ô ciel! l'idée en fait frémir:
« Ce héros, répand-il sourdement, ce grand homme,
» Le vainqueur de Carthage et l'ornement de Rome,
» Les Dieux lui destinaient encore de longs jours,
» Les horreurs du poison en ont tranché le cours,
» Et c'est Gracchus, jaloux de l'éclat de sa vie... »

GRACCHUS.

Qui? moi! fut-il jamais pareille calomnie?
Il épousa ma sœur, je lui tins lieu de fils,
Les lâches! . . . . mais parlons des maux de mon pays.
C'est lui qu'il faut venger, et non pas mon offense.

FULVIUS.

Vous seul pouvez, Gracchus, embrasser sa défense.
Quand j'excite votre âme à ce hardi projet,
On ne peut me prêter aucun motif secret:
Je suis exempt d'orgueil, et je sais me connaître.
Lorsqu'on me fit tribun, bien loin de vouloir l'être,
Mon cœur de ce fardeau méditait le refus;
On vous nomme avec moi; je ne balançai plus;
Je n'osai plus trembler pour le salut de Rome,
Je pus tout espérer, collègue d'un grand homme.
Loin de tout vrai Romain ce sentiment si bas
Qui peut rendre jaloux des talens qu'on n'a pas!
Il est beau de céder le rang au plus habile,
Et j'attache la honte à rester inutile.
Remplissez mon espoir; à ce peuple vainqueur
Rendez avec ses lois son antique splendeur.
Demain, au point du jour, j'assemble les comices,
Là, Rome attend de vous de signalés services:
Retablissez les lois, attaquez les abus,
Remontez jusqu'aux mœurs principes des vertus;
Déployez ce grand art que montra votre frère,
Cette éloquence mâle en vous héréditaire,
L'appui des malheureux et l'effroi des tyrans.
Parlez, et vous verrez renaître à vos accens
Les restes étouffés de la vertu romaine.
Je connais plus d'une âme encor républicaine.

Qu'un peuple de tout temps aux chaînes façonné
Traîne en silence un joug sous lequel il est né;
Mais où l'on vécut libre, un reste de courage
Long-temps fermente et fait détester l'esclavage.
Dieux, soyez-en témoins! Gracchus, je fais serment
De n'avoir avec toi qu'un même sentiment,
De travailler sous toi pour ma triste patrie,
D'y perdre mon repos, et, s'il le faut, ma vie.
Tu me dirigeras, c'est le droit du talent.
Eh! que m'importe à moi que mon nom moins brillant
Ne passe à l'avenir qu'effacé par ta gloire;
L'imiter est encore assez pour ma mémoire.
A demain donc. Adieu.

(Il sort.)

GRACCHUS le suit quelques pas.

Généreux Fulvius,
C'est à moi d'obéir à tes hautes vertus.

SCÈNE III.

GRACCHUS, seul

Va, crois que tes discours répondaient à mon âme!
Le meurtre de mon frère y grave en traits de flamme
La haine des tyrans, les devoirs de mon nom.
Mais arrête, Gracchus..... ainsi l'ambition,
Se glissant quelque fois dans un cœur magnanime,
A l'ombre du devoir peut l'entraîner au crime!
Je vous dois mon appui, citoyens malheureux;
Mais c'est en magistrat et non en factieux.
Oh! des emplois publics orageuse carrière!

Tribune ensanglantée où l'on tua mon frère!
O vous, objets si chers et pour lesquels je vis!
O vertueuse mère! ô ma femme! ô mon fils!
Je vous mets tous les trois au bord du précipice.
Eh! qui peut tout oser sans que son cœur frémisse?
Celui qui n'aime rien, l'homme froid et pervers,
Hélas! le malheureux est seul dans l'univers.

SCÈNE IV.

LICINIE, GRACCHUS.

LICINIE, courant vers Gracchus.

Mon ami, mon époux, compagnon de ma vie,
Viens rapporter le calme au cœur de Licinie.
Que voulait près de toi tout ce peuple assemblé?
Que demandaient leurs cris? tout mon sang s'est troublé.
Ah! grands dieux! voudrais-tu, victime d'un vain zèle,
De ce peuple inconstant embrasser la querelle.
Ne coûte-t-elle pas assez à ta maison?
Frémirai-je toujours en pensant à ton nom?

GRACCHUS.

Ne t'abandonne pas à de sombres alarmes;
Ces transports à tes yeux auraient eu quelques charmes,
Ils honoraient ton choix en vantant ton époux.

LICINIE.

Ah! plus vaine et moins tendre il pourraient m'être doux,
Mais que m'apprennent-ils? pour te rendre justice,
Ai-je besoin, Gracchus, que Rome, m'avertisse?
Ah! lorsque je t'aimai mon cœur t'avait jugé.
O temps délicieux! où de soins dégagé,

Et des emplois publics ne traînant pas la chaîne,
Tu vivais loin de Rome objet de notre haine!
Entre l'étude et moi tu partageais tes jours!
Et te plaignais encor de les trouver trop courts;
Je te possédais seule. . . . . .

GRACCHUS.

Ah! quel temps de ma vie
Viens tu me rappeler, ma chère Licinie!
J'étais, il t'en souvient, ardent, impétueux,
Et capable d'excès quoique né vertueux.
Tu vis en frémissant ce qu'un tel caractère
Fut au moment d'oser à la mort de mon frère.
Je voulus sur sa tombe assembler ses amis,
Je me montrai dans Rome échauffant les esprits,
Pâle, défiguré, dans cette contenance
Qui peint le désespoir et demande vengeance.
Ah! j'aurais dans ma rage, immolant le sénat,
Vengé par mille morts cet affreux attentat.
Mais ce peuple avili ne courut point aux armes:
Je demandais justice et n'obtins que des larmes.
Tu m'arrachas enfin de ces murs détestés,
Tu conduisis mes pas sur ces bords enchantés
Que l'Eridan tranquille arrose de son onde.
Là, je vécus dix ans dans une paix profonde.
Tes soins consolateurs charmèrent mes ennuis,
Le ciel bénit nos feux, tu me donnas un fils.
Ce bonheur inconnu referma ma blessure,
Et sous un jour nouveau je revis la nature;
Je sentis par degré ma fureur s'adoucir,
J'oubliai ma vengeance et cessai de haïr.

LICINIE.

Ta mère... ah! je ne puis blâmer son imprudence!
D'un fils dont on est fier supporte-t-on l'absence!
Elle t'a rappelé dans ces murs malheureux;
Tout le peuple aussitôt, sur toi tournant les yeux,
T'a choisi pour tribun...

GRACCHUS.

Honneur que je déteste!
Tu sais si j'ai brigué cette faveur funeste;
Mais rentré dans ces murs, je ne suis plus à moi;
Je me dois à mon nom, à ce peuple, à la loi.
Je pouvais, éloigné de ma triste patrie,
Dans une obscure paix laisser couler ma vie;
Ici mon cœur s'enflamme à l'aspect de ses maux,
La vertu me défend de garder le repos.

LICINIE.

Crois-tu que ce repos, s'il pouvait être infâme,
J'oserais en donner le conseil à ton âme!
Ah! lorsque ton devoir t'appelait aux combats,
Ai-je tenté jamais de retenir tes pas?
Que Rome ait au dehors besoin de ton courage,
Qu'elle arme pour marcher contre une autre Carthage,
Tu me verras toujours atteindre à ta hauteur,
Oublier tes dangers, et chérir ta valeur.
Qu'il est doux de porter un nom qui nous honore!
D'emprunter son éclat d'un époux qu'on adore!
Mais que veux-tu chercher dans ces troubles cruels
Toujours ensanglantés et souvent criminels?
Que sont tes citoyens pour prendre leur défense?
Romains dégénérés, sans vigueur, sans constance,

Exhalant leur courroux en soupirs impuissans,
Et n'osant murmurer que loin de leurs tyrans.
La gloire a pour jamais quitté les bords du Tibre!
Tout peuple sans vertu doit cesser d'être libre.

GRACCHUS.

Je saurai l'empêcher, du moins de mon vivant.
La gloire veut qu'on ose où le péril est grand;
Et je hais la vertu languissante et stérile
Qui n'entreprend le bien que lorsqu'il est facile.
Quand Brutus de nos murs osa chasser les rois,
Ne dut-il pas s'attendre à périr mille fois?
Et dans un gouffre affreux s'élançant pour victime
Curtius savait-il s'il fermerait l'abîme!

LICINIE.

Excuse mes terreurs, trop généreux Gracchus,
Nos cœurs ne sont pas faits pour les mêmes vertus :
La tienne est d'être grand au péril de ta vie,
La mienne est de t'aimer avec idolâtrie.
Ah! l'hymen n'avait pas formé notre union,
Que je t'aimais déjà sur le bruit de ton nom.
Il avait pénétré jusqu'au toit solitaire
Où je vivais en paix dans le sein de ma mère.
On vantait à la fois l'un et l'autre Gracchus,
Leur valeur, leurs talens, leurs travaux assidus;
Le plus jeune des deux, disait la renommée,
Avait su se gagner plus de cœurs dans l'armée;
Son frère semblait trop vouloir les asservir;
L'autre en les attirant s'en faisait obéir.
Plus vif et moins austère, on te peignait sensible,
Ami des malheureux, bienfaisant, accessible.
Cependant j'écoutais avec avidité;

Ces détails se gravaient dans mon cœur agité;
Je me formais tes traits au fond de ma pensée,
Ombre fausse et depuis par toi bien éclipsée;
Je languissais, mes ans s'éteignaient dans l'ennui.
Mon père arrive un jour transporté, hors de lui:
« O mère fortunée! O trop heureuse fille!
» Nous dit-il, quel présent je fais à ma famille! »
« Ah! si c'était Gracchus qui devînt mon époux! »
« C'est lui. » « Mon père! ô ciel!... » je tombe à ses genoux.
Ah! combien ce bonheur m'a-t-il coûté d'alarmes!
Que l'honneur d'être à toi m'a fait verser de larmes!
Je ne te parle pas de tes travaux guerriers,
De ton sang qui deux fois a baigné tes lauriers.
En aimant un héros c'est le sort ordinaire.
Mais j'ai vu sous mes yeux assassiner ton frère;
J'ai vu sa veuve en pleurs expirer dans mes bras.
Ta mère chaque jour invoque le trépas,
Et lorsque plus tranquille elle consent à vivre,
Je frémis des transports où son âme se livre;
Elle ne rêve plus que meurtre, embrasement,
Et veut de tant d'horreurs te faire l'instrument.
Si tu savais combien la vengeance et la haine
Règnent profondément dans cette âme hautaine!
Ah! peut-être qu'aussi n'ayant plus dans le cœur
Ce sentiment qui donne ou promet le bonheur,
Ce sentiment qui seul t'attachant à la vie
T'a fait souffrir les maux dont elle était remplie;
La vieillesse au chagrin doit plus s'abandonner,
Haïr plus fortement et bien moins pardonner! . . . .
Mais je la vois paraître, à regret je te quitte:
Tandis qu'à la venger son cœur te sollicite,

Pense à moi, cher Gracchus, souviens-toi de ton fils!
Il m'est tout, mais, hélas! c'est parce que tu vis.

SCÈNE V.

GRACCHUS, CORNÉLIE. (Elle est en deuil avec un voile.)

CORNÉLIE, avec transport.

Dieux! vous prenez pitié d'une mère affligée!
(elle court à son fils.)
Embrasse-moi, mon fils, je vais être vengée.
Mon voile sur le front et la mort dans le cœur
Au tombeau de Gracchus je portais ma douleur;
Depuis long-temps muet et morne à mon passage,
Le peuple se détourne et cache son visage;
Autour de moi je viens de le voir accourir,
Embrasser mes genoux, m'adorer, me bénir;
L'esprit toujours rempli de ma longue infortune,
Je voulais éviter cette foule importune;
Au-devant de mes pas le concours s'est grossi,
De leurs cris redoublés les airs ont retenti;
« Vive, vive à jamais l'auguste Cornelie,
» La mère des héros sauveurs de la patrie! »
Mon caractère alors a repris sa vigueur,
L'espoir de la vengeance a ranimé mon cœur.
Ah! voilà donc, mon fils, l'effet de ta présence!
Mais tu ne me réponds que par un froid silence:
Je parle de vengeance, et tu n'éclates pas!

GRACCHUS.

Je ne viens plus à Rome apportant sur mes pas

Ces projets de vengeance et la fougueuse ivresse,
Apanage imprudent d'une ardente jeunesse...

CORNÉLIE.

Hélas! tu vois si l'âge a calmé ma fureur!
Mais quoi! n'aurions-nous plus, mon fils, le même cœur?
De quel éclat, ô ciel, Cornélie est déchue!
Rome, tout l'univers en sa vaste étendue
N'offraient aucune femme à laquelle les dieux
Eussent donné jamais un sort plus glorieux.
Je possédais deux fils : si jamais une mère
Des vertus de son sang eut le droit d'être fière,
Ce fut sans doute moi. Je vous formai tous deux.
Valeur, savoir, talens, sentimens généreux,
Toutes les qualités qu'en vous on vit paraître,
A mes soins, plus qu'aux dieux, vous les devez peut-être.
Épouse de Gracchus, fille de Scipion,
Je sentis, jeune encor, ce qu'impose un grand nom;
Je sentis qu'une femme, au repos condamnée,
Ne peut que par ses fils grandir sa destinée;
Que leur donner la vie est un présent cruel,
Sans l'éducation, sans ce bien plus réel.
En élevant les miens, je voulus rendre à Rome
Ce que j'aurais été si le sort m'eût fait homme.
Aux plus pénibles soins je consacrai mes jours;
Près de moi, sous mes yeux je vous gardai toujours,
Et je n'eus pas surtout la coupable indolence
De permettre qu'une autre allaitât votre enfance.
Votre père mourut; vous restiez sans appui,
Je redoublai de zèle et vous tins lieu de lui.
On me vit diriger moi-même vos études,
Éclairer vos penchans, former vos habitudes,

Allumer dans vos cœurs mes plus chers sentimens,
Le désir de la gloire et l'horreur des tyrans.
A peine pûtes-vous entrer dans la carrière,
Je conduisis vos pas dans le camp de mon frère.
Là, bientôt chaque jour signala vos progrès;
Combien j'eus à jouir de vos premiers succès!
Et quand de toutes parts mon oreille charmée
Vous entendait nommer les héros de l'armée,
Quand on n'apprenait plus le détail d'un combat
Sans que vous n'y fussiez cités avec éclat,
Quand revenant tous deux des plaines de Numance
Je voyais sur vos pas courir un peuple immense,
Et que faisant sur moi rejaillir cet amour
On bénissait le sein qui vous donna le jour;
Oh! le premier des biens qui soit dans la nature!
Vous étiez mes trésors, ma gloire, ma parure;
Votre tendre union me rendait vaine encor:
On comparait mes fils à Pollux, à Castor.
Et moi, m'applaudissant d'une race si belle,
Je pensais être plus qu'une simple mortelle...
Ah! j'avais trop d'orgueil dans ma prospérité.
Les dieux cruels ont bien confondu ma fierté:
Ils semblent s'être plu, dans leur barbare haine,
Sur l'excès de ma gloire à mesurer ma peine.
Un de mes fils est mort lâchement égorgé,
Son frère lui survit et ne l'a pas vengé!

GRACCHUS.

De tendresse et d'horreur quel funeste assemblage!
Ma mère, est-ce bien vous qui tenez ce langage?
Vous savez que sa mort m'accabla de douleur,
Et que pour le venger, si j'eusse cru mon cœur...

CORNÉLIE.

Je sais qu'il ne l'est pas. Eh! qu'importe à ma haine
Que ce soit ou faiblesse ou vertu qui t'enchaîne!
Ton frère ne vit plus, et ses vils assassins
Coulent impunément leurs criminels destins.
Il est mort, et comment veux-tu que je l'oublie?
Ces lieux sont tout remplis de l'éclat de sa vie.

(elle lui montre la tribune aux harangues.)

C'est là que se montrant l'appui des malheureux
Il défendit leur cause et s'immola pour eux.
C'est de ce siége auguste, où sa mâle éloquence
Tonnait contre le vice et servait l'indigence,
Que d'infâmes licteurs l'ont lâchement traîné,
Sans armes, sans secours, de tous abandonné.
Un sénateur lui-même, à la honte de Rome,
S'est couvert le premier du sang de ce grand homme.
Lui, calme au milieu d'eux, de ses regards altiers
Imprimait le remords au cœur des meurtriers.
Aux pieds des dieux alors saintement prosternée,
Je leur recommandais sa haute destinée.
Soudain des cris affreux pénètrent jusqu'à moi;
Je vois le peuple en fuite et consterné d'effroi.
« Il est mort! » s'écriait cette foule éperdue;
La terreur aussitôt glaça mon âme émue;
Quel autre que mon fils eût-on ainsi pleuré?

GRACCHUS.

Ah! de quel souvenir votre cœur déchiré.....

CORNÉLIE.

Ce souvenir m'est cher, il entretient ma haine.

GRACCHUS.

Vous n'avez pas besoin d'ajouter à la mienne.

CORNÉLIE.

Laissons, mon fils, laissons les vulgaires douleurs
Craindre d'envisager l'objet de leurs malheurs;
J'aime à verser des pleurs, à nourrir mon injure,
A faire chaque jour ressaigner ma blessure.
Les monstres! je frissonne : ah! loin d'être assouvis,
Leur rage se livra sur le corps de mon fils
A des atrocités dont frémit la nature!
Et le Tibre indigné devint sa sépulture...
Je courus, j'arrivai dans ce moment affreux,
Hors de moi, maudissant et le peuple et les dieux.
Mon premier mouvement fut d'abord de le suivre,
Mais un désir vengeur me commanda de vivre.
Tu vins à ma pensée; eh! pourquoi le céler?
Non pas comme un objet qui pût me consoler,
Mais comme l'instrument chargé de ma vengeance.
A ce titre avant tout, tu fus mon espérance.
Je te vis avec joie embrasser mes transports;
Mais le peuple n'osant seconder tes efforts,
Il fallut t'éloigner; et fuyant la tempête
D'un autre assassinat mettre à couvert ta tête;
Et moi je demeurai contraignant ma fureur.
Le sénat soupçonneux, trompé par ma douleur,
Crut que mes pleurs avaient amolli ma colère :
Grands dieux! qu'ils lisaient mal dans le cœur d'une mère!
J'ai conservé ce deuil, afin que les esprits
Eussent toujours présent le meurtre de mon fils.
J'essayais d'attacher les uns par des caresses,
Aux autres je faisais de secrètes largesses,
Devant tous je montrais ce mélange touchant
De force et de douleur, ce noble abattement

Qui prête tant d'éclat aux malheureux illustres.
Te voilà dans ces murs enfin après deux lustres!
Et t'y voilà tribun, tout puissant, adoré,
D'un peuple mécontent à toute heure entouré :
C'est à toi d'achever; remplis mon espérance.

GRACCHUS.

Parlerez-vous toujours de meurtre et de vengeance?
Ah! ma mère, calmez ces transports malheureux,
Indignes de l'objet que nous pleurons tous deux.
Il est d'autres devoirs que ses vertus commandent,
Et ce n'est pas du sang que ses mânes attendent.
A l'instant qu'il périt, j'en aurais sans remords
Inondé son tombeau: tout était juste alors;
Un premier mouvement rendait tout légitime,
Et punir les méchans ne fut jamais un crime.
Mais au bout de dix ans.....

CORNÉLIE.

Eh! qu'ont fait ces dix ans,
Qu'envenimer ma haine et croître mes tourmens!
Le temps peut assoupir une injure ordinaire,
Mais le meurtre d'un fils, l'assassinat d'un frère!...
Songe en dix ans combien j'ai répandu de pleurs;
Combien de vains projets ont trahi mes douleurs!
Cependant au sénat une barbare joie
Se nourrit des malheurs dont on m'a fait la proie :
Impuni trop long-temps on s'y croit à couvert.
Ah! qui peut pardonner quand il a tant souffert?

GRACCHUS.

Une grande âme, vous, si vous daignez m'entendre.
Eh! quel serait le sang que je pourrais répandre?

De ce meurtre odieux les principaux auteurs
Ont terminé leurs jours accablés de malheurs.
Popilius seul vit, mais errant, mais infâme,
Et traînant les remords qui déchirent son âme...

CORNÉLIE.

Il leur reste des fils!

GRACCHUS.

J'irais sur les enfans
Poursuivre un attentat dont ils sont innocens;
Et d'une race à l'autre éternisant la haine
Faire à jamais de Rome une sanglante arène?...
Non, ma mère, le temps sans calmer ma douleur
A refroidi mon sang, ralenti ma fureur.
Un plus noble désir remplit mon âme entière,
Et mon frère en mourant a tracé ma carrière:
Que dis-je? il m'a laissé son projet à remplir,
Ce projet généreux dont il fut le martyr,
Et qui, rétablissant le peuple aux droits de l'homme,
Vengerait la nature en régénérant Rome.
Voilà le grand travail que je veux achever.
Voilà le monument qu'il lui faut élever.
Ah! tant de malheureux dont je suis l'espérance
N'ont pas besoin, hélas, de servir ma vengeance.
Ils ont besoin de moi pour soulager leur sort,
Pour imiter sa vie et non venger sa mort.
Demain j'assemble donc le peuple au Capitole;
Pour le peuple opprimé j'y porte la parole...

CORNÉLIE.

Quoi! demain tu reprends ce funeste procès?
Eh! peux-tu sans la force espérer le succès?

Tes amis bien armés doivent-ils tous s'y rendre?
Où seront-ils postés? te pourront-ils défendre?
Ah! laisse-moi le soin d'échauffer les esprits,
C'est à moi de veiller sur les jours de mon fils.
Ciel! si c'était le jour marqué par ta justice!
Si de nos ennemis j'y voyais le supplice!
Ainsi sont quelquefois par d'éternels décrets
Marqués les châtimens qui frappent les forfaits.

GRACCHUS.

Non, je me livrerai tout seul à ma fortune,
J'oserai sans pâlir monter dans la tribune,
Et n'ayant pour appui que ma seule vertu,
Attaquer hautement un sénat corrompu.
J'ai, de tous mes amis dissipant les alarmes,
Exigé qu'ils viendraient sans escorte et sans armes,
Et si les vœux d'un fils ont quelque droit sur vous,
Ma mère, n'allez pas vous montrer parmi nous.
Ah! qu'on ne pense pas que pleins de notre injure
Nous voulons de ce peuple exciter le murmure!
Souffrez qu'en ce grand jour Gracchus se montre exempt
De toute ambition, de tout ressentiment.
O mon ami, mon frère, ornement de ma race!
Héros infortuné, dont je suivrai la trace,
Je pardonne au vulgaire, organe de l'erreur,
De ton âme il n'a pu mesurer la grandeur.
Il a cru qu'elle était ardente, ambitieuse!...
Elle ne fut jamais que noble et généreuse;
Tout entière au désir de servir son pays,
Et n'en voulant cueillir que la gloire pour prix.
Si tu m'entends encor de la demeure sombre,
Si ce que fait ton frère intéresse ton ombre,

Je jure d'embrasser tes généreux desseins,
De rendre encor par là ton nom cher aux Romains.
En les accomplissant j'éternise ta gloire,
Et mieux qu'en te vengeant j'honore ta mémoire.
Vous, ma mère, aux transports dont je suis animé,
Reconnaissez le cœur que vous avez formé.
Que le bonheur public vous rattache à la vie,
Et pour tout dire enfin, montrez-vous Cornélie.

CORNÉLIE, avec transport.

O mon fils, mon cher fils! nouveau Tibérius!
Tableau cher et vivant du fils que je n'ai plus!
Je t'aime, je t'admire, et mon âme étonnée
Devant tant de vertus demeure prosternée...
Cependant renoncer à la vengeance!... ah! Dieux!
Je te cède l'honneur d'être si vertueux!
Suis tes nobles desseins, et moi mon caractère :
Sois Romain, si tu veux, et moi, je serai mère.
Tu viens de m'émouvoir sans pouvoir me changer,
Et je garde en mon cœur l'espoir de me venger.
Demain tu vas toi-même allumer l'incendie.
Ciel! d'un assassinat garantissez sa vie!
Une fois mettez-lui les armes à la main,
Et puisse après périr tout le sénat romain!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La première scène se passe dans le péristyle de la maison des Gracques, vers la place publique; et le reste de l'acte dans la place. La scène commence au point du jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRACCHUS, LICINIE.

GRACCHUS, sortant de sa maison et s'arrêtant sur le seuil intérieur du péristyle.

Dieux! calmez sa douleur; suspendez son réveil.

LICINIE, s'élançant de l'intérieur de la maison vers Gracchus.

Ah! l'amour agité connaît-il le sommeil!
Pourquoi devances-tu le lever de l'aurore?
Laisse-moi te revoir et te parler encore.
Dissipe si tu peux mes noirs pressentimens,
Explique-moi pourquoi de momens en momens
L'epouvante s'élève en mon âme glacée?
L'heure, le lieu, le temps, tout frappe ma pensée.
Ainsi sortit ton frère; il allait comme toi
Proposer aux Romains cette funeste loi.
Hélas! combien de fois sa veuve désolée
M'a redit la terreur dont elle fut troublée!
Elle vint sur ce seuil accompagner ses pas,
Et les infortunés ne se revirent pas.

GRACCHUS.

Grands dieux! quel souvenir ton amour me rappelle!

LICINIE.

Hélas! je le sens trop, l'amour me rend cruelle;
Tu m'as dit que ton nom, ton devoir, ton honneur,
Des Romains opprimés te font le défenseur.
Il faut m'y résigner. Sans doute je dois croire
Que tu sais mieux que moi ce qu'ordonne la gloire.
Ce qui me fait frémir ne peut t'épouvanter,
Et je t'afflige à tort ne pouvant t'arrêter.
Mais ne peux-tu bannir ce sinistre présage?
Ne peux-tu, cher Gracchus, m'inspirer ton courage?

GRACCHUS.

Écoute; nous portons dans le fonds de nos cœurs
Un sentiment qui fait braver tous les malheurs...

LICINIE.

Tous, hors un seul.

GRACCHUS.

Eh bien! ma chère Licinie,
Songe à ce jour si cher à mon âme attendrie,
Où, repassant tous deux dans nos doux entretiens
Ce qui pouvait troubler ou tes jours ou les miens,
Nous nous sommes promis que l'un cessant de vivre,
Dans le même tombeau l'autre saurait le suivre...

LICINIE.

Ah! j'en fais de nouveau serment avec transport!

GRACCHUS.

Eh bien! je vais donc suivre et l'honneur et mon sort.
Remplissant le projet que je vais entreprendre,
J'obéis à mon frère et j'honore sa cendre.
Je console ma mère et donne à ses vieux ans
L'éclat qu'elle espérait tirer de ses enfans.

Et pour mon fils, hélas! quel superbe héritage!
Mon nom avec respect prononcé d'âge en âge,
Gravé, non sur l'airain frêle jouet du temps,
Mais dans le fond des cœurs de tous les indigens.
Le tien aussi, le tien, ma chère Licinie,
Reçoit en même temps une immortelle vie.
Les fils des malheureux que j'aurai soulagés,
Un jour peut-être autour de ma tombe rangés,
Se demandant entre eux quel sort eut sur la terre
Le mortel bienfaisant qui finit leur misère,
Apprendront que le ciel avait uni mes jours
A l'objet le plus cher des plus tendres amours;
Que cet objet me fit et citoyen et père,
Me donna la vertu de survivre à mon frère,
De remplir après lui ses généreux desseins,
Et de me rendre ainsi le sauveur des Romains.
Alors, les yeux en pleurs, bénissant ta mémoire,
Ils diront : « Elle unit le bonheur à sa gloire,
» D'une dette sacrée acquitta nos aïeux,
» Et fut tant qu'il vécut pour lui le prix des dieux. »
Voilà, si j'accomplis mon auguste entreprise,
La gloire où je prétends et qui nous est promise.
Si je meurs...

LICINIE.

Je t'entends; va, remplis ton dessein
Qui ne craint pas la mort peut braver le destin.
Ton âme tout entière a passé dans la mienne ;
Je jure que ma vie est liée à la tienne,
Et que si le trépas en éteint le flambeau,
Je m'élance après toi dans la nuit du tombeau.
Ah ! nous y laisserons nos dépouilles mortelles,

Nous nous réunirons aux rives éternelles,
Où les dieux font présent aux vertueux humains
De jours comme les leurs, immortels et sereins.
Là, quelque jour, ton fils, plein de gloire et d'années,
Jouira près de nous des mêmes destinées.
Va, vole, cher Gracchus, saisis l'heureux moment
Où mon cœur exalté cède à ton ascendant;
Ma force vient de toi, ma force est ton ouvrage :
Je puis dans un moment me trouver sans courage,
Et me jeter tremblante au-devant de tes pas.
J'étouffe avec effort mes terreurs, mes combats.
Va, tandis que de moi je suis encor maîtresse...
Va, mes larmes déjà trahissent ma faiblesse !

GRACCHUS.

Ah ! cache-moi ces pleurs; par pitié, par amour,
Cache-les... laisse-moi... déjà l'éclat du jour
Découvre à mes regards le peuple qui s'avance;
Voudrais-tu que Gracchus trompât son espérance?
Adieu.

LICINIE.

Tu sors?

GRACCHUS.

Je vais faire ce que je dois.

LICINIE, l'embrassant avec transport.

Ah ! si je t'embrassais pour la dernière fois !

(Gracchus s'arrache de ses bras; et Licinie rentre après être restée un mome[nt] appuyée sur une des colonnes du péristyle.)

SCÈNE II.

FULVIUS, GRACCHUS.

Gracchus en sortant du péristyle s'avance dans la place publique. Si cette tragédie était représentée, il faudrait étudier avec des artistes la disposition théâtrale de cette scène, de manière à donner aux spectateurs l'idée la plus vraisemblable qu'il serait possible de ces assemblées du peuple et du sénat romain. La tribune aux harangues devrait être placée au milieu et vers le fond du théâtre, qui laisserait apercevoir différens édifices de Rome, et entre autres le Capitole, situé à la gauche et en arrière de la tribune. Le sénat serait placé de ce côté, et le peuple au côté opposé. Le peuple serait debout. La foule serait pressée et quelquefois onduleuse comme dans toutes les assemblées du peuple, et pour cela toutes les coulisses et le fonds du théâtre de cette partie de la scène seraient remplis. Une partie de ce peuple doit être grossièrement vêtue, peut-être même faudrait-il hasarder d'en montrer quelques-uns dans l'éloignement avec toutes les apparences de la misère. Sur le devant de la scène et aux environs de la tribune paraîtraient quelques vétérans. On les reconnaîtrait à quelques restes délabrés de leur habillement militaire et à des cheveux blancs. Cette foule de peuple doit s'étendre en suivant la forme du théâtre depuis l'avant-scène jusqu'au fond et par derrière la tribune qu'on apercevrait isolée. On consulterait pour la figure de la tribune les monumens de l'antiquité. A l'opposite du peuple, et par conséquent à la gauche de la tribune vers le Capitole, on verrait le sénat. Les sénateurs doivent être assis dans leurs chaises d'ivoire et avec les marques de leur dignité. A côté du consul et du sénat seraient des licteurs armés, et derrière eux un grand nombre d'affranchis et d'esclaves, tous vêtus avec luxe. Il faut que ce contraste de la splendeur et de la magnificence du sénat avec la simplicité et la misère du peuple soit assez marqué pour répondre à l'idée de Rome corrompue et divisée en deux classes, dont l'une avait toutes les richesses et l'autre toute l'indigence en partage, et au sujet de cette scène, dans laquelle Gracchus va plaider en faveur des pauvres et de la loi du partage des terres conquises.

FULVIUS, (allant au-devant de Gracchus et le prenant par la main.)

Arrivez, cher Gracchus; venez d'un peuple immense
Recueillir les transports et combler l'espérance.
Dieux justes! je me dois voir encore une fois
Une nation libre et défendant ses droits.

([illegible] et se tournant du côté [illegible].)

Tremblez, lâches tyrans, vils oppresseurs de Rome!
Voilà Sempronius sous l'appui d'un grand homme!

(Il s'avance avec lui dans la foule du peuple, les licteurs [illegible] devant eux en faisant ouvrir la foule pour les conduire [illegible].)

Faites place aux tribuns; amis, place à Gracchus.

([illegible] dans le peuple [illegible] par des [illegible].)

C'est lui, Gracchus! Gracchus!

([illegible])

Ciel! bénis ses vertus.

SCÈNE III.

TRIBUNS, SÉNAT, PEUPLE, CONSULS, LICTEURS.

(Fulvius et Gracchus montent ensemble dans la tribune. Les licteurs [illegible] sur les premiers degrés.)

FULVIUS.

Romains, c'est aujourd'hui l'importante journée
Qui décide à jamais de votre destinée,
Et qui, fixant sur vous les yeux de l'univers,
Fait triompher vos droits ou vous met dans les fers.

Rome n'est bientôt plus qu'un repaire de tyrans,
Un grand corps chancelant au bord des précipices.
Liberté, vertus, gloire, éclat du nom romain,
Tout ce que nos aïeux nous ont acquis enfin,
Est prêt à s'engloutir dans cette nuit profonde
Où tombent tour à tour les empires du monde,
Quand leurs ressorts usés par de trop longs abus
Contre les coups du sort ne les soutiennent plus.
Vous êtes sur l'abîme, et pourtant il vous reste
Des moyens d'éviter cette chute funeste.
Un peuple comme vous ne perd jamais ses droits,
Quand il peut s'assembler et réclamer ses lois.

se tournant vers Gracchus.

C'est à toi maintenant de rompre le silence,
Fais pâlir les méchans par ta mâle éloquence,
Découvre aux gens de bien la source de nos maux,
Réchauffe leur âme, agite leur repos,
Sers-toi de tes talens et sauve la patrie;
J'en appelle à ton cœur, j'en somme ton génie.

GRACCHUS.

Oui, je vais exposer, généreux Fulvius,
Les projets que nos cœurs ont ensemble conçus.
Je vais de nos malheurs développer la trame,
Et ma voix va servir d'organe à ta grande âme.

se tournant vers le peuple.

Mais avant tout, Romains, il faut que mon honneur
D'un indigne soupçon ne repousse l'horreur.
On dit, et je connais les lâches émissaires
Qui sèment sourdement ces rumeurs mensongères,
Que Scipion est mort victime du poison,
Et que ce crime obscur, commis dans sa maison,

De sa femme et de moi fut l'exécrable ouvrage!
Mon cœur fait au malheur ne l'est point à l'outrage.
Je pourrais à ce bruit n'opposer que mon nom;
Mais qui tient à l'honneur s'alarme d'un soupçon,
Et ne supporte pas qu'une lâche imposture
Ose sur son éclat jeter quelque souillure.
Scipion me fut cher! il épousa ma sœur:
Il forma mes talens, et guida ma valeur:
Je le suivis partout, à Numance, à Carthage;
Quel autre lui rendit un plus ardent hommage?
Rappelez-vous qu'un jour, de sa gloire enivré,
Étant au Capitole et du peuple entouré,
Je rendis grâce aux dieux qui font le sort de Rome
D'avoir dans nos remparts fait naître ce grand homme;
Pensant que, s'il fût né l'ennemi des Romains,
Lui seul eût dans leur cours arrêté nos destins,
Et qu'enfin l'univers dût être la conquête
Du peuple fortuné qui l'aurait à sa tête.
Je l'admirai long-temps! Oui, j'eus pour Scipion
Ce sentiment qui tient de l'adoration,
Ce culte qu'il est doux d'accorder au génie.
Et si notre amitié s'est depuis refroidie,
Si je donnai trop peu de larmes à sa mort,
Apprenez-en la cause et connaissez son tort.
A vivre loin de nous son âme accoutumée
Rapporta dans nos murs cet esprit de l'armée,
Cet amour du pouvoir que l'on prend dans les camps,
Et qui fait des guerriers les suppôts des tyrans.
Il étendit trop loin les droits de la naissance,
Et du peuple au sénat marqua trop la distance.
Il aima trop le luxe et son funeste éclat,

Fut trop flatté du nom d'arbitre du sénat,
Et laissant par l'orgueil corrompre sa justice
Fut l'appui des méchans, sans être leur complice!
Enfin j'ai craint son nom pour notre liberté:
Voilà pourquoi, Romains, je l'ai peu regretté.
J'aime mieux mon pays, fût-ce avec moins de gloire,
Sûr de sa liberté, que sûr de la victoire.

VOIX DU PEUPLE.

Gloire! gloire à Gracchus! Honte à l'accusateur.

GRACCHUS.

J'étais absous déjà, par le cri de mon cœur.

OPIMIUS, se levant.

(Il faut observer que Gracchus s'est jusqu'ici adressé au peuple contre l'usage, qui était, dans toutes les assemblées du peuple et du sénat, de se tourner en parlant vers le sénat. Gracchus changea cet usage, c'est une vérité historique.)

Tribun, parle au sénat; pourquoi contre l'usage
Vers le peuple affecter de tourner ton visage?
Prétends-tu du sénat blesser la majesté?

GRACCHUS.

Laisse aux tyrans ce nom par l'orgueil inventé:
Un grand peuple assemblé se gouvernant lui-même
A seul droit de prétendre à ce titre suprême!
Oui, je m'adresse au peuple afin de faire voir
Ce qui forme l'État, et d'où vient le pouvoir.
Oui, peuple, c'est en vous que le pouvoir réside,
Et ce n'est plus ici que la loi qui préside.
A ma voix maintenant recueillez tous vos sens;
Je plaide pour le pauvre et contre les tyrans.

(après un moment de silence.)

Qu'est devenue, ô ciel! cette reine du monde?
Cette Rome, en vertus, en héros si féconde!

Celle-ci n'en a plus aujourd'hui que le nom.
Loin de vous, ô Romains! la vaine illusion
Qui, d'un peuple aveuglé trompant la confiance,
Prend la grandeur pour force, et l'éclat pour puissance!
L'opulente Italie obéit à vos lois,
Le Capitole règne où dominaient vingt rois.
Carthage est convertie en un désert stérile;
Tout a subi le joug : l'Espagne, la Sicile,
Le farouche Numide et le Thrace indompté,
Et le Grec si long-temps vain de sa liberté.
L'Asie à vos genoux vient demander ses princes....
Mais comptons nos vertus et non pas nos provinces!
Où sont ces saintes mœurs, cette frugalité?
Ce courage à souffrir les maux, la pauvreté,
Tout enfin, excepté les tyrans et la honte?
Où sont tous ces grands traits que l'histoire raconte?
Qu'êtes-vous devenus, noms couverts de splendeur,
Noms qui défendiez Rome et faisiez sa grandeur?
Brutus, Fabricius, Cincinnatus, Camille,
Régulus, Fabius, Coclès, Scœvole, Émile!

(Ces noms doivent être prononcés avec force, et comme s'il évoquait les ombres de ces grands hommes, ou de leurs descendans qui se trouvaient dans l'assemblée.)

(après un moment de silence.)

Accablés du fardeau de ces noms trop fameux,
Vous vous taisez, Romains, et vous baissez les yeux!
Qu'êtes-vous devenus, toits simples et rustiques,
Conservateurs sacrés des vertus domestiques!
Ah! Rome a des palais, mais n'a plus de héros,
Et la gloire sans culte erre autour des tombeaux!
Que ne puis-je à l'instant ensevelir sous l'herbe
Ces palais insolens dont l'appareil superbe,

Usurpant la splendeur due aux temples des Dieux,
Irrite l'indigent, le rend plus malheureux !
Que ne puis-je à la fois engloutir sous le Tibre
Ces métaux corrupteurs d'un peuple jadis libre,
Pernicieux butin qu'à l'univers conquis
Il eût fallu laisser pour qu'il restât soumis!
Voilà de vos malheurs la funeste origine;
Voilà le poison lent qui sourdement vous mine.
De là vos lois sans force, et vos maisons sans mœurs;
L'amour du bien public éteint dans tous les cœurs;
Le sordide intérêt tenant seul la balance ;
L'or, unique mobile, unique récompense.
De là plus d'union, plus de fraternité,
La richesse à ses pieds foulant la pauvreté.
Qui penserait, Romains, qu'un même nœud vous lie,
Que vous êtes enfans de la même patrie ?
Ici l'or et la pourpre éblouissent mes yeux,
Et je crois voir des rois l'appareil odieux;
Là j'aperçois l'excès de la misère humaine.
Le ciel a-t-il maudit ce peuple dans sa haine ?
Qu'ont fait ces malheureux revêtus de lambeaux,
Pâles, défigurés sous le poids de leurs maux ?
Il vous sied bien, hélas ! parmi tant de misère,
Ce nom de peuple roi, de maître de la terre !
Quels maîtres ! les vaincus n'en seront pas jaloux.
Quels asiles, quels biens, quels champs possédez-vous ?
La plupart d'entre vous errent à l'aventure,
Incertains de leur vie et de leur sépulture.
Loin de vous, malheureux, ces liens fortunés,
Ces devoirs pour lesquels tous les hommes sont nés !
Souffrez seuls, combattez le besoin de vos âmes.

Qui nourrirait, hélas! vos enfans et vos femmes?
Cent familles se sont partagé l'univers;
Votre lot est marqué: des larmes et des fers!...
Oui, le sénat a tout; et son luxe barbare
Du superflu qu'il a se montre encore avare.
Eh! pourquoi croyez-vous, infortunés Romains,
Que Brutus de nos murs ait chassé les Tarquins?
Le simple nom de roi n'attirait point sa haine,
Il détestait l'éclat qu'un souverain entraîne,
L'abus de ses faveurs, sa prodigalité,
Source d'oppression et d'inégalité.
Mais qu'importe après tout, si ces vices renaissent,
Si sous des noms nouveaux les abus reparaissent;
Le poids qui vous opprime est devenu plus grand:
Vous n'aviez qu'un tyran, et vous en avez cent!

OPIMIUS.

Va, tempère, Gracchus, ce zèle fanatique,
Et n'exagère point la misère publique;
Le peuple souffre; hélas! des malheureux humains
Tels sont en tous pays les rigoureux destins.
A ce décret du sort que veux-tu qu'on oppose?
Accuse la nature, elle seule en est cause.
Doué de facultés et de talens divers,
Chacun suit sa carrière en ce vaste univers:
Les uns l'ont fortunée, et d'autres misérable;
Mais envers ces derniers l'État n'est point coupable.
On hérite en naissant du sort de ses parens,
Et qui le rend meilleur le laisse à ses enfans.
Eh! crois-tu qu'autrefois Rome dans son enceinte
N'ait jamais renfermé ni misère ni plainte?
Tu censures le luxe, et c'est lui cependant

Qui fait circuler l'or et vivre l'indigent;
C'est lui qui, dépouillant la richesse amollie,
Enrichit à son tour l'agissante industrie.
Regrettes-tu ces temps où nos grossiers aïeux.....

GRACCHUS.

Outrage, tu le dois, ces siècles vertueux.
Le sort des nations qu'abâtardit le crime
Est de nommer grossier le simple et le sublime.
Oui, je pleure ces temps où nos anciens héros
Se contentaient d'un champ et d'un toit de roseaux!
Sous leur soc triomphant la terre enorgueillie
Fournissait avec joie aux besoins de leur vie.
Tout malheureux trouvait asile à leur foyer;
Car où l'on vit sans luxe on est hospitalier.

OPIMIUS.

Laisse-là ces tableaux que tu nous exagères :
Que font ici, dis-moi, les vertus de nos pères?
En déchirant ton siècle où prétends-tu venir?
Nos pères ont conquis, c'est à nous de jouir.

GRACCHUS.

Jouissez, je le veux, du fruit de vos conquêtes,
Mais pour vous seuls faut-il que les moissons soient faites?
Faut-il de tous les champs qu'exclusifs possesseurs
Vous remplissiez en paix vos greniers oppresseurs,
Pour ensuite revendre, au gré de votre usure,
Au peuple infortuné les dons de la nature?
Quel peuple cependant pour de pareils destins!
Citoyens comme vous, ainsi que vous Romains,
Si vos droits sont fondés sur ceux de la victoire,
Ce sont aussi les siens, il a fait votre gloire;
Il a de vos aïeux partagé les travaux.

Sans soldats, dites-moi, qu'auraient fait nos héros?
Vous pesez sur le peuple, et votre orgueil l'écrase!
Eh! si de son appui vous dérobant la base,
Allant chercher ailleurs des destins plus légers,
Il désertait ces murs qui lui sont étrangers,
Que vous resterait-il, colosse aux pieds d'argile?

OPIMIUS.

Laisse encore une fois ce discours inutile,
Et, cessant d'affecter un zèle vertueux,
Parle en homme d'état, et non en factieux.
Veux-tu que dans ces murs le sénat abolisse
La pompe des autels, celle de leur service?
Veux-tu que l'on enlève aux temples de nos dieux
Tous ces riches présens offerts par nos aïeux!
Parce que Rome fut de chaume à sa naissance,
Veux-tu, triste ennemi de sa magnificence,
Détruire ces palais, ces somptueux remparts,
Enfans de sa grandeur et chefs-d'œuvre des arts?
Veux-tu qu'au rang du peuple on fasse redescendre
Tous ces grands noms dont Rome a conservé la cendre?
Veux-tu, nous dépouillant du fruit de leurs travaux,
Nous punir d'avoir eu pour aïeux des héros?
Propose donc aussi d'ôter à l'industrie
Les trésors qu'elle amasse en servant la patrie.
Justice ou non, poursuis, tribun séditieux,
Détruis tout équilibre, et brise tous les nœuds;
Fais-toi le dieu du peuple, excite son murmure;
Dis-lui que la richesse est contre la nature,
Et que l'anéantir c'est rentrer dans ses droits.
Mais quand vous aurez fait vos imprudentes lois,
Quand, vous croyant seuls bons, seuls éclairés, seuls sages,

Vous aurez de chacun réglé les héritages,
Insensés! croyez-vous que cette égalité
Se puisse maintenir? Eh! la diversité
Des forces, des talens, des esprits, des courages,
Aurait avant trente ans confondu vos partages.
La richesse bientôt naîtrait de toute part,
Fille chez les uns, soit du vice et du hasard,
Mais ailleurs du travail et de l'intelligence:
Prendrez-vous de nouveau le glaive et la balance?
Ah! qui voudra semer, s'il ne doit recueillir?
Qui voudra des enfans, si sûr de l'avenir
Il ne peut leur laisser sa fortune assurée?
De liberté, tribuns, la parole sacrée
Remplit tous vos discours; ah! cette liberté
Pour premier fondement a la propriété;
Lorsqu'on attaque l'une, à l'autre on fait outrage;
Où l'on craint pour son bien, c'est là qu'est l'esclavage.

GRACCHUS.

Ainsi, grâces aux dieux, tu veux donc une fois
M'opposer des raisons et discuter nos droits.
A tes faux argumens je puis enfin répondre,
Et dans leurs vains détours hautement te confondre.
D'abord, qui t'a parlé, sophiste insidieux,
D'appauvrir les autels et le culte des dieux?
Ah! sans doute les dieux dans nos temps héroïques
Préféraient des cœurs purs et de simples cantiques;
Maintenant il faut bien qu'un peuple corrompu
Remplace par de l'or les mœurs et la vertu!
Gardez donc vos autels, chargez-les de victimes,
Eh! puissent vos présens effacer tous vos crimes!
Va, je ne blâme pas ce luxe bienfaiteur

Et ce faste public qui prouve la grandeur.
J'aime ces monumens que les arts tributaires
Élèvent dans ces murs aux cendres de nos pères.
J'aime ces grands chemins de toutes parts ouverts,
Et ces longs aquéducs suspendus dans les airs ;
Ces portiques de marbre enveloppant nos temples,
Et ces bronzes vivans traçant de grands exemples.
Mais ce luxe privé qui dégrade les mœurs,
Qui pèse sur le pauvre, et qui vit de ses pleurs;
Ces citoyens des rois usurpant le cortége,
Ces palais tout dorés que la misère assiége,
Ces plaisirs corrupteurs, ces théâtres, ces bains,
Tous ces jeux de mollesse indignes des Romains,
Voilà ce qui sans cesse excite mes alarmes
Et vingt fois chaque jour remplit mes yeux de larmes.
Ah! pour anéantir ce luxe monstrueux,
Si tous les cinquante ans un édit rigoureux,
Fondé sur la raison, dicté par la sagesse,
Faisait sur l'indigent refluer la richesse;
S'il attaquait, non pas l'héritage sacré
Du citoyen qui vit sagement retiré,
Non pas les biens qu'acquiert une utile industrie,
Ou ceux que la vertu doit à l'économie,
Mais ces colosses d'or par le crime élevés,
Ces vautours de rapine et de sang abreuvés :
Qu'en résulterait-il? qu'avec un cours plus libre
La richesse prendrait un plus juste équilibre;
Que bientôt régneraient moins de cupidité,
Et de meilleures mœurs et plus d'égalité.
On n'a la soif de l'or qu'où l'or est en estime;
Quand le crime est sans fruit, on n'aime plus le crime

Vous parlez de respect pour la propriété;
Il est des droits plus grands, ceux de l'humanité.
Par la loi du plus fort votre infâme avarice
S'est emparé de tout; et du nom de justice
Vous osez abuser pour étayer vos droits.
Commencez donc, Romains, par réformer vos lois
Où l'on craint pour son bien, c'est là qu'est l'esclavage?
Ah! l'esclave est celui qui n'a pas d'héritage.
Cruels! associez les pauvres à vos biens;
Par la propriété rendez-les citoyens!
Hélas! les malheureux ne portent point envie
A tous vos faux plaisirs qui tourmentent la vie;
Ils ne connaissent pas votre luxe importun:
Le riche a cent besoins, le pauvre n'en a qu'un.
Il ne prétend que vivre! un champ héréditaire
Trempé de sa sueur l'arrache à la misère,
Et ce modique champ le lie à son pays
Plus fortement que vous par vos riches lambris.
Accordez-leur ce champ, par justice ou par grâce!
Régnez sur l'univers, mais qu'ils y trouvent place:
Donnez-leur ces pays nouvellement conquis
Qu'entre vous aussitôt vous avez envahis;
A leur en faire part que chacun contribue,
Que chacun soit taxé suivant leur étendue;
A ces terrains joignez un don plus généreux,
Et qui leur permettra de travailler pour eux;
Affranchissez-les tous de la dette usuraire
Dont vos cruels secours accablent leur misère.
Peuple, tel est mon vœu; mais honte soit au cœur
Qui n'offre froidement que des vœux au malheur!
Honte à tout citoyen qui, dès lors qu'il propose

Un acte généreux, avant ne se l'impose!
Je remets donc les biens qu'ont acquis mes aïeux,
Pendant dix consulats toujours victorieux :
La plaine de mon nom, les vignes de Saturne,
Et le vallon superbe aux rives de Minturne.
Je donne tout, maisons, esclaves et troupeaux.
Non loin des champs sabins, auprès de leurs coteaux
Je garde pour asile une maison rustique,
Berceau de mes aïeux, leur patrimoine antique;
Là, quelques champs féconds, dociles à mes soins,
Occupent mon loisir et servent mes besoins.
Là, j'ai vécu dix ans et retourne avec joie,
Si ce peuple au malheur a cessé d'être en proie;
Enfin si dans ces murs affranchis d'indigens
Mon nom reste à jamais la terreur des tyrans.

LE PEUPLE.

Vive Gracchus... la loi..., que la loi soit rendue.

(Le peuple en poussant ces cris se presse alors en tumulte autour de la tribune; ce mouvement de la foule la porte vers le sénat et lui fait heurter les licteurs qui étaient à côté des consuls. Un licteur la repousse et frappe un homme du peuple en criant) :

Respectez le sénat, insolente cohue.

LE PEUPLE, voix confuse.

Un citoyen frappé... vengeance!... à moi, Romains!
Périsse le licteur!

(Le peuple se jette en foule sur le licteur, qui est massacré au milieu d'elle.)

AUTRES LICTEURS DES CONSULS.

Arrêtez, assassins!....

(Les consuls et le sénat se lèvent.)

VOIX DANS LE SÉNAT.

Aux armes, sénateurs!... abominable outrage!

OPIMIUS, à Gracchus.

Tribun, es-tu content? jouis de ton ouvrage!

GRACCHUS, se couvrant les yeux dans l'attitude de la douleur.

Tu vois mon désespoir.

OPIMIUS.

Je n'y prête pas foi.

GRACCHUS.

Tu le dois, si ton cœur me juge d'après toi.

(au peuple.)

Oui, peuple, ce licteur poussa loin l'insolence;
Mais ce n'est pas au meurtre à punir son offense,
Il fallait recourir aux lois.

OPIMIUS, au sénat.

Pères conscrits,
Ordonnez qu'en vos mains les coupables soient mis;
Que le fer du licteur à l'instant les immole;
Et meure qui pour eux portera la parole!

SCÈNE IV.

CORNÉLIE, TRIBUNS, CONSULS, SÉNAT, PEUPLE.

CORNÉLIE, fendant la presse et paraissant au milieu de l'assemblée.

Ainsi, puisqu'en ce jour les meurtres sont punis,
Vengez-moi donc aussi du meurtre de mon fils!

GRACCHUS.

Ciel! ma mère, arrêtez, que prétendez-vous faire?

CORNÉLIE à son fils.

Remplir deux grands devoir, être Romaine et mère.

(s'adressant au peuple et au sénat.)

Quoi! l'on venge un licteur dont la coupable main
Avait osé frapper un citoyen romain!
Et mon fils, massacré dans cette auguste place,
A pour punir sa mort trouvé des cœurs de glace!
Peuple, il est mort pour vous, qu'avez-vous fait pour lui?
Aucun des meurtriers a-t-il été puni?
Eh! qu'importent, hélas! au chagrin qui me tue
Ces pleurs dont lâchement vous baignez sa statue?
On a versé son sang, c'est du sang que je veux,
Et que depuis dix ans mon cœur demande aux dieux!...

OPIMIUS, à Coruélie.

Tigre altéré de sang, porte ailleurs ta furie;
Licteurs, hors de ces lieux entraînez Cornélie...

CORNÉLIE, se jetant sur la tribune aux harangues, la tenant embrassée, repousse les licteurs.

Ah! comblez vos forfaits, puisqu'ils sont impunis!
Joignez le frère au frère, et la mère aux deux fils...

(se relevaut et s'adressant au peuple.)

Peuple, encore une fois, seras-tu sans courage?
Es-tu donc sans retour courbé sous l'esclavage?

PEUPLE, s'avançant de tous côtés.

Quelle honte, en effet, vengeons-la... vengeons-nous!

GRACCHUS, s'élançant de la tribune au-devant du peuple.

Arrêtez, ou sur moi portez vos premiers coups;
Vous voulez que ce jour passe pour mon ouvrage,
Et de ce champ de paix faire un champ de carnage!
De cette scène horrible on me croirait l'auteur.
Disposez de mon sang, mais laissez-moi l'honneur.....
Vous vengeriez mon frère!... il fallait le défendre!
Le venger maintenant ne fait rien à sa cendre.

Hélas ! dans le séjour de l'immortalité,
De haine et de vengeance on n'est point tourmenté.
Allez, séparez-vous; votre ami le demande,
Et d'accord avec moi le ciel vous le commande.

(Il est consacré dans l'histoire que ce fut un orage violent qui sépara l'assemblée au moment où les deux partis allaient s'égorger. Gracchus a saisi cette circonstance avec l'habileté d'un homme accoutumé à manier la multitude ; et elle lui a inspiré ce dernier vers, qui est accompagné d'un coup de tonnerre suivi d'un orage affreux.)

(Au sénat.)

Le sénat peut chez lui librement retourner :
Puisse-t-il en ce jour apprendre à pardonner !
Pour publier la loi nous reprendrons séance.
La justice n'a pas besoin de violence.

(à Opimius.)

Toi, consul, va rougir de m'avoir méconnu,
Je viens de te forcer de croire à la vertu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente toujours la même place publique; comme on la voit seulement dans un autre point de vue, on y distingue plus parfaitement le Capitole et le temple de Vesta. Le Capitole paraît toujours dans le fond et dominant la scène. Plusieurs rues, ou l'on voit beaucoup de peuple rassemblé, aboutissent à la place; on en voit aussi auprès de la maison des Gracques, dont on découvre une partie du péristyle. Le quartier du Capitole où s'est retiré le sénat, et celui du Mont-Aventin qu'occupe le peuple, sont fermés par des chaînes de fer. Tout ce qu'on voit du peuple est armé. La ville paraît enfin dans l'état de guerre et dans le tumulte d'une sédition. La partie droite du devant de la scène est occupée par le temple de Vesta. La porte d'entrée donne sur la scène; derrière le temple on voit un bois consacré à la déesse. La statue de Tibérius est vis-à-vis le temple, à la gauche de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRACCHUS, sans armes et en habillement de paix

Ciel! veille sur la mère et protége l'enfant!
Dispose les esprits! qu'en ce jour important
Le peuple se contienne et le sénat fléchisse!
Tu sais ce que je veux : la paix et la justice.

SCÈNE II.

FULVIUS, GRACCHUS.

(Fulvius est armé.)

FULVIUS, accourant.

Aux armes, cher Gracchus! il n'est plus qu'un moment,
Et ce moment nous presse et s'échapppe en parlant.
Tout s'arme au Capitole, et déjà six cohortes
En entourent l'enceinte et défendent les portes.
On conspire, répand hautement le sénat;
Le peuple, dit-il, trame un affreux attentat:
Il veut embraser Rome, et, dans l'horreur commune,
Mettre tout au pillage et changer sa fortune.
Autour des deux consuls d'abord se sont rangés
(Effet de l'habitude et de leurs préjugés)
La plupart des soldats, aveugles mercenaires,
Au signal de leurs chefs près d'égorger leurs frères.
Ensuite sur leurs pas sont bientôt accourus
Tous ces hommes obscurs aux sénateurs vendus,
Vils artisans du luxe, instrumens de mollesse,
Élevés à ramper aux pieds de la richesse.
On leur met dans les mains les armes des Gaulois.
« Esclaves, étrangers, crie alors une voix,
» Défendez le sénat, vengez les dieux du Tibre!
» On vous fait citoyens, chacun de vous est libre. »
De ces apprêts de guerre aussitôt informé
J'ordonne qu'à l'instant le peuple soit armé,
Qu'à l'entour du Forum les chaînes soient tendues,
Et que de l'Aventin on garde les issues.

GRACCHUS.

Ami, c'en est asssez, et vos soins sont prudens :
Ne précipitons rien, il n'est pas encor temps.

FULVIUS.

Votre sécurité redouble mes alarmes;
Dieux! Gracchus en ces murs sans escorte et sans armes!

GRACCHUS.

Qui? moi! donner ici le signal du combat!
Au camp je suis guerrier, à Rome, magistrat.

FULVIUS.

Votre frère l'était, et ce sénat perfide
En consomma-t-il moins son affreux homicide?

GRACCHUS.

Mon frère m'a montré comment un citoyen
Bravait la trahison et mourait pour le bien.

FULVIUS.

Ainsi vous prétendez....

GRACCHUS.

Mettre tout en usage
Pour calmer les esprits et détourner l'orage.
Tantôt vous m'avez vu d'un seul mot arrêter
Tout ce peuple en fureur au moment d'éclater.

FULVIUS.

Eh! c'est cet ascendant qu'un sénat tyrannique
Redoute qu'un grand homme ait dans la république.
Voilà, n'en doutez pas, ce qui l'arme aujourd'hui;
Et c'en est fait de vous, si ce n'est fait de lui.
Une fois, cher Gracchus, croyez-en ma prudence,

Et des troubles publics ma longue expérience;
On a vu quelquefois des tyrans pardonner,
Mais un sénat altier, jaloux de dominer,
Met toujours la vengeance au rang de ses maximes,
Sait d'une race à l'autre épier ses victimes,
Et lorsque par prudence il les laisse échapper,
C'est pour s'en ressaisir et pour les mieux frapper.
Ainsi, vous, votre fils, votre famille entière,
Périrez tôt ou tard ainsi que votre frère;
Le sénat a proscrit jusqu'à vos descendans,
Et rayé les Gracchus du nombre des vivans.

GRACCHUS.

Eh! qu'est-ce que mourir, si l'on meurt avec gloire!
Si la postérité, gardant notre mémoire,
Pleure sur notre tombe et bénit nos vertus!
Ah! périsse à ce prix le dernier des Gracchus!
Mais refroidis, ami, ton âme trop active,
Prête à ce que j'ai fait une oreille attentive.

SCÈNE III.

LICINIE, GRACCHUS, FULVIUS.

LICINIE.

Je te retrouve enfin, qu'est devenu ton fils?
Est-il vrai qu'en tes mains tantôt on l'ait remis?
Dans ces murs que remplit l'épouvante et la guerre,
Quel asile est plus sûr que le sein de sa mère?
Quels tyrans de mes bras oseraient l'arracher?
Que dis-je? à tes côtés, ah! s'il pouvait marcher!

Affronter les dangers de la même tempête,
Être ton défenseur, et garantir ta tête!
Ta valeur à son tour prendrait les mêmes soins;
Je risquerais bien plus, et pourtant craindrais moins.
Mais calme, cher Gracchus, ma tendresse inquiète,
Qu'est devenu mon fils? apprends-moi sa retraite.

GRACCHUS.

Ton fils est dans ces murs; ton fils, encore enfant,
Sert déjà son pays.

LICINIE.

Achève, lui!.... comment?

GRACCHUS.

J'allais à l'amitié confier ce mystère,
Craignant de l'épancher dans le cœur d'une mère;
Mais pardonne, je puis m'expliquer devant toi,
La gloire et la vertu t'enflamment comme moi.
Vous connaissez tous deux ce solennel usage
Qui, dans ces temps affreux de discorde et de rage,
Quand tous les cœurs de sang sont le plus altérés,
Rend cependant le sexe et les enfans sacrés;
C'est par eux quelquefois que l'union s'amène,
Et messagers de paix ils font cesser la haine.
Précédé d'un licteur et l'olive à la main,
Mon fils en ce moment porte au sénat romain...

LICINIE.

Dieux! mon fils au sénat! quelle horrible imprudence!
Qui garantit ses jours?

GRACCHUS.

Le ciel! et son enfance.

LICINIE.

Le ciel!... Hélas! du crime indifférent témoin,
Jamais de l'empêcher le ciel a-t-il pris soin!

GRACCHUS.

Quoi! tu crains?

LICINIE.

Et veux-tu que mon cœur se rassure
Sur la foi d'un sénat homicide et parjure?
En retenant ton fils, il est maître de toi.
Ta vertu bravera sa lâcheté! mais moi?
Ah! mon âme ne peut se régler sur la tienne;
Je sens que je suis mère avant d'être Romaine.
De le conduire au moins que ne me chargeais-tu?
Ce devoir m'eût peut-être inspiré ta vertu.
Au défaut de génie, au défaut d'assurance,
L'amour et le malheur sont-ils sans éloquence?
Enfin, ta volonté faisant toujours ma loi,
Fallait-il disposer de mon enfant sans moi?
Le ciel n'a pas si loin porté les droits d'un père,
Et l'enfance d'un fils appartient à sa mère.

SCÈNE IV.

CORNÉLIE, LICINIE, GRACCHUS, Fulvius sort.

GRACCHUS.

Ah! ma mère, venez au secours de mon cœur,
Consolez Licinie et calmez sa frayeur!
Elle craint que son fils...

CORNÉLIE.

Imprudent magnanime!
Tu crois donc le sénat incapable d'un crime?
Hélas! à tes côtés aux dangers des combats
Mène avec toi ton fils, je ne m'en plaindrai pas.
Femme et mère, j'ai su t'envoyer à cet âge
Faire sous Scipion ton noble apprentissage;
Les enfans des héros, chargés des plus grands noms,
De bonne heure ont besoin des plus grandes leçons;
Mais confier ton fils à ce sénat perfide,
Ennemi de ton sang et fait à l'homicide!
Et pourquoi, justes dieux? pour lui parler de paix!
La paix à des tyrans! ah! contre eux je voudrais
Armer, non mes fils seuls, mais tout ce qui respire.
Eh! que t'aura produit ton vertueux délire?
J'en frissonne d'horreur; tes lâches ennemis
Vont traiter avec toi le glaive sur ton fils.
Il te faudra trahir, ô comble de misère!
Les devoirs de héros ou les devoirs de père.

GRACCHUS.

Comment croit-on au crime avec tant de vertu!

CORNÉLIE.

Comment n'y croit-on pas lorsqu'on a tant vécu!
Ton exil t'a-t-il donc fait perdre la mémoire
Des forfaits de ton siècle et de ceux de l'histoire?

GRACCHUS.

La retraite, en effet, a rajeuni mon cœur;
Quant on vit loin de l'homme, on croit l'homme meilleur.
Mais vous qui m'accusez de manquer de prudence,

Ah! ne portez-vous pas trop loin la défiance!
Parmi les sénateurs un acte généreux
Ne peut-il réveiller quelques remords heureux?
Enfin tous ces apprêts de sang et de ruine,
Le spectacle effrayant d'une guerre intestine,
Ne peuvent-ils agir sur des cœurs corrompus?
On est lâche aisément quand on est sans vertus.

CORNÉLIE.

Hélas! la lâcheté n'en est que plus perfide.
Mais que veut ce licteur? A sa marche rapide,
A son air d'épouvante, il paraît messager
De quelque grand malheur ou d'un nouveau danger.

LICINIE.

Ciel! détourne de nous ce funeste présage!

GRACCHUS.

Ciel! contre ce que j'aime affermis mon courage!

SCÈNE V.

UN LICTEUR, CORNÉLIE, LICINIE, GRACCHUS.

LE LICTEUR.

O vengeance! ô forfait le plus inattendu!

GRACCHUS.

Ciel! mon fils!

LE LICTEUR.

Votre fils ne vous est point rendu,
Le barbare sénat le garde pour ôtage.

GRACCHUS.

Se peut-il?... dieux vengeurs!... Mais dis-moi cet outrage,
Fais passer dans mon sein déchiré de douleur
L'effroi de ton récit et ta juste fureur.

LE LICTEUR.

Arrivés au sénat nous présentons l'olive,
Autour de nous se presse une foule attentive;
Votre fils, se montrant déjà digne de vous,
S'avance, et d'un visage à la fois noble et doux
Il remet au consul cette lettre touchante
Où l'intérêt public, la raison éloquente
Invitent le sénat à rapprocher les cœurs,
A désarmer le peuple en essuyant ses pleurs.
Les uns à la lecture observaient le silence,
D'autres parlaient tout bas de paix et de clémence;
Dans presque tous les yeux enfin je démêlais
D'un remords généreux les mouvemens secrets,
Quand alors le consul élevant la parole :
« Quoi! vous souffrez, dit-il, que sur le Capitole
» Un tribun insolent ose avec vous traiter!
» Vous voulez d'une paix qu'il prétend vous dicter!
» Ah! lorsque les Gaulois, dans des temps moins prospères,
» Sur ce mont glorieux investissaient nos pères,
» Tout le peuple avait fui, le sénat courageux
» Voulut-il pour cela composer avec eux?
» Et vous, vous céderiez à cette populace!
» C'est à genoux qu'il faut qu'elle demande grâce;
» Osez tomber sur elle, on la verra soudain
» Rentrer dans la poussière et remplir son destin.
» Marchons! de nos rigueurs épouvantons la terre,

» Que la tête du fils nous réponde du père!
» L'imprudent en nos mains lui-même l'a remis,
» Et le salut public rend ici tout permis. »
A ces mots, tel qu'on voit quelquefois un orage
Embraser tout à coup l'horizon sans nuage,
Je n'ai plus entendu qu'un murmure confus
De ces cris : *Guerre, guerre! et la mort à Gracchus!*
Autour de votre fils une troupe perfide
Aussitôt a formé la barrière homicide.
« Toi, m'a dit le consul, porte au séditieux
» Du sénat indigné la menace et les vœux;
» Préviens Gracchus du coup auquel il doit s'attendre,
» Si contre le sénat il ose se défendre.

CORNÉLIE, à Gracchus.

Eh bien! mon fils?

LICINIE, à Cornélie.

Hélas! ménageons sa douleur,
Le reproche est barbare à l'instant du malheur.
(A Gracchus.)
Mon ami, dans mon sein viens épancher ta peine,
Laisse couler tes pleurs, augmente encor ma haine....

GRACCHUS.

Moi, des pleurs!... c'est du sang!...

LICINIE.

Et ton fils?

GRACCHUS.

Que dis-tu?
Prends donc pitié de moi.

LICINIE.

Que n'ai-je ta vertu!

Mais l'amour peut atteindre à cet effort sublime.
Va, fais ce que tu dois.

CORNÉLIE, avec transport.

O couple magnanime!
Enfans dignes de moi!

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, FULVIUS.

FULVIUS, accourant.

Paraissez, cher Gracchus,
Venez rendre la force à nos cœurs abattus.
On voit de tous côtés le sénat qui s'avance,
Il répand devant lui la crainte et l'espérance.
Tyran expert dans l'art d'imposer aux esprits,
Sachant que divisés ils sont bientôt soumis,
Il a fait d'une part déclarer l'amnistie;
De l'autre, nous nommant traîtres à la patrie,
Il invite à prix d'or le premier assassin
A verser lâchement votre sang et le mien.
Mais ce n'est rien encore, ô trop malheureux père!
Votre fils contre vous sert d'arme à sa colère.
Il marche aux premiers rangs, de licteurs entouré.
Et tel qu'une victime innocemment paré.

LICINIE, tombant évanouie dans les bras de sa mère.

Je me meurs!...

GRACCHUS, courant à elle, et s'arrachant ensuite de ses bras.

Juste ciel! prends-les sous ta défense,
Et moi je vais chercher la mort ou la vengeance.

SCÈNE VII.

CORNÉLIE, LICINIE.

LICINIE, *revenant à elle.*

Où suis-je?... il est parti!... je les perdrai tous deux!...
Ma mère, pardonnez ce désespoir affreux.
Jusqu'à mon faible cœur, hélas! daignez descendre!
Mes pleurs ont malgré moi besoin de se répandre.

CORNÉLIE.

Va, pleure, si les pleurs peuvent te soulager.
Crois-tu que ton malheur me soit donc étranger?
On t'a peint, je le vois, ma vertu trop sévère.
Montrant une âme forte, on ne me croit plus mère.
Ah! je le suis toujours, mais un cœur ulcéré
Par de trop longs chagrins devient plus concentré.
Ma fille, j'ai toujours vécu dans les alarmes;
A mon âge on perd tout, jusqu'au bonheur des larmes.
Je n'ai plus en vivant conservé qu'un espoir...
Ah! si jamais pour toi devenant un devoir
La vengeance aigrissait ton âme trop sensible,
Tu n'aurais comme moi que ce besoin horrible.
Il me poursuit le jour, il m'éveille la nuit,
C'est lui dans ce moment qui soutient mon esprit,
Et qui dans mon cœur semble étouffer la nature.
Dieux! si mon fils vainqueur de ce sénat parjure!...

LICINIE.

Eh! que m'importe à moi! malheureuse, je puis
Me trouver tout à coup sans époux et sans fils!

Entendez-vous ces cris de meurtre et de carnage?
Hélas! au milieu d'eux j'aurais plus de courage...
Vous verrez si j'en manque au comble du malheur,
Et jusqu'où peut l'amour élever un grand cœur.

SCÈNE VIII.

(Le temple de Vesta s'ouvre.)

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA GRANDE PRÊTRESSE, VESTALES ÉPLORÉES.

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Ciel! que se passe-t-il autour de nos murailles?
Rome va-t-elle encor déchirer ses entrailles?
Dieux puissans! écartez cet affreux avenir!
Trois fois sur nos autels nous avons vu pâlir
La flamme de Vesta. La piété fervente
Veut en vain ranimer sa lumière mourante!
Bientôt elle n'est plus... Ah! qui que vous soyez,
Répondez-nous, calmez nos esprits effrayés.
Un nouvel Annibal menace-t-il le Tibre?
Ce peuple est-il vaincu? cesse-t-il d'être libre?

LICINIE, à part et en soupirant.

Filles du ciel! la paix habite dans vos cœurs,
Et des malheurs publics naissent vos seuls malheurs!

LA GRANDE PRÊTRESSE, aux vestales, en leur montrant Licinie.

Mes sœurs, du monde, hélas! voilà quels sont les charmes!
Des momens de bonheur parmi des jours de larmes.

(à Licinie.) (à Cornélie.)

Vous ne répondez pas... Mais daignez-nous parler,
Vous que votre malheur semble moins accabler.
Ah! la religion n'a point un cœur sévère,
Et la compassion est sa vertu première.

CORNÉLIE.

Vous allez tout savoir... Entrons... aux pieds des dieux
Allons porter ensemble et nos pleurs et nos vœux.

SCÈNE IX.

FULVIUS, UN LICTEUR.

FULVIUS.

O honte! ô désespoir! populace perfide!
Elle a fui tout à coup comme un troupeau timide.
Le sénat lui semblait, dans sa lâche terreur,
Le dieu du Capitole armé du fer vengeur.
Mais a-t-on vu Gracchus?

LE LICTEUR.

Il était vers la place
Cherchant en vain du peuple à ranimer l'audace,
Sans effroi, sans fureur, avec ce front serein
Qu'oppose le héros aux malheurs du destin.
J'ai couru pour le joindre, et la foule éperdue,
M'entraînant malgré moi, m'a dérobé sa vue.

FULVIUS.

Grands dieux! conservez-nous l'exemple des vertus!
Que mon sang vous suffise, et protégez Gracchus!

S'il se peut qu'il échappe à ce danger funeste,
Rome est encore libre, un grand homme lui reste...
Allons de tous côtés, ami, le secourir,
Et s'il n'en est plus temps, viens m'aider à mourir.

SCÈNE X.

GRACCHUS, s'avançant à travers le bois sacré vers la statue de son frère. Il doit marcher à pas lents sans paraître accablé, et avec cette expression de stoïcisme qui caractérise la vertu aux prises avec le malheur.

Ainsi tout est perdu!... Je m'y devais attendre.
De ce peuple avili que pouvais-je prétendre?
Ah! la misère entraîne au plus affreux malheur!
Elle ôte le courage et dégrade le cœur.
Entre mon frère et moi quel rapport d'infortune!
Nous périssons tous deux pour la cause commune,
Tous deux abandonnés des hommes et des dieux.
Qui voudra maintenant se montrer vertueux?
O toi que j'aime encor, quoiqu'étant ta victime,
Vertu! que j'ai besoin de ton secours sublime!...
Il faut mourir!... hélas! mourir n'est rien pour moi,
Mais quitter ce que j'aime! Un invincible effroi
Me glace en approchant de ce moment funeste...
Il le faut cependant, ce seul parti me reste.
A côté de la honte, ah! qu'est-ce que la mort!...
Mais que vois-je?

(il jette les yeux sur la statue de sou frère.)

Mon frère! oh! quel étrange sort
Aux pieds de ta statue en ce moment m'amène?
Est-ce faveur du ciel? est-ce un coup de sa haine?

Veut-il ou m'accabler ou bien me consoler?...
Ah! c'est sur cet autel que mon sang doit couler!
Ombre immortelle, viens au-devant de ton frère!
Et vous, dieux, exaucez ma demande dernière!
Hélas! il n'est plus temps pour le peuple romain
De secouer sa chaîne! et tel est son destin,
Bientôt il chérira ce joug que je déteste;
L'esclavage avilit à cet excès funeste.
Bientôt sans passions, sans vertus, sans héros,
Il appellera paix le calme des tombeaux.
Mais que puisse du moins ma déplorable histoire
Aux autres nations graver dans la mémoire
Qu'on n'est libre long-temps qu'en ayant des vertus,
Et que cessant de l'être on ne le devient plus!
Ciel! j'adore en mourant ta sagesse profonde,
Si j'avance d'un pas la liberté du monde.

SCÈNE XI.

GRACCHUS, FULVIUS, UN LICTEUR dans le fond.

FULVIUS, au licteur.

Courons, il vient d'entrer dans ce bois consacré
Qui touche de Vesta l'asile révéré.

GRACCHUS, entendant du bruit.

Ah! qui vient me priver de la douceur funeste
De donner à mon cœur le moment qui me reste?
C'en est fait, mourons.

(il tire un poignard pour se tuer.)

FULVIUS, courant à lui.

Ciel! cher Gracchus, que fais-tu?

GRACCHUS.

Ce qu'ordonne mon sort, ce que veut la vertu.

FULVIUS, se jetant dans ses bras.

Infortuné Gracchus! c'est moi qui dans l'abîme
Ai peut-être jeté ton âme trop sublime!

GRACCHUS.

Ah! ne t'en repens pas : nous nous sommes tous deux
Conduits en citoyens, soumettons-nous aux dieux.

FULVIUS.

Mais tu peux te sauver, va, fuis, je t'en conjure!
Il est le long du Tibre une route encor sûre.
Laisse-moi, laisse-moi tout seul m'offrir aux coups
Du sénat en fureur déchaîné contre nous.
Le temple de Vesta t'offre aussi son asile.
Que je veuille mourir, moi, vieillard inutile!
J'ai vécu, je suis seul, un trépas glorieux
N'est-il pas à mon âge une faveur des dieux!
Ton sort est différent; plein de force et d'années
Tu n'as point ici bas rempli tes destinées;
Un immense avenir est ouvert devant toi;
Citoyen, père, époux...

GRACCHUS.

Ah! cruel! loin de moi
Ces souvenirs amers! Aimé de Licinie,
Crois que je dois sentir tout ce que vaut la vie.
Mais fuir! mais lâchement et comme un criminel
Aller cacher mes jours à l'abri d'un autel!...
Va, quand j'ai commencé cette grande journée,
J'ai d'abord avant tout pesé ma destinée.
Finir comme mon frère est un sort assez beau!

(il s'approche de la statue et posant la main sur le socle.)

Voilà donc mon modèle, et voici mon tombeau!

FULVIUS, avec transport.

Eh bien, remplis ton sort s'il est honteux de vivre,
Je fermerai tes yeux et je saurai te suivre.

(Ici on voit arriver le sénat précédé et suivi de beaucoup de licteurs et de gens armés. A la tête du sénat est le consul Opimius.)

Mais le sénat approche, on va nous investir.

GRACCHUS.

Il me reste un chemin que je suis sûr d'ouvrir.

(après un moment de silence.)

Je te laisse mon fils, sublime Cornélie!
Tâche pour l'élever de supporter la vie!
Toi, chère épouse!... hélas! je sens trembler ma main,
En pensant que ce coup te perce aussi le sein.

(il se tue, et reste appuyé contre la statue de son frère.)

OPIMIUS, aux licteurs.

Qu'on arrête Gracchus.

GRACCHUS, se tournant et découvrant sa blessure.

Vil sénat, je te brave!

(il remet son poignard à Fulvius.)

Je meurs... Cher Fulvius, tiens... ne vis point esclave.

(il tombe aux pieds de la statue. Fulvius veut se tuer, il est désarmé par les licteurs.)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CORNÉLIE, LICINIE.

Les portes du temple de Vesta s'ouvrent, Cornélie et Licinie en sortent avec les prêtresses et les vestales.

Sénat, consuls, licteurs, chevaliers; foule de peuple qui a jeté ses armes et qui paraît consterné. On aperçoit au milieu des licteurs le jeune Septimius, fils de Gracchus, vêtu de blanc et portant encore une branche d'olivier à la main, comme lorsqu'il fut envoyé au sénat.

LICINIE éplorée, à Cornélie.

Ah! ma mère, avez-vous entendu cette voix?
Mon sang en est glacé!

CORNÉLIE.

Ciel! qu'est-ce que je vois?
Mon fils! une victime à tes pieds étendue!...
Quel autre pour mourir eût cherché ta statue.

(elle approche et reconnaît Gracchus.)

C'est lui!...

LICINIE.

Lui! justes dieux!

(elle se jette à corps perdu sur Gracchus et ramasse son poignard qui est à côté de lui.)

Cher époux, cher amant,
Reçois-moi dans tes bras, je remplis mon serment.

(elle se tue.)

CORNÉLIE, se précipitant sur eux.

Ah! ma fille... mes fils!

(elle se relève en voyant le sénat.)

Viens assouvir ta rage,
Implacable sénat!

(elle lui montre à la fois Licinie, Gracchus et la statue de son fils.)

Tiens, voilà ton ouvrage.

(elle aperçoit alors Septimius au milieu des licteurs.)

Mais qu'aperçois-je, ô ciel! il est encor vivant
Le fils de mon Gracchus et mon unique enfant.

(elle court, et arrachant son petit-fils des mains des licteurs.)

Infâme licteur, rends cet enfant à sa mère,
J'ai sur lui tous les droits de son malheureux père.

(elle le remet à la grande prêtresse.)

Prêtresse, recevez ce dépôt précieux,
Je le mets dans vos mains sous la garde des dieux.

(S'adressant au sénat.)

Connaissez maintenant tout ce qu'est Cornélie.
J'userai jusqu'au bout la trame de ma vie :
Cet effort est plus grand que celui de mourir.
Je vivrai, je vivrai pour toujours vous haïr,
Pour nourrir cet enfant de fiel et de vengeance.
Ah! s'il peut quelque jour remplir mon espérance,
Il sera le tyran du sénat abattu,
Et, n'écoutant alors ni pitié ni vertu,
Il vous dépouillera de l'or de vos conquêtes;
Il proscrira vos noms, il abattra vos têtes...
Ou plutôt, épargnant vos jours par cruauté,
Vous laissera la honte et la mendicité.

(se tournant vers le peuple.)

Et pour toi, peuple esclave et que mon cœur déteste,
Pleure en larmes de sang ta lâcheté funeste!
Cherche en vain des héros qui t'osent protéger,
Je laisse à tes tyrans le soin de me venger.

FIN.

ANNE DE BOLEYN,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

HENRY VIII, roi d'Angleterre.

ANNE DE BOLEYN, épouse de Henry VIII.

ALFRED DE BOLEYN, comte de Rocheford, frère d'Anne de Boleyn.

MISS JULIETTE HERTFORD, amie d'Anne de Boleyn.

SYDNEY, confident de Henry VIII et un de ses ministres.

JUGES, SHÉRIFS, GARDES, SOLDATS.

ÉLISABETH, depuis reine d'Angleterre, fille de Henry VIII et d'Anne de Boleyn, âgée de trois ans.

La scène est a Londres, et se passe dans le palais de Henry VIII et dans la tour de Londres.

ANNE DE BOLEYN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRY, SYDNEY.

HENRY.

Enfin, mon cher Sidney, tout est changé pour moi,
Je ne suis plus, ami, cet infortuné roi
Traînant de la grandeur la déplorable chaîne
Et répandant partout la terreur et la haine.
Boleyn, en m'épousant, m'a tiré du tombeau,
Je lui dois le bonheur, avec un cœur nouveau.

SYDNEY.

Aux confins de l'Ecosse, où mon bras et mon zèle
Viennent de terrasser la faction rebelle,
Sire, la renommée avait déjà porté
Le doux bruit du bonheur de votre majesté;
Mais si l'erreur souvent, ou bien la flatterie,
Parle au hasard des rois et croit savoir leur vie,

Que je me félicite, en ce jour précieux,
De l'apprendre de vous, d'en juger par mes yeux.

HENRY.

Ah! crois-moi, le bonheur a d'assurés présages!
Ce front serein, jadis toujours couvert d'orages,
Ce tendre empressement à publier mes feux,
Cette soif d'en parler, besoin d'un cœur heureux,
Et ce nom étranger à mon âme farouche,
Ce nom si doux d'ami, que t'adresse ma bouche;
Du passé, du présent je veux t'entretenir,
Et dans ton âme, enfin, m'épancher à loisir.
Remontons jusqu'au temps où je parvins au trône.
Des rois anglais tu sais ce qu'était la couronne.
Il me fallait choisir: ou monarque indolent
Me soumettre comme eux à ce peuple insolent,
Ou d'une main de fer gouvernant cet empire
Tout oser, tout abattre, afin de tout conduire.
Je me fis absolu par choix et par penchant,
Je régnai par le glaive, et jamais l'Orient
Ne vit de roi plus craint, de peuple plus docile;
Tant il est vrai, Sydney, que l'homme est né servile,
Qu'en tout pays le peuple est ami du pouvoir,
Et que pour être maître un roi n'a qu'à vouloir.
Cependant un hymen que je crus nécessaire
Fit entrer dans mon lit la veuve de mon frère;
Mais ce nœud sans bonheur ainsi que sans penchant
Ne fut bientôt pour moi qu'un triste engagement.
L'infante eut des vertus, elle était estimée;
Mais qu'importe l'estime, il faut qu'on soit aimée;
Qu'importe des vertus le charme languissant
Pour un cœur né farouche autant qu'indépendant,

Qui demande toujours qu'on l'enflamme et l'entraîne,
Qui ne peut vivre enfin que d'amour ou de haine!
La charmante Boleyn vint s'offrir à mes yeux,
Je la vis, je l'aimai, d'un hymen odieux
Je voulus aussitôt secouer l'esclavage:
De prétextes trompeurs colorant cet outrage,
J'ordonnai mon divorce, et fis voir que les rois
N'ont de frein que leurs goûts et commandent aux lois.

SYDNEY.

Sire, en vous délivrant d'un joug insupportable,
Pour former un lien plus doux et plus aimable,
De la saine raison c'était remplir les vœux;
Eh! quel serait d'un roi le destin rigoureux,
Si l'amour, allégeant le poids de sa couronne,
Ne mêlait quelques fleurs aux épines du trône!

HENRY.

Ah! jamais par l'amour roi ne fut plus heureux!
Mais écoute, Sydney, le récit de mes feux.
J'aime à me rappeler comment a pris naissance
Un sentiment si doux qui fait mon existence.
Je vivais à Windsor, ou plutôt j'y traînais
Des jours empoisonnés et que je maudissais.
Las de mon triste hymen, las du pouvoir suprême,
J'avais tout pris en haine, et la vie et moi-même.
Je chassais tout le jour, stérile amusement
D'une âme qui se fuit et cherche le néant.
Je revenais plus sombre, et mon humeur sauvage
Chaque jour par l'ennui s'aigrissait davantage.
A l'aigreur se mêlait de la férocité;
On ne m'abordait plus que l'air épouvanté:

La beauté malheureuse, à ma funeste vue,
Se voilait de tristesse ou fuyait éperdue.
J'en frémissais de rage... Il est donc des momens
Où la haine publique est un poids aux tyrans!
Du dernier citoyen j'enviais la misère.
Hélas! disais-je, il est peut-être amant et père,
Et je meurs du malheur de n'être point aimé,
Et d'habiter tout seul un monde inanimé!
Enfin, un jour, ami, que dans ma course oisive
Je poursuivais d'un cerf la trace fugitive,
Dans l'épaisseur du bois, au détour d'un sentier,
J'aperçois.... aussitôt j'arrête mon coursier.
Sydney, ce n'était point une femme ordinaire,
C'était une beauté, telle qu'en sa chimère
La fable nous dépeint ou Diane ou Vénus.
Je voulus m'avancer, parler; je ne le pus.
Le respect enchaînait mon âme trop avide,
Pour la première fois je me sentais timide.
Je la perdis de vue, et mes yeux enchantés
Sur ses traces long-temps restèrent arrêtés.
Un page la suivait, j'appris que sa maîtresse
Joignait à la beauté l'éclat de la noblesse.
Que fille de Boleyn, et pouvant par son rang
Espérer un hymen du plus illustre sang,
Dans un château voisin elle était retirée,
Se dérobant au monde et du monde ignorée.
Eh! combien j'eus besoin d'opiniâtreté
Pour revoir une fois sa modeste beauté!
A force de bienfaits je séduisis son père,
Mais elle, il me fallut du fond d'un monastère
La traîner tout en pleurs aux marches de l'autel.

L'amour au désespoir rend aisément cruel;
Mourant de ses rigueurs, enivré de ses charmes,
Je me sauvai la vie et j'oubliai ses larmes.

SYDNEY.

Ah! sans doute depuis, sensible à votre amour,
Sensible à cet éclat que répand chaque jour
Un roi passionné sur l'objet de sa flamme,
Vous la voyez répondre aux transports de votre âme?

HENRY.

Elle se laisse aimer, et c'est beaucoup pour moi.
Elle ne me devait que la haine et l'effroi.
Mais que sur un cœur pur l'hymen a de puissance!
Que les droits du devoir sont grands pour l'innocence!
Depuis qu'un nœud sacré m'a rendu son époux,
Elle a, je crois, pour moi des sentimens plus doux.
Souvent je la surprends solitaire et rêveuse,
Je me plains tendrement de la voir malheureuse;
Son regard un moment devient plus gracieux,
Et la douceur du ciel se peint dans ses beaux yeux.
Ah! j'ignore quels vœux si souvent elle adresse
A ce ciel, que son cœur semble invoquer sans cesse.
Mais tu ne conçois pas ce que la piété
Ajoute à mes regards de prix à la beauté.
La religion sied à ce sexe fragile,
Elle est de sa pudeur la sauvegarde utile,
Et parmi les dangers d'un monde corrompu
Elle épure son âme et soutient sa vertu.
Devine enfin, Sydney, quel charme inexprimable
La rend encor pour moi plus belle et plus aimable:
Sa bonté, sa douceur, sa tendre humanité,

Ont amolli l'airain de ce cœur indompté.
Elle a vingt fois ouvert mon âme à la clémence,
Et j'ai par elle enfin connu la bienfaisance.
L'autre jour nous passions tous deux dans la cité;
Elle avait le matin, à ma sévérité,
Arraché le pardon d'un prisonnier rebelle;
Tout Londres transporté volait au-devant d'elle,
On bénissait son nom, et quelquefois le mien
S'élevait vers le ciel à la faveur du sien.
A cet accueil nouveau je trouvais quelques charmes,
Et je me suis surpris les yeux baignés de larmes.

SYDNEY.

Ainsi puisse toujours durer votre bonheur!
Mais ne craignez-vous pas l'hymen et sa langueur?
Pour que ce poison lent n'agît pas sur votre âme,
Sire, il fallait brûler d'une plus libre flamme;
Échauffer le cœur d'Anne, et toujours la flatter
De ce rang où trop tôt vous l'avez fait monter.

HENRY.

Que lui faisait un trône? elle quittait le monde!
Encore quelques jours, et dans la nuit profonde
Le cloître engloutissait ce chef-d'œuvre des cieux....
C'en était fait de moi, je mourais malheureux.
Mais sur l'hymen, Sydney, que notre avis diffère,
Que les opinions tiennent au caractère!
Tu détestes l'hymen, et ce sont les seuls nœuds
Qui plaisent à mon cœur, quand il est amoureux.
Je ne puis supporter cette indigne faiblesse
Qui fait ramper un homme aux pieds d'une maîtresse.
L'hymen à l'homme rend toute sa dignité;

Ce n'est point à la force à servir la beauté.
Eh! comptes-tu pour rien de ne jamais dépendre
D'un refus, d'un caprice ou plus froid ou plus tendre;
De ne jamais trembler à l'aspect d'un rival,
De sentir qu'aucun droit ne le rend notre égal;
Et, si ce que l'on aime à ses vœux est parjure,
De laver dans son sang sa honte et son injure?
Ah! si jamais brûlant d'un amour criminel,
Anne!... Pardonne, hélas! pardonne, ange du ciel!
J'outrage follement la vertu la plus rare,
Et l'amour n'est en moi qu'un sentiment barbare.
Ah! courons à ses pieds abjurer notre erreur,
L'accabler de bienfaits, de dons et de bonheur.
Tu vois en ce moment quelle pompe s'apprête.
De son couronnement j'ai commandé la fête.
Mais mon cœur lui ménage un plaisir bien plus grand;
Son frère arrive ici, mandé secrètement;
Je veux qu'il soit témoin de la cérémonie,
Le présenter moi-même à sa sœur attendrie,
Et qu'enfin tous les cœurs, dans ce fortuné jour,
Couronnent avec moi l'objet de mon amour.
Mais viens, mon cher Sydney, je vois venir la reine:
Une affaire importante en ce moment m'entraîne;
Je vais la terminer, et je reviens après
M'enivrer du bonheur de revoir ses attraits.

SCÈNE II.

ANNE, à sa suite.

Un moment laissez-moi... Je veux être à moi-même.

(ses femmes se retirent.)

Dis plutôt, malheureuse... à ce que ton cœur aime!
Je ne puis arracher le fatal souvenir;
Le temps aigrit ma plaie au lieu de la guérir.
Grand Dieu! tu sais pourtant si je combats ma flamme!
Si le saint repentir habite dans mon âme!
Depuis qu'à tes autels un serment m'a lié,
Nature... amour... bonheur... j'ai tout sacrifié!
Ah! si tu l'ordonnais je le ferais encore.
Mais laisse-toi toucher par un cœur qui t'implore;
Affermis la vertu dans ce cœur malheureux!
Du calme... et puis la mort... c'est tout ce que je veux.
Mais j'attends miss Hertford. Hélas! qu'à sa tendresse
Mon funeste destin va causer de tristesse!
C'est elle, je la vois.

SCÈNE III.

ANNE, JULIETTE HERTFORD.

ANNE, courant à elle.

Le ciel permet enfin
Qu'une amie en ces lieux partage mon destin!

JULIETTE.

Ma chère Anne... Madame, excusez, ah! j'oublie...

ANNE.

Cesse de profaner l'amitié qui nous lie.
Rends-moi mes anciens noms, reçois-moi dans tes bras:
Mon rang seul est changé, mais mon cœur ne l'est pas.

JULIETTE.

Ah! j'abjure à jamais un respect qui t'offense,
Mais pardonne... ce rang... notre si longue absence...

Que sais-je, sur ton cœur tout a dû m'alarmer;
Ah! sur le trône on sait si rarement aimer!

ANNE.

Depuis combien de temps nos cœurs n'ont pu s'entendre!
Ah! combien de malheurs j'ai besoin de t'apprendre!
Dans mes lettres en vain je voulais m'épancher;
Mes secrets les plus chers, il les fallait cacher.
Ah! tu ne connais, pas à quel point d'esclavage
Nous réduit un époux à qui tout fait ombrage,
Croit que notre être entier lui doit appartenir,
Et qu'on doit pour lui seul et penser et sentir.

JULIETTE.

Cependant ta Juliette au nord de l'Angleterre,
Où l'enchaînait toujours le destin de sa mère,
N'avait de loin en loin que quelques froids billets
Qui, ne m'apprenant pas ces obstacles secrets,
A de vagues soupçons mettaient mon âme en proie...
Mais j'ai tout oublié dans ce moment de joie:
Je te vois, je te parle, et tu m'aimes toujours...
Quelque bonheur du moins console-t-il tes jours?
Je n'ose l'espérer; je frémis que ton âme
Ne nourrisse toujours cette funeste flamme.
Il est des passions dont on ne peut guérir
Et qui font nos destins jusqu'au dernier soupir.

ANNE.

Ah! tu lis dans mon cœur aussi bien que moi-même!...

JULIETTE.

Ainsi donc et le trône et sa grandeur suprême!....

ANNE.

O jour pour moi cent fois plus affreux que la mort!

Où l'on m'a fait changer et d'état et de sort!
Ah ! par bonheur pour toi, ton âme trop sensible
N'a pas été témoin de cette scène horrible!
Mais que te dire, hélas! comment parler de lui,
Et de quel nom oser l'appeler aujourd'hui?
Tu venais de partir; ta prudente tendresse
Ne nous défendait plus d'une coupable ivresse.
A nous-mêmes livrés, toujours plus amoureux,
Nous marchions vers l'abîme un bandeau sur les yeux.
Nous voir, nous adorer, sans cesse nous le dire;
Rien ne rassasiait notre brûlant délire.
Nous nous perdions de vue à peine une heure ou deux,
Il fallait nous écrire... ô besoin dangereux,
Tu fais qu'aucun amour ne demeure un mystère!
Un billet tombe un jour dans les mains de mon père!...
Le tonnerre en éclats n'a pas d'effet plus prompt:
Les yeux étincelans, la rage sur le front,
Il s'élance vers nous: il exile mon frère,
Et me conduit en pleurs au fond d'un monastère...
Et je ne mourus pas dans ce moment affreux!
Hélas! la mort est sourde aux cris des malheureux!
Un mois s'était passé, je vois entrer mon père :
« Viens, me dit-il, tu peux désarmer ma colère;
» Je puis te pardonner, ta grâce est à l'autel,
» Il y faut abjurer un amour criminel.
» Le ciel en ta faveur daigne faire un miracle,
» A ses nobles desseins n'apporte point d'obstacle :
» Le roi t'aime, t'épouse, et j'ai promis ta foi;
» Viens, ou bien c'en est fait de ton frère et de toi. »
Il dit, et saisissant alors ma main tremblante,
Il me traîne à l'autel éperdue et mourante.

Là m'attendait Henry, sans pompe et sans apprêts,
Avec quelques témoins, ses confidens secrets.
Dieu! je crois voir encor l'autel entouré d'ombre,
Que deux pâles flambeaux rendaient encor plus sombre.
Enfin je proférai le serment éternel,
Et je tombai sans vie aux marches de l'autel.
Au palais de Windsor on porta la victime.
Crois-tu que le supplice ait surpassé le crime?

JULIETTE.

Ciel! tu parles de crime?...

ANNE.

Hélas! frémis d'horreur,
Tu ne sais point encor mon plus affreux malheur...
Mais comment avouer le crime à l'innocence!

JULIETTE.

As-tu jamais trouvé mon cœur sans indulgence?

ANNE.

Il est sans doute, hélas! dans ses justes décrets
Des attentats que Dieu ne pardonne jamais!
Mais fut-il cependant jamais infortunée
Par ce charme terrible à sa perte entraînée!...
Rappelle-toi mes pleurs, mes longs gémissemens...
Que de maux inconnus aux vulgaires amans!...
Et que d'attraits, grand Dieu! le rendaient adorable!
Pardonne, en y pensant je me crois moins coupable.
Je n'avais pas atteint mon seizième printemps,
Et lui me devançait à peine de six ans;
Il revenait, absent depuis son plus jeune âge,

Ayant dans vingt climats signalé son courage.
Il unissait en lui la grâce et la beauté,
La fleur de la jeunesse à la maturité,
Tout ce que l'art enfin peut joindre à la nature.
Ses longs cheveux flottaient épars sur son armure.
Je suivais ses discours, ses pas, ses mouvemens;
Quand il ne parlait plus, j'entendais ses accens.
Tantôt avec orgueil je l'appelais mon frère,
Et d'autres fois, tout bas, dans ma folle chimère,
Je disais : Si tu veux, ô ciel! que j'aime un jour,
Ah! qu'un être pareil prétende à mon amour!
Ainsi, sans m'en douter, s'allumait cette flamme,
Et le fatal poison se glissait dans mon âme.
Ah! qu'on ose nier les décrets du destin!
La même flamme aussi s'allumait dans son sein.
Tout ce qui nous entoure augmente notre ivresse:
De nous deux, l'un à l'autre, on nous parlait sans cesse;
On comparait nos traits; au son de notre voix
Ceux qui nous écoutaient se trompaient quelquefois.
Ah! tout devient danger pour deux cœurs trop sensibles!
Il naissait sous nos pas des piéges invisibles :
Nos lectures, nos jeux, l'accord de nos talens,
Ses aimables leçons, mes soins reconnaissans,
Ce charme continu, quand un seul toit rassemble,
De penser, de sentir, de respirer ensemble.
En vain nous nous cachions nos secrets sentimens;
Cet effort les rendait plus vifs et plus pressans;
Il nous faisait tomber dans un tendre silence,
Et nos embrassemens n'avaient plus d'innocence.
La fuite seule alors peut sauver la vertu;
Mais par des nœuds de fer on se sent retenu.

Que te dirai-je, enfin, nous détestions le crime,
Et notre passion nous jeta dans l'abîme...
Tu te tais... tu frémis...

JULIETTE, lui tendant les bras.

Viens pleurer dans mon sein,
Est-ce à moi d'ajouter à ton affreux destin?

ANNE, se jetant dans ses bras et fondant en larmes.

Douce pitié... cent fois plus douce que la joie!

JULIETTE.

Oh! que j'aime ces pleurs où ton âme se noie,
Ce repentir touchant, ces remords douloureux,
Qui prouvent que ton cœur était né vertueux!
Ah! relève un moment ton âme anéantie,
Tant d'autres qualités embellissent ta vie!
Si mon cœur froid et pur d'une austère vertu
Peut s'applaudir encor, c'est qu'il n'a rien vaincu,
C'est qu'il n'a point aimé. D'une flamme insensée,
Va, ma faible raison pouvait être embrasée...
Elle s'est affermie en voyant ton malheur,
Et tout germe d'amour s'est glacé dans mon cœur.

ANNE.

Oh! si Dieu, comme toi, se rendait pitoyable,
S'il daignait recueillir les larmes du coupable!
Mais je tremble à l'aspect de ce juge irrité...

JULIETTE.

Ah! tu crains sa justice... espère en sa bonté.
Tout cœur compatissant est fait sur son modèle.
Il a vu tes combats...

ANNE.

La justice éternelle
Ne fait point grâce au crime en faveur des combats;
Les vœux sont purs en vain, si le cœur ne l'est pas.

JULIETTE.

Achève, hélas!... après cet hymen si funeste...

ANNE.

Tu veux que de mes maux je t'apprenne le reste.
Eh bien... je te disais... que du pied de l'autel
On m'emporta mourante... Ah! je crus que le ciel
M'accorderait la mort que j'avais invoquée,
La trame de mes jours paraissait attaquée.
Hélas, si tu savais comme au lit de la mort
Tout se présente à nous sous un nouveau rapport:
Les prestiges détruits, Dieu prêt à nous entendre,
L'effroi d'un avenir qu'on ne peut pas comprendre,
Et la religion qui renaît aisément
Quand le cœur n'en a pas perdu le sentiment...
Ce Henry près de moi déposant sa furie,
Cherchant à conserver ma déplorable vie...
Enfin je survécus, et mon cœur épuré
A ses nouveaux devoirs se trouva consacré.
Mais me connaissant trop pour compter sur moi-même,
Et sachant qu'on combat toujours mal ce qu'on aime,
Je m'imposai d'abord la rigoureuse loi
De mettre un long exil entre mon frère et moi.
L'ambassade de France était alors vacante,
Je lui fis confier cette place importante;
Il m'écrivit, pleura, gémit, voulut me voir...
La raison me soutint contre son désespoir.

JULIETTE.

L'infortuné!...

ANNE.

Je sais qu'en effet il y traîne
Son malheur et qu'il hait sa fortune et la mienne.
Je sais que sa douleur le mine lentement,
Que vers ces bords son cœur revole à tout moment;
Je le sais, et je puis me vouer au silence!
Je puis ne pas borner le temps de son absence!...
Et peut-être croit-il, de chagrin consumé,
Qu'un trône me console et qu'il n'est plus aimé!...
Malheureuse, que dis-je!... Ah! ce que de la vie
Il n'arrachera plus de mon âme attendrie,
Ce qu'il faut étouffer, quand j'en devrais mourir.
A ce dernier aveu, ciel, daigne compatir!
Je m'abandonne à toi... je le veux, je l'atteste,
Oui, d'un feu mal éteint c'est l'infortuné reste.
Mais quand un fol amour a troublé la raison,
Ainsi donc tout s'altère et se change en poison!
C'est ton aspect mêlé de douleur et de charmes
Qui rouvre ma blessure et fait couler mes larmes.
Ah! ne m'affaiblis plus par ta tendre amitié,
J'ai besoin de rigueur et non pas de pitié.
Tu vois, hélas! de quoi ma faiblesse est capable;
Lorsque la vertu coûte on est encor coupable.

JULIETTE.

Ah! je sens qu'en effet tu n'as plus à choisir,
Et que vivant encore il s'agit de guérir.
Si j'ai bien pu t'aimer quand ta funeste flamme
Égarait ta raison et corrompait ton âme,

Combien je t'aimerai quand, plus semblable à moi,
De l'austère vertu tu vas suivre la loi,
Lorsque redevenant aussi pure que belle
De la perfection tu seras le modèle.
Viens, je te tends les bras... je défendrai ton cœur.
Cet amour ne peut plus faire que ton malheur.
Il faut en effacer la plus légère trace,
Il faut que dans ton cœur l'amitié le remplace;
Que ses débris encor serrent notre union :
Aux cœurs purs l'amitié tient lieu de passion.

ANNE.

Ah! tu rends quelque force à mon âme abattue!
Je suis sûre à présent de n'être pas vaincue...
Mais le passé, grand Dieu! doit trouver grâce enfin.
Protége donc un cœur qui se jette en ton sein.
Ah! si devant tes yeux la vertu la plus chère,
Qui fait tout pardonner, qui calme ta colere,
Est d'accueillir le pauvre et soigner le malheur,
C'est là ce qui m'a fait supporter la grandeur.
Du trône où tu m'as mise ai-je fait d'autre usage
Que d'apaiser Henry dans son humeur sauvage,
De le rendre accessible aux pleurs des malheureux,
Et d'être toujours prête à lui parler pour eux?
Mais allons voir l'objet qui m'attache à la vie,
Passons ensemble aux lieux où ma fille est nourrie.
Pour aimer son enfant, si l'on est vertueux,
Hélas! est-t-il besoin que l'hymen soit heureux!
La nature suffit, sa voix est toujours chère,
Et quel que soit l'époux, la mère est toujours mère.
Combien de fois ses jeux, son sourire enchanté

Ont ramené la paix dans mon cœur agité!
Ma vertu quelquefois est-elle sans courage,
L'amour me poursuit-il d'une trop chère image,
Je me sauve près d'elle, et l'austère devoir
Glace aussitôt mon cœur et reprend son pouvoir.

(on entend du bruit.)

On vient... c'est mon époux... dieux! quel secret reproche,
Quelle coupable horreur m'annonce son approche!...
Un autre sentiment m'avertissait jadis...
Malheureuse!...

JULIETTE.

Arrête, et reprends tes esprits.

SCÈNE IV.

HENRY, ANNE, JULIETTE.

HENRY.

Ainsi donc en ce jour vous voilà réunie
A l'objet de vos vœux, à la plus tendre amie.
Je partage, madame, un bien si grand pour vous,
Et j'en viens ajouter un encore plus doux.
Oui, mon cœur vous apporte une heureuse nouvelle,
Et j'en jouirai mieux la disant devant elle.
Si je veux que demain l'Angleterre avec moi
Couronne à Westminster l'épouse de son roi,
C'est moins vous que mon cœur satisfait, que moi-même;
On jouit des honneurs rendus à ce qu'on aime.
Anne, je le sais trop, n'attache nul bonheur
A tout cet appareil qu'exige la grandeur.

Il est d'autres plaisirs plus dignes de son âme,
Et je veux par leur choix lui témoigner ma flamme.
Cette fête, ces jeux, ces superbes apprêts,
Cette foule de peuple admirant vos attraits,
Tout cela, pour un cœur plus grand que la fortune,
N'eût été que l'éclat d'une pompe importune.
J'ai trouvé le moyen, grâces à mon amour,
De vous intéresser à l'éclat de ce jour.
Il manquait un témoin à la cérémonie,
Le témoin le plus cher à votre âme attendrie,
Ce frère, que le sort a séparé de vous
Depuis le temps heureux qui m'a fait votre époux.
Je veux qu'à cette pompe il préside lui-même!
Et que sur votre front plaçant le diadème...

ANNE avec trouble.

Mon frère!... O ciel!... seigneur!...

HENRY.

C'est moi qui l'ai mandé,
Et dans ce doux projet les vents m'ont secondé.
J'apprends dans ce moment que Douvres sur sa rive
Vient de le voir descendre, et bientôt il arrive...

ANNE.

Ah! seigneur... pardonnez... mon trouble... Je me meurs...
(elle tombe évanouie dans les bras de Juliette.)

JULIETTE avec embarras.

Les grands plaisirs font donc l'effet des grands malheurs!
Sire, elle me parlait à l'instant de son frère
Et se croyait bien loin d'une vue aussi chère.

Ah! laissez-moi le soin de rappeler ses sens.
Aussi je la connais dès ses plus jeunes ans,
Elle aime vivement tout ce que son cœur aime,
Et par ses sentimens se détruit elle-même.

(Henry sort, et Juliette rentre en soutenant Anne.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, *seul.*

Malheureux! voici donc le palais qu'elle habite!
O funeste splendeur dont le tableau m'irrite!
Quel cœur est à l'abri de son poison fatal!
Elle ne m'est plus rien! j'ai mon roi pour rival...
Pour rival!... Ah! ce nom ne m'appartient pas même.
Un rival peut du moins prétendre à ce qu'il aime.
Mais moi... tout est obstacle à mes coupables feux,
La nature et le ciel sont déchaînés contre eux...
Quel est l'ordre subit qui dans ces lieux m'appelle?
Pourrait-il n'avoir pas été dicté par elle?
Un message inconnu me dit que Miss Hertford
Devait ici venir me parler de mon sort...
Insensé! que veux-tu qu'elle puisse te dire!
Hertford blâma toujours ton criminel délire.
Mais quelqu'un vient... c'est elle...

SCÈNE II.

ALFRED, JULIETTE.

ALFRED, courant à Juliette.

Ah! c'est donc vous enfin !
Quoi! l'amitié veut bien encor m'ouvrir son sein?

JULIETTE.

Cher Alfred, oui, c'est moi, c'est toujours votre amie.

ALFRED.

Venez-vous m'apporter ou la mort ou la vie?
Que fait, que dit, que veut ma sœur?... vous vous taisez...
De grâce, soulagez tous mes sens oppressés.
Aux malheureux souvent l'espérance est mortelle.
Dites, répondez-moi... qui trouverai-je en elle?

JULIETTÉ.

La plus tendre des sœurs... l'épouse de Henry...

ALFRED.

Juste ciel! et pourquoi m'appelle-t-on ici?

JULIETTE.

Votre sœur l'ignorait... elle vient de l'apprendre;
C'est le roi, c'est lui seul, qui, cherchant à lui rendre
De son couronnement le jour plus solennel,
Veut que vous lui serviez d'écuyer à l'autel,
Et que près d'elle assis sus les degrés du trône,
Vous teniez dans vos mains son sceptre et sa couronne.

ALFRED, avec fureur.

Qui? moi! je remplirais cet office odieux!
Ma sœur veut donc me voir expirer à ses yeux.

JULIETTE.

Malheureux!... calmez-vous, et daignez donc m'entendre.

ALFRED.

Eh bien! que veut ma sœur?... qu'ose-t-elle prétendre?

JULIETTE.

Hélas! rien... je venais... mais comment vous parler?
Votre air... votre fureur... vous me faites trembler.

ALFRED.

Ah! je sens qu'en effet ma passion m'égare,
Elle me rend injuste, impatient, barbare.
L'excès de l'infortune a dépravé mon cœur.
Depuis deux ans entiers je vis dans la douleur;
J'ai traîné dans l'exil mes ennuis et ma chaîne,
Sur ces bords malheureux un ordre me ramène;
A peine ai-je approché ce palais odieux,
Des larmes de fureur ont coulé de mes yeux.
Au pouvoir d'un tyran savoir ce qu'on adore!
Se courber devant lui quand on sent qu'on l'abhorre!
Hélas! jadis ma sœur eût volé sur mes pas!
Sa grandeur lui défend de me tendre les bras.
Enfin, vous paraissez... votre nom, votre vue,
O souvenirs trop chers! dans mon âme éperdue
Font luire malgré moi quelque rayon d'espoir,
Vous me le ravissez, vous ne venez me voir
Qu'afin de m'enlever cette heureuse chimère,
Et de me replonger au sein de ma misère.
Vous parlez d'une pompe exécrable à mes yeux

Et qui fait que Henry me rapelle en ces lieux,
Et vous voulez que, l'âme insensible et passive,
Je ne m'indigne pas de tout ce qui m'arrive!
Cruelle, qu'on voit bien que jamais votre cœur
Ne ressentit l'amour, ne connut le malheur!

JULIETTE.

Ah! n'est-on malheureux que quand on l'est soi-même,
Ne partage-t-on pas le sort de ce qu'on aime?
Votre sœur mieux que vous connaît mon amitié,
Et sait si de ses maux je souffre la moitié.
Mais c'est elle et non moi qu'il faut ici défendre.
Qu'osez-vous espérer? que pouvez-vous prétendre?
Ses remords, sa vertu, sa fille, son époux,
Tout met une barrière éternelle entre vous.
Fuyez, infortuné! vous marchez sur l'abîme,
Si vous portez ici le sentiment du crime.

ALFRED.

Ah! quels sont donc ces droits qui balancent les miens?
Un poignard sur le cœur, forme-t-on des liens?

JULIETTE.

En sont-ils moins sacrés? Il suffit qu'ils existent.

ALFRED.

Les miens sont plus anciens; les miens toujours subsistent.
La nature et l'amour m'ont engagé sa foi;
Si son cœur m'aime encore il est toujours à moi.

JULIETTE.

Si vous l'aimez vous-même, ah! calmez donc votre âme,
Et réprimez l'éclat d'une funeste flamme;
Par vos emportemens, voulez-vous mettre au jour

Le tableau dangereux d'un criminel amour?
Des faiblesses du trône ici l'on est avide,
Le courtisan les guette avec un œil perfide;
Elles volent bientôt de discours en discours,
Se grossissent encor, s'enveniment toujours.
Eh! concevez-vous bien jusqu'où la jalousie
Peut du cruel Henry porter la barbarie?
C'est un tigre un moment adouci par ses feux,
Mais qu'un simple soupçon va rendre furieux.
Ah! sauvez en ce jour ce que votre cœur aime,
J'en appelle à l'amour contre l'amour lui-même;
Respectez sa vertu, respectez un repos
Que son cœur a payé par de trop cruels maux!
Elle a sans doute, hélas! pour aider sa faiblesse,
Repris la piété de sa tendre jeunesse.
Laissez-lui cet appui s'il doit la soutenir;
S'être donnée à Dieu, ce n'est point vous trahir.
Je fais verser des pleurs à votre âme attendrie,
Ah! je retrouve en vous le cœur de mon amie,
Ce cœur qu'un fol amour n'avait pas corrompu,
Et qui dans son désordre adorait la vertu.
Hélas! montez votre âme au niveau de la sienne,
Songez que de devoirs! épouse, mère et reine!
Vous la conserverez pour amie et pour sœur;
Ce partage est encore assez plein de douceur.

ALFRED.

O barbare vertu, que je hais ton empire!
Dieux! je pleure et je cède, et ne peut plus rien dire...

JULIETTE.

Vous cédez à vous-même, et ce n'est point à moi.

Achevez cet effort, imposez-vous la loi
De savoir contenir votre âme à son approche :
Jurez-moi que jamais ni soupirs ni reproche
Ne viendront attenter à sa tranquillité,
Et replonger son cœur dans la calamité.

ALFRED.

Qu'exigez-vous de moi, trop rigoureuse amie?

JULIETTE.

Il y va de sa gloire, il y va de sa vie...

ALFRED.

Pour servir de soutien à mes malheureux jours,
Eh bien, assurez-moi qu'elle m'aime toujours.

JULIETTE.

Que ferez-vous, grand Dieu! de cet aveu funeste?

ALFRED.

On embrasse en pleurant l'unique bien qui reste.
Enfin parlez, ou bien de douleur abîmé...

JULIETTE.

Prendrais-je tant de soins si vous n'étiez aimé!

ALFRED hors de lui.

Je cède ce qui m'aime! ô destin exécrable!

(Il tombe accablé de douleur dans un fauteuil; revenant à lui un moment après.)

Je ferai tout ce dont mon cœur sera capable.

(Il retombe la tête sur ses mains et fondant en larmes.)

JULIETTE.

Pleurez, hélas! pleurez, cœur tendre et malheureux,
Le sacrifice est grand autant que généreux.

ALFRED *se relevant avec attendrissement.*

Parlez-moi de ma sœur; la trame de sa vie
Par de si longs chagrins serait-elle affaiblie?
Le trône a-t-il changé de ses plus jeunes ans
Les occupations, les goûts, les sentimens?

JULIETTE.

Elle doit son salut à la force de l'âge,
A la religion, surtout à son courage.
Sa beauté n'a perdu que l'éclat de fraîcheur
Qu'enlève sans retour le poison du malheur.
Les autels, son enfant qu'elle élève elle-même;
La lecture, les arts, que constamment elle aime,
Voilà quels sont ses goûts, ses devoirs, ses loisirs;
D'ailleurs, fuyant la cour, le faste, les plaisirs,
Et ne trouvant de charme à la toute-puissance
Que celui d'exercer en grand sa bienfaisance.

ALFRED.

Hélas! ainsi jadis dans Oxford sa bonté
Lui gagnait plus de cœurs encor que sa beauté.
Ah! souvent elle allait sous une humble chaumière
Sécher les pleurs du pauvre et soigner sa misère.
Je la suivais de l'œil, et l'admiration
Se changeait dans mon âme encore en passion...

JULIETTE.

Mais vous-même, vos traits? Qu'en trois ans la tristesse...

ALFRED.

Pour les infortunés il n'est plus de jeunesse.

JULIETTE.

J'espérais qu'entraîné dans des climats nouveaux

'otre cœur reprendrait la vie et le repos.
espérais que ces bords si vantés de la Seine,
ette France, aux Anglais si riante et si saine,
e peuple qui, dit-on, respire la gaîté,
:t seul dans l'univers vit en société,
es Françaises enfin, pleines d'art et de charmes,
arviendraient à tarir la source de vos larmes.

ALFRED.

.h! croyez-moi, les lieux, les objets et le temps
'e font d'impression qu'aux vulgaires amans.
: vivais dans Paris comme une ombre plaintive,
t la Seine du Styx était pour moi la rive.
out, à l'entour de moi, respirait le plaisir;
[oi, j'invoquais la mort, c'était mon seul désir!
de nobles tournois, à des fêtes galantes,
: voyais quelquefois ces Françaises charmantes;
eur grâce, leur esprit, leur vive liberté,
eur talent d'imiter ou d'orner la beauté,
'éclair de leurs discours, le feu de leurs saillies
uspendaient un moment mes tristes rêveries;
:ais soudain dans mon cœur Anne m'apparaissait!
elle sans ornemens, sans art et sans apprêt;
nne tout à la fois modeste, douce et fière,
ntraînant tous les cœurs sans se douter de plaire;
âle, simple, parlant éloquemment, mais peu,
t sous de froids dehors cachant un cœur de feu.
ppressé de soupirs et dévoré de rage,
: m'échappais alors pour leur donner passage;
llais errer la nuit dans les champs, dans les bois,
: frappais les échos de ma plaintive voix.

Vingt fois, dans les accès de cette frénésie,
J'eus le glaive à la main pour m'arracher la vie!
Vingt fois seul, inconnu, je voulais revenir,
M'offrir sur son chemin, la revoir, et mourir...
Accablé de malheurs, d'ennuis et de souffrance,
Ainsi sur moi, voilà ce qu'à produit l'absence!

JULIETTE, entendant du bruit.

Mais hélas! il est temps de reprendre vos sens
Et de vous rappeler vos généreux sermens;
Le concours de la foule en la salle prochaine
Annonce que le roi s'avance avec la reine.

ALFRED, après un moment de silence.

Allons, il le faut donc!... Ah! courez à ma sœur!
Dieux! que je la plaindrais de lire dans mon cœur!...

SCÈNE III.

HENRY, ANNE, ALFRED, JULIETTE.

ANNE, apercevant son frère.

C'est lui... Dieu tout-puissant!... Cher Hertford... O mon frè

ALFRED.

Où fuir?... Je n'ose, hélas! ni parler ni me taire.

HENRY.

Ah! ne contraignez pas vos tendres mouvemens,
Et confondez vos cœurs dans vos embrassemens.
Alfred... j'aime à verser sur vous l'éclat du trône,
Votre sœur à son tour embellit ma couronne.

Sous le nom de Rochford je vous ai créé pair.
Elle vous apprendra pour quel dessein plus cher
Je vous ai fait venir. Je vous laisse avec elle.

ANNE.

Ah! seigneur... vos bontés...

ALFRED.

Mon respect et mon zèle.

HENRY.

Votre sœur vous acquitte en me rendant heureux.
(à demi-voix à la reine en s'approchant d'elle.)
Hélas! aimez-moi plus, c'est tout ce que je veux.

SCÈNE IV.

ANNE, JULIETTE, ALFRED.

ALFRED, s'éloignant de sa sœur et se jetant avec fureur dans un fauteuil.

Retire-moi, tyran, cet accueil qui m'enchaîne,
Garde tous tes bienfaits, et laisse-moi ma haine.

ANNE, s'avançant vers son frère et tendant les bras vers lui.

Ainsi vous me fuyez... votre cœur sans pitié
Repousse votre sœur, et sa tendre amitié.

ALFRED, sans la regarder.

Ah! c'est moi que je fuis; victime obéissante,
J'immole à ton devoir mon âme trop ardente.

ANNE.

Hélas! est-il bien vrai? l'ai-je bien entendu?
Mon frère pour toujours va donc m'être rendu?
Ah! crois-moi, la vertu n'est point sans quelques charmes.

Viens verser dans mon sein tes généreuses larmes.
Réunissons nos pleurs pour la dernière fois;
Dieu permet que le cœur conserve quelques droits;
Dieu n'a point interdit à la faible nature
Un attendrissement que le remords épure.
Mais après ce tribut qu'il peut nous pardonner,
Ah! nos cœurs à jamais doivent se condamner
A ne plus se permettre un soupir, une larme,
Un seul ressouvenir dont la vertu s'alarme.
Voilà ce dont Hertford a dû te prévenir,
Et ce qu'il faut ici me jurer d'accomplir.
Ah! sois mon frère, hélas! ne sois plus que mon frère!...
De tes coupables feux nourrissant la chimère,
Ne me force donc plus à l'horrible malheur
De t'éloigner de moi. Laisse-moi la douceur
De te voir tous les jours, de soigner ta blessure,
De te rendre au repos, fruit d'une âme plus pure.
Ah! conçois le bonheur de ce nœud revéré,
Que le sang, que les lois ont partout consacré.
O passion céleste!... amitié fraternelle!
Tout change, tout périt; le temps te renouvelle,
L'âge ajoute à tes droits, le cœur dès le berceau
Commence à te sentir et te porte au tombeau.

ALFRED.

Quel étrange ascendant! tu maîtrises ma flamme.
A la fois tu guéris, tu déchires mon âme.
Eh bien! à miss Hertford n'ai-je pas tout promis?

ANNE.

Combien je vais t'aimer! qu'un sentiment permis
Va porter dans mon cœur d'allégresse et de charmes!

Ah ! depuis si long-temps je me nourris d'alarmes !...
Je pourrai donc te voir sans aucun embarras,
Sans trouble te tenir, te presser dans mes bras.
Va, nous n'aurons perdu qu'un délire funeste,
Le bonheur véritable est celui qui nous reste.

ALFRED.

Tu parles de bonheur, en peut-il être, ô ciel!
Quand on a reconnu pour époux ce cruel,
Ce monstre ivre de sang...

ANNE.

Je cesse de t'entendre,
Ou finis d'outrager ce que je dois défendre.
De trop noires couleurs on t'a dépeint Henry.
Oh! de sa nation il n'est plus l'ennemi,
Son cœur semble vouloir faire aimer sa puissance :
Londres te redira les traits de sa clémence.
Ah! si je valais mieux, il serait plus parfait,
L'exemple des vertus est d'un si grand attrait !

ALFRED.

Dieu ! quel nouveau malheur m'attendait donc encore?
Ce que j'aime, à mes yeux, vante ce que j'abhorre !
Ah! toutes ces vertus que Henry n'avait pas
Sont l'ouvrage après tout de vos heureux appas!
Qu'un tel miracle a dû vous coûter à produire!
Qu'il doit se croire aimé pour céder tant d'empire !

ANNE.

Ciel! à quel mouvement osez-vous vous livrer?
Hélas ! rougissez-en pour toujours l'abjurer.
Remplir tous mes devoirs, quelquefois par mes larmes

Intéresser Henry, je n'ai point d'autres charmes ;
Jamais par aucun art je n'ai su m'avilir,
Je puis me taire, enfin, mais ne sais point mentir.
A présent pour Henry, quelque soit votre haine,
Qu'il soit barbare ou non, du moins qu'il vous souvienne
Que, puisque les destins en ont fait mon époux,
Il est sacré pour moi, il doit l'être pour vous.
Ses vices, s'il en a, sont mis sous ma défense,
Et vous devez sur eux observer le silence.
Mais, mon frère, quittons tous deux un entretien
Trop pénible à la fois pour ton cœur et le mien...
Ah ! j'aperçois ma fille en ces lieux qu'on amène.

(Elle va au-devant de ses femmes, et prenant sa fille par la main elle leur dit.)

Donnez... attendez-moi dans la chambre prochaine.

(S'avançant vers son frère.)

Mon frère, sur cet enfant par mon cœur présenté
Jette, je t'en conjure, un regard de bonté.
De sa jeunesse un jour sois l'appui salutaire;
Qu'il ne perde pas tout quand il perdra sa mère.
Qu'il soit le nœud sacré de nos nouveaux sermens
Et le témoin secret de nos engagemens.

ALFRED, repoussant Elisabeth et se levant avec transport.

J'ai pu tout supporter, hors ce tableau funeste.
Ah! loin de moi ce fruit d'un nœud que je déteste!
Peux-tu donc oublier que jadis, quand les feux
D'un amour dévorant nous embrasaient tous deux,
Qu'égaré, si tu veux, par ma trop folle ivresse,
Mais cent fois plus heureux qu'au sein de la sagesse,
Peux-tu donc oublier... ô regrets superflus!
Peux-tu bien oublier?... Je ne me connais plus;

Éloigne cet enfant, il redouble ma rage!
Rappelle-toi qu'alors m'égalant en courage :
« Eh bien, mon cher Alfred, au bout de l'univers,
» Disais-tu, la nature a placé des déserts.
» Là, nous irons braver la loi qui nous opprime;
» Cacher notre bonheur, et nous aimer sans crime. »
Ah! plût au ciel, hélas! que tel fût notre sort!
Anne n'aurait connu ni malheur ni remords.
Nous goûterions en paix la félicité pure
De deux êtres rendus à la simple nature.

(Il voit sa sœur toute en larmes et s'efforçant de les cacher.)

Ah! tu m'aimes toujours, ne cache point tes pleurs,
Tu m'aimes, je le sais; sous les mêmes malheurs
Tu gémis comme moi, tu détestes la vie.

ANNE, à demi voix tendant la main à Juliette et tombant ensuite évanouie dans ses bras.

Cruelle Juliette, ah! vous m'avez trahie!

JULIETTE, à Alfred.

Insensé! laisse-là ton amour malheureux.
Regarde ton ouvrage!

ALFRED, courant s'appuyer avec désespoir contre une des colonnes de la scène.

Ah! vous m'ouvrez les yeux!
Hélas! accusez-moi... parjure à ma promesse,
Parjure à l'amitié, cœur sans délicatesse,
Je n'ai rien ménagé; dans ma lâche fureur
J'ai tout blessé : vertu, religion, pudeur!
Sentimens forcenés, ô passion funeste!
Que je suis malheureux! combien je me déteste!

(Il se jette à genoux sans s'approcher de sa sœur et tendant les mains vers elle.)

Grâce, grâce, ô ma sœur! j'implore ta pitié.

J'abjure mon amour... j'embrasse l'amitié.

(Il se relève avec transport.)

Ah! plutôt de me voir que la mort te délivre,
Pour cesser de t'aimer, il faut cesser de vivre.
Allons... et n'écoutant que ma juste fureur,
Prévenons en mourant un plus affreux malheur.

(Il sort.)

ANNE rouvrant les yeux.

Quels cris de désespoir m'ont rendue à la vie!
Il parle de mourir... va, vole, mon amie...
Hélas! l'infortuné!... je crains tout de son cœur;
Ne l'abandonne-pas... veille sur sa douleur!
Hélas! et moi... je vais devant l'Être suprême
L'implorer à genoux de veiller sur moi-même.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNE, ALFRED.

ANNE.

Oui, mon frère, je crois que vos égaremens
Ont pour toujours fait place à d'autres sentimens.
J'espère que jamais votre délicatesse
N'osera se permettre un soupir qui me blesse.
Mais si la passion, reprenant son essor,
Jusqu'aux mêmes excès vous emportait encor,
Sachez qu'au même instant le trépas m'en délivre.
Le serment en est fait, je cesserai de vivre,
Le poison est tout prêt, je le porte toujours...
A ton gré maintenant dispose de mes jours.
(s'adressant au ciel.)
Pardonne-moi, grand Dieu, ce projet homicide!
Je sais qu'à nos destins ta volonté préside;
Je sais que l'homme est né pour combattre et souffrir,
Pour attendre de toi son heure de mourir.
Mais, hélas! quand le cœur épuisé de souffrance
Ne peut que par la mort sauver son innocence,
Peux-tu désapprouver ce désespoir si beau,

Qui fait comme un asile embrasser le tombeau?

(*se tournant vers son frère.*)

Je t'en ai dit assez; laisse une sœur qui t'aime
Maintenant avec toi s'occuper de toi-même.
En t'imposant la loi de ne plus mettre au jour
Aucun ressentiment de ton fatal amour,
Ah! je sais trop, hélas! que pour une cœur sensible
Le sacrifice est grand, et peut-être impossible.
On se soumet un temps à cet horrible effort,
On enchaîne son âme en détestant son sort;
Mais soudain il arrive un moment de délire
Où le cœur révolté, reprenant son empire,
Rompt ses liens, s'échappe en soupirs, en éclats,
Et détruit en un jour le fruit de cent combats.
La religion seule, en cette crise affreuse,
Peut calmer ou guérir une âme malheureuse.
Mais cet appui sacré si chéri de ta sœur
Est un secours, hélas! inconnu de ton cœur.
L'absence...

ALFRED.

Ah! je t'entends, c'est mon exil, cruelle,
Que tu vas prononcer. A ma douleur mortelle
Ce coup manquait encor! Quoi! docile et soumis,
J'embrasse aveuglément tout ce que tu prescris...
Justes Dieux! et pour prix tu me parles d'absence!
Ah! pourquoi m'envier la triste jouissance
De te voir, d'habiter les mêmes lieux que toi?
Lié par mes sermens, que crains-tu donc de moi?
Va, je subjuguerai l'amour et la nature;
Va, tu n'entendras point le plus léger murmure.
Que t'importent mes pleurs et mes secrets combats?

Si je suis malheureux tu ne le verras pas.
Dois-je être résigné, je saurai le paraître.

ANNE.

A ce calme orageux, va, je sais me connaître.
Cache-t-on son malheur sans le rendre plus grand?
Le malheur qui se tait n'en est que plus touchant.
Mais sur ce mot d'absence, ah! trop de promptitude
T'a jeté dans la crainte et dans l'inquiétude.
L'absence, allais-je dire, est peut-être un moyen;
Mais il est trop cruel pour ton cœur et le mien.
Il ne t'a pas guéri; la trame de ta vie
En est plus languissante, en est plus affaiblie.
Il te faut un devoir, un sentiment nouveau,
Qui console ton âme et t'arrache au tombeau;
J'ai préparé ce nœud.

ALFRED.

Ciel! que prétends-tu faire?

ANNE.

Un moment sans transports écoute-moi, mon frère,
Je veux que maintenant ton cœur soit convaincu
De la nécessité d'embrasser la vertu.
Le cœur à ses projets est-il toujours fidèle?
Penses-tu que jamais la raison ne chancelle,
Quand toujours sous ses yeux on a l'objet aimé?
Un amour mal éteint est si tôt rallumé!
Tu promets de le vaincre; ô fatale imprudence!
C'est ainsi qu'on périt par trop de confiance.
Eh! crois-tu qu'il suffise à la paix de mon cœur
Que de ta passion tu sois toujours vainqueur!

Il faut que cet amour dans ton âme s'efface,
Qu'il n'en subsiste point la plus légère trace.
C'est à quoi par degré je prétends t'amener,
Et pour cela je veux de ma main te donner
Une épouse, à la fois aimable, pure et belle,
Et de mon sexe enfin l'honneur et le modèle.

ALFRED.

Qu'oses-tu dire? ô ciel!... la nature ici bas
N'a point deux fois produit ton cœur et tes appas.

ANNE.

Que je suis loin d'oser me mettre en parallèle!
Que bien d'autres attraits se font aimer en elle!
Ah! dans mes premiers ans, avant que le malheur
N'eût jeté sur mes jours un voile de douleur,
Je me glorifiais d'un peu de ressemblance;
Mais qu'on perd de vertus en perdant l'innocence!
Ai-je besoin encor de t'ajouter son nom?
Méconnais-tu l'objet de mon affection?
L'aimable Juliette, oui, cette âme céleste
peut seule te sauver d'un sentiment funeste.
A tant d'attraits quel cœur pourrait ne pas s'ouvrir!
L'estime et l'amitié vont d'abord vous unir.
Elle essuiera tes pleurs, et soignera ta vie;
On finit par aimer la main qui les essuie.
Ah! si le devoir seul purifiant mon cœur,
En a bien pu bannir ma criminelle ardeur,
O mon ami! combien je dois être plus sûre
Qu'un hymen vertueux guérira ta blessure!
Ah! de vous deux aimée, heureuse par vous deux,
A l'abri pour toujours de nos coupables feux,

Que nos jours vont couler sereins et sans alarmes !
Que ce nouvel état nous offrira de charmes !
Le passé n'aura plus rien de cruel pour nous;
Il nous inspirera ce sentiment si doux
Qu'ont deux infortunés échappés du naufrage
A contempler les flots se briser au rivage.
Laisse-toi donc enfin diriger par ta sœur,
Cher Alfred, laisse-moi disposer de ton cœur.
Il ne peut être à moi, qu'il soit à mon amie.
Hélas! en d'autre mains, sans trouble et sans envie,
Je pourrais ne pas voir un bien si précieux;
Sauve-moi du malheur de rougir à mes yeux.
Je tombe à tes genoux... mes pleurs te le demandent!
Conserve ma vertu, car mes jours en dépendent.

ALFRED.

Voilà ce que ton cœur ose exiger du mien!
Toi-même m'imposer un éternel lien!
Quel triste don ta main ferait à ton amie,
Une âme toute à toi, par le malheur flétrie,
Qui ne peut plus guérir, qui ne peut plus aimer,
Et qu'aucun sentiment ne pourrait ranimer!

ANNE.

Ah! cède à mes desseins, Hertford fera le reste;
Hertford te tirera de cet état funeste.
Hertford à cet hymen voudra bien consentir;
Oui son cœur t'aimera, j'ose le garantir:
Soit que d'aimer la sœur pour le frère séduise
Et qu'un penchant à l'autre aisément la conduise;
Soit, hélas! bien plutôt, que nul cœur près de toi
N'évite de t'aimer l'irrésistible loi.

ALFRED.

Ah ! ma sœur, que ton âme est loin de me comprendre !
Qu'importe d'être aimé quand on ne peut le rendre!
Pour accorder son cœur suffit-il d'estimer ?
Je haïrais Hertford s'il la fallait aimer.
Oh ! ne m'arrache point à mon destin funeste,
Laisse-moi mon malheur, c'est tout ce qui me reste.
Rejette mon amour, il le faut, tu le dois.
Je te rends tes sermens, j'abjure tous mes droits;
Je m'impose à jamais un éternel silence;
Je me soumets à tout, à la mort, à l'absence;
Mais au fond de mon cœur laisse en paix ton autel.
Ah! l'amour à mes yeux, seul vraiment criminel,
Serait, hélas! celui qui te ferait l'outrage
De profaner ce temple où règne ton image!

ANNE.

Brisons un entretien pénible à soutenir,
J'ai besoin de me vaincre, et non de m'attendrir.
Adieu.

(il veut la suivre, elle l'arrête.)

Ne me suis pas. Voici l'heure importune
Où la cour vient en foule adorer ma fortune.
Ciel! apaise un moment mon trouble et mes ennuis!
Pourrais-je me montrer dans l'état où je suis!

SCÈNE II.

HENRY, SYDNEY.

HENRY, tenant une lettre à la main.

Qui l'aurait dit, Sydney, quand ce matin mon âme
Avec tant de transport te parlait de sa flamme,

Qu'avant la fin du jour mille soupçons jaloux
Accuseraient la reine aux yeux de son époux!

SYDNEY.

Sire, de ces soupçons la trompeuse apparence
Peut-être injustement flétrit son innocence.
La passion souvent est prompte à s'alarmer,
Et sans être jaloux on ne peut pas aimer.

HENRY.

Si tu savais, Sydney, de quel avis funeste
On m'accable! jamais la colère céleste
Ne versa sur mon cœur plus d'opprobre et de maux.
Qui crois-tu qu'à ton maître on donne pour rivaux?
Les derniers des humains, un Sympson, un Vallace!
Gens obscurs, dont il faut qu'elle ait flatté l'audace,
Et qu'elle aura choisi dans cette obscurité
Pour s'enivrer d'amour avec impunité!
Quoi! cet être à mes yeux si parfait, si sublime,
N'est donc plus qu'une femme abandonnée au crime!
Quoi! cet air si touchant de vertu, de pudeur,
Cette piété douce et si chère à mon cœur,
Ne servaient que de masque à son hypocrisie!
Eh! qu'est-ce encore auprès du reste de sa vie,
Si, comme le prétend cet écrit malheureux,
Dès l'enfance brûlant de plus coupables feux
Elle avait commencé par adorer son frère!...
L'inceste aurait servi d'école à l'adultère!
Et moi qui dans mon sein viens de les réunir!
En s'abordant aussi, je les ai vu rougir...
Ils n'osaient s'embrasser; un penchant légitime
N'a point cet embarras; il n'appartient qu'au crime.
Le passé, le présent, tout me glace d'horreur!

Indigne et vil objet, frémis de ma fureur!...
Frémis, je vais porter sur ta coupable vie
Le flambeau de la haine et de la jalousie :
De la haine, grands dieux! qu'il est pénible, hélas!
De mépriser ensemble et haïr tant d'appas!
Ah! si comme tu dis, c'était la calomnie...
Je l'élève assez haut pour exciter l'envie!
Suspendons un moment ces soupçons déchirans.
On me promet bientôt plus d'éclaircissemens.
Dans une heure, dit-on, d'une manière sûre,
On me dévoilera l'audace et l'imposture.
Voyons-la cependant; et de nos propres yeux
Éclairons de son cœur l'abîme ténébreux.
Employons par degrés l'adresse et la menace;
Montrons-lui tour à tour son supplice ou sa grâce.
J'y verrai clair, Sydney, le prestige est détruit :
Lorsque le soupçon naît, l'illusion finit.

SYDNEY.

Ah! calmez-vous, seigneur, la reine ici s'avance.

HENRY.

Sors, et sur tout ceci garde un profond silence.

SCÈNE III.

HENRY, ANNE.

(ils restent quelque temps tous deux en silence.)

HENRY.

J'allais vous voir, Madame, et vous entretenir
Sur des objets qu'il m'est important d'éclaircir,

ANNE.

Seigneur, je vous écoute.

HENRY.

Asseyez-vous, Madame,
L'entretien sera long et pénible à votre âme.

ANNE.

Que voulez-vous, ô ciel! vos yeux pleins de fureur
Me frappent d'épouvante et me glacent d'horreur.

HENRY.

Madame, en ce moment où ma main vous couronne,
Où j'asseois votre frère aux marches de mon trône,
Il faut que de mon sort je m'occupe à mon tour.
Jusqu'ici, n'écoutant qu'un trop aveugle amour,
Je vous ai fait sur moi régner en souveraine;
Esclave plus qu'époux, j'ai porté votre chaîne.
J'aurais en vous gênant pensé vous avilir,
Et trouvais assez doux le sort de vous servir.
Aujourd'hui, soit que né soupçonneux et sévère
On réprime aisément son premier caractère;
Soit avec des motifs, soit enfin par humeur,
C'est à vous sur cela de sonder votre cœur,
Je viens vous déclarer que vous avez un maître,
Et par pitié pour vous, vous le faire connaître.
Apprenez que Henry porte tout à l'excès;
Qu'aux sermens de l'hymen si vous manquiez jamais,
S'il avait le malheur de vous trouver coupable,
Il ne serait rien... rien, dont il ne fût capable.
Je ne puis élever ce que j'aime assez haut,
Mais sachez qu'avec moi, du trône à l'échafaud
Il n'est aussi qu'un pas. Malheur à qui m'offense!
Aussi loin que l'amour je porte la vengeance.

ANNE.

Seigneur, expliquez-vous et ne menacez pas.
Vous savez si le trône eut pour moi des appas?

HENRY.

Oui, Madame, je sais que le fond de votre âme
N'a jamais accordé de retour à ma flamme.
J'en ai gémi tout bas, sans plainte et sans aigreur;
On ne peut, il est vrai, commander à son cœur.
Mais je croyais du moins votre âme libre et pure;
J'espérais que le temps, le devoir, la nature
Vous feraient par degrés supporter votre époux
Et produiraient un jour des sentimens plus doux.
A quel fatal espoir j'abandonnais ma vie!
Vous libre, ô ciel!... vous pure!... ô comble d'infamie!
Si ce qu'on dit est vrai... sous la voûte du ciel
Il n'est rien d'aussi vil ni d'aussi criminel!
Je veux encor douter... mais répondez, Madame,
Répondez, et songez que je lis dans votre âme.
Quel est ce Macartney, qui chez vous s'introduit?

ANNE.

C'est un infortuné qu'un pasteur m'a conduit,
Victime d'un malheur si touchant et si rare
Qu'il se ferait sentir au cœur le plus barbare.
J'ai moi-même voulu l'entendre, lui parler,
Et comme je n'ai point l'usage d'étaler
Le peu de bien que j'ai l'occasion de faire,
Je ne l'ai fait entrer chez moi qu'avec mystère.

HENRY.

Juste ciel!... et Vallace? est-ce aussi la vertu
Qui vous fait recevoir chez vous cet inconnu?

ANNE.

Ce Vallace, seigneur, arrive d'Italie.
A la peinture, aux arts, il élève ma vie:
Ces goûts, vous le savez, remplissant mes loisirs,
Avec Élisabeth forment mes seuls plaisirs.

HENRY.

Eh! laissez-là, Madame, et vos vertus factices,
Et vos arts qui ne sont que l'ornement des vices.
Une reine qui met quelque prix à l'honneur
Vit toujours en public, s'immole à sa grandeur;
L'intérieur des rois doit être un sanctuaire
Impénétrable à l'œil du profane vulgaire.
Je commande qu'ainsi vous viviez désormais,
Que l'étiquette auguste habite ce palais.
Des mœurs de l'orient j'adopte ici l'usage,
Je veux qu'autour de vous tout sente l'esclavage,
Et ne pouvant compter sur des garans plus doux,
La gêne et la terreur me répondront de vous.

ANNE.

Je respecte, seigneur, jusqu'à vos injustices...
Mon cœur s'est imposé de plus grands sacrifices...

HENRY.

Et votre Juliette?... elle blesse mes yeux,
Je défends que jamais elle vienne en ces lieux.
Je ne puis supporter ces amitiés de femmes,
Ces éternels secrets qui corrompent leurs âmes;
On y trame toujours la honte d'un époux.
De ces vifs entretiens le charme le plus doux
Est quelque passion ou passée ou présente.
Quand on est vertueuse on est sans confidente...
Enfin autour de vous tout me devient suspect,

Votre frère lui-même irrite mon aspect.
On n'a droit de compter que sur ce qu'on estime,
Et je ne puis vous croire à l'abri d'aucun crime.
Quel changement, grand Dieu!... ce matin je croyais
Que tes vertus encor surpassaient tes attraits...
Elle ne répond rien! juste ciel, ce silence
Est-il celui du crime ou bien de l'innocence?
Parle, tu peux encor désarmer mon courroux,
Tu le peux, mais il faut tomber à mes genoux.
Il faut qu'en cet instant un examen sévère
Expose sous mes yeux toute ta vie entière.
J'ai cru t'épouser pure en recevant ta foi,
Le passé, le présent sont l'un et l'autre à moi...
Si quelque séducteur égara ta jeunesse,
Si ton cœur est chargé de la moindre faiblesse,
Il faut me l'avouer. Ta grâce est à ce prix.
Ne crois plus me tromper. Déjà plusieurs avis
Éclairent mes soupçons. Ce que tu veux me taire
Va devant peu pour moi cesser d'être un mystère.
Parle, tandis qu'encor maître de mes transports
Je te laisse le temps des pleurs et des remords.
Si tu n'as pas bientôt imploré ma clémence,
Quelle pense-tu donc que sera ma vengeance!
Comme un vulgaire amant que l'on vient de trahir,
Crois-tu que je m'abaisse à pleurer, à gémir?
Époux déshonoré, sans pouvoir et sans force,
Crois-tu que je me borne à l'éclat d'un divorce?
C'est toujours par le sang que Henry s'est vengé!
Et ne crois pas qu'ainsi lâchement outragé
Je te fasse l'honneur de le verser moi-même,
On ne plonge un poignard qu'au cœur de ce qu'on aime.

ANNE.

N'espérez pas, seigneur, le barbare plaisir
De me voir ni prier, ni pleurer, ni frémir.
Le trépas, quel qu'il soit, est tout ce que j'envie.
Ah! pour craindre la mort il faut aimer la vie!

HENRY.

Perfide, dis plutôt que tu ne m'aimes pas,
Que ta haine te fait désirer le trépas.

ANNE.

Eh bien! punissez-m'en, ce crime doit suffire...
Sur l'échafaud, seigneur, ah! faites-moi conduire!

HENRY, transporté de fureur.

Oui, je t'y traînerai...
(on lui apporte un billet.)
Donnez, cela suffit.
(après avoir lu le billet.)
Pour la dernière fois, réponds-moi...

ANNE.

J'ai tout dit.

SCÈNE IV.

ALFRED, HENRY, ANNE.

HENRY, en voyant entrer Alfred.

Approche.

ALFRED, courant à sa sœur qu'il aperçoit fondant en larmes.

Ciel! ma sœur, dans quel état horrible!

HENRY, à part.

Observons-les tous deux dans ce moment terrible.

ANNE, à demi-voix à son frère en lui tendant la main.

Ah! mon frère, fuyez.

HENRY, à Alfred.

Écoute, et souviens-toi
Que je suis son époux, et que je suis ton roi...
Un moment quelquefois change tout dans la vie,
Et fait d'un jour de gloire un jour d'ignominie.
Demain à Wesminster je couronnais ta sœur,
J'épuisais sur vous deux l'éclat de la grandeur;
Tu lui donnais la main à cette auguste fête;
Une autre pompe ici va bientôt être prête...
Dispose ta pensée à tomber de bien haut,
Ta sœur passe demain du trône à l'échafaud.

ALFRED, avec un cri de terreur et de rage.

O ciel!

HENRY.

C'était trop peu que son ingratitude
Se fît de me haïr une barbare étude;
Indignement livrée aux plus lâches amours,
Elle couvre de honte et mon trône et mes jours.
Je n'ai point sur cela de frivoles indices,
On m'a nommé les lieux, les témoins, les complices.

ALFRED, avec transport.

Qu'ils se montrent; moi seul j'ose les défier :
Je jette ici le gage à l'univers entier.

HENRY.

Laisse-là tes combats et cet absurde usage
Qui met souvent le crime à l'abri du courage.
C'est par-devant les lois, c'est à leur tribunal
Que ta sœur va subir un examen fatal.
Là, ton bras ni ta voix ne pourront la défendre,
Et l'austère rigueur se fera seule entendre.

(après un moment de silence.)

Mais j'ai lieu de penser qu'en ses plus jeunes ans
Ta sœur avait commis des attentats plus grands...
Toi, qui fus le témoin, l'ami de sa jeunesse,
Oses-tu te porter garant de sa sagesse?

ALFRED, avec émotion.

Qui? moi!

HENRY.

Oui, toi... réponds, et ne te trouble pas.

ANNE, hors d'elle-même, et se jetant aux genoux de Henry.

Eh! ne suffit-il point, seigneur, de mon trépas?
Pourquoi dans ma disgrâce envelopper mon frère?
Souffrez qu'abandonnant pour jamais l'Angleterre
Il aille au loin pleurer sa malheureuse sœur!

ALFRED, avec emportement.

Moi, je te survivrais!... Tyran, dans ta fureur,
Ah! qu'un même échafaud tous deux nous réunisse!

HENRY.

Tu la verras mourrir... ce sera ton supplice.
Viens voir en attendant tous ses honneurs détruits,
Viens la voir au milieu de tout Londres surpris,
Dans le fonds d'un cachot honteusement traînée.

(il la saisit en même temps avec violence, et, l'arrachant du fauteuil où elle s'est rejetée, la traîne vers la porte.)

ALFRED, hors de lui.

Ah! ce n'est pas de quoi je plains l'infortunée!
C'est du malheur qu'elle eut de t'engager sa foi,
Et d'avoir pour époux un monstre tel que toi.
Ah! rends grâce au lien qui t'a rendu mon frère,
Car déjà, n'écoutant que ma juste colère,
J'aurais plongé ce fer...

(il met la main sur la garde de son épée.)

ANNE, se jetant entre son frère et Henry.

Ah! pardonnez, seigneur,
Un frère au désespoir qu'égare sa douleur.

ALFRED.

Non, je n'abjure point ma sanglante menace!
Réfléchis que ce bras, si tu me faisais grâce,
Du bout de l'univers reviendrait te frapper:
A qui brave la mort on ne peut échapper!

HENRY.

Malheureux!... je saurai prévenir ta vengeance,
Tout ton cœur s'est trahi, grâce à ta violence:
Tes coupables transports, ton fol emportement,
Ne sont pas ceux d'un frère, ils sont ceux d'un amant.
Tu l'es ou tu le fus... Mais, couple abominable,
Tu vas me payer cher ta conduite exécrable.
Holà! gardes... Sydney... que l'on mène à la tour
Et le frère et la sœur... Demain avec le jour
Je veux que leur procès et commence et finisse.
Séparez-les tous deux... allez, qu'on obéisse.

(les gardes les séparent et les mènent à la tour.)

(à Sydney.)

On a vu quelquefois de lâches souverains,
Par leurs femmes laissant avilir leurs destins,

En citoyens obscurs supporter l'infamie
Que d'insolens sujets imprimaient sur leur vie.
Je veux à mes pareils enseigner dans ce jour
Comme il leur appartient de venger leur amour.
Qui venge son affront n'en a plus l'infamie,
L'offense est effacée alors qu'elle est punie.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène se passe dans les prisons de la tour de Londres.

On voit les deux prisons séparées dans lesquelles sont enfermés Anne et son frère. Ces prisons partagent la scène, de manière que les spectateurs voient à la fois ce qui se passe dans chacune d'elles, et que l'action marche ainsi simultanée.

Alfred se promène à grands pas. Il est dans l'agitation la plus violente. Sa douleur est mêlée de mouvemens de fureur. Dans les intervalles où il ne parle pas et où la scène est alors remplie par sa sœur, son agitation augmente; il se lève, il s'asseoit, il porte enfin dans toute sa contenance le caractère de son âme et de la passion qui la remplit.

Anne au contraire est abattue, mais tranquille. Elle vient de subir l'interrogatoire de ses juges; la porte du fond de sa prison encore ouverte les laisse voir au moment où ils viennent de sortir avec l'appareil des gardes qui les accompagnent. Elle est debout, et les suit des yeux avec une tristesse calme et courageuse. Un soldat referme la porte de la prison. Elle revient alors s'asseoir auprès d'une table sur laquelle sont une lampe et quelques livres de piété. Elle s'appuie la main ssur les yeux et dans l'attitude d'une profonde réflexion.

La scène est au milieu de la nuit. Tous les monologues d'Alfred et de sa sœur doivent être dits avec lenteur, et coupés fréquemment par des repos.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED.

Le monstre l'outrageait... la traînait au supplice!
Et mon bras trop prudent n'en a pas fait justice!

Ah! je me suis du moins assuré le trépas!
Un tyran menacé ne le pardonne pas.
Mais, hélas! ô ma sœur, toi perdre ainsi la vie
De la main des bourreaux et dans l'ignominie!
Toi dans l'ignominie! ah! ne va pas penser
Qu'à d'indignes soupçons je puisse m'abaisser!
Tout peut autour de toi changer dans la nature,
Mais tu n'as pu cesser d'être estimable et pure...
Ah! si ce sentiment, si bien gravé dans moi,
Pouvait percer ces murs et parvenir à toi,
Ton cœur opposerait en secret mon estime
Aux soupçons flétrissans dont la honte t'opprime.
Ah! sans doute ces murs nous renferment tous deux.
Tout près de moi sans doute en ces cachots affreux,...
Ma sœur... O ciel! peut-être en ce moment funeste
On tranche de ses jours le déplorable reste!
Un tyran dans ses mains n'a-t-il pas à son choix
Le meurtre, le poison, et jusqu'au fer des lois.

SCÈNE II.

ANNE.

Qu'aura-t-on pu penser de mon profond silence?
Je n'ai rien répondu... rien dit pour ma défense.
De crimes supposés j'ai supporté l'horreur!
Quand un crime réel au fond de notre cœur
Nous pèse et nous accable... ah! de la calomnie
On a perdu le droit de défendre sa vie!
Mais j'adore, grand Dieu! ta profonde équité;

Quel repli de nos cœurs échappe à ta clarté!
C'est dans le moment même où ma funeste flamme
Peut-être de nouveau renaissait dans mon âme,
Que ta foudre en éclats vient dessiller mes yeux.
Ainsi tu n'es que juste en étant rigoureux,
Tu frappes pour guérir, et souvent dans l'abîme
Tu parais nous jeter pour nous sauver du crime.
Mais épuise sur moi ton utile rigueur,
Grand Dieu! fais grâce au frère en punissant la sœur.
O mon frère! c'est moi qui, t'aimant la première,
T'embrasai d'une ardeur trop fatale et trop chère.
Dans mes regards brûlans tu puisas tous tes feux,
Tu souffrais tu vivais, tu mourais malheureux.
Moi, j'osai, je parlai... j'eus la folle imprudence
D'un amour effrené qu'aveugle l'innocence.

SCÈNE III.

ALFRED, *entendant ouvrir les portes de sa prison.*

Ah! grâce au ciel, mon sort va donc être accompli!
Sur leurs pivots d'airain ces portes ont gémi...
(il va au-devant des personnes qui entrent.)
Ah! qui que vous soyez... ma sœur vit-elle encore?
Venez-vous terminer mon destin que j'abhore?

SYDNEY, *suivi des juges qu'il précède et qui composent la commission nommée pour le jugement d'Anne et d'Alfred.*

C'est à vous de répondre, et non d'interroger.
En vertu de la loi nous venons vous juger.

ALFRED.

Ministre d'un tyran, vous parlez de justice!

Ah! comblez sa vengeance, adorez son caprice.
Je viens me présenter au-devant de vos coups.
Eh bien, que me veut-on? de quoi m'accusez-vous?
J'ai défendu ma sœur, j'ai senti son injure,
Oui, j'ai tiré le fer pour venger la nature.
Il faut punir mon bras, mais de sa lâcheté,
Mais de n'avoir pas fait ce dont il fut tenté.
Voilà mon seul remords, mon crime véritable;
Le tyran vit, voilà de quoi je suis coupable.
Mais sachez que s'il vit il le doit à ma sœur,
A sa vertu plus grande encor que son malheur.
Tandis que son époux, se livrant à sa rage,
Accumulait sur elle outrage sur outrage,
Ne lui parlait que mort, que chaînes, qu'échafaud,
Et de sa propre main la traînait au cachot,
Sa touchante douceur calmait ma violence,
Et retenait mon bras armé pour sa vengeance.
Dites donc au tyran, si votre lâcheté
Ose jusqu'à ses pieds porter la vérité,
Que si son cœur se sent capable de justice,
A l'une il doit la vie, à l'autre le supplice.

SYDNEY.

Vous condamnant ainsi par votre propre aveu,
A la mort, en effet, attendez-vous dans peu.

ALFRED.

Qui désire la mort la reçoit comme grâce.
Mais ne puis-je savoir, hélas! ce qui se passe,
Ce que devient ma sœur?

SYDNEY.

Quand il en sera temps,

Vous connaîtrez son sort.

ALFRED.

Langage des tyrans!
Ah! la mort à leur gré sert trop peu leur vengeance!
Ils ont inventé l'art d'allonger la souffrance
Par le poison du doute et l'horreur des cachots,
Par l'affreux désespoir qui grossit tous les maux,
De peser en tous sens sur la triste infortune,
Et de faire mourir mille fois au lieu d'une.

SYDNEY.

Nous vous plaignons, Alfred, mais il faut obéir.

ALFRED.

Sers ton maître, Sydney, sois lâche sans rougir;
Confident de Henry, remplis ton ministère,
Mon arrêt à la main, va chercher ton salaire,
(les juges sortent.)

SCÈNE IV.

ALFRED, seul. Il s'asseoit, et après un moment de silence.

Encor quelques momens, et tout sera fini...
(Il met la main sur son cœur.)
Ce cœur ne battra plus... la mort l'aura guéri...
Ah! je le sens, c'était le remède suprême;
Mais je ne pouvais pas m'y résoudre moi-même...
Lorsque j'envisageais ma folle passion,
L'impossibilité, les remords, la raison,
Tout criait: Lâche, il faut renoncer à la vie.

J'en formais le projet... mais mon âme attendrie
Répondait à son tour : Quoi! ne plus la revoir!
Ne plus l'aimer!... Soudain, je ne sais quel espoir
Rallumait dans mon sein sa flamme empoisonnée,
Et serrait de mes jours la trame infortunée.
Dieux! quels horribles vœux forme encor mon amour!
Si la mort nous frappait tous deux le même jour!
Pardonne, hélas! ma sœur, j'ose ne pas te plaindre;
Ah! la mort pour son cœur ne peut pas être à craindre.
Sur le même échafaud, croyant nous mieux punir,
Si le cruel Henry voulait nous réunir!
Pensée épouvantable et pourtant consolante!
Pardonne encor, ma sœur, que dis-je? mon amante!
Est-ce aux mourans d'avoir ces vains ménagemens,
Ces détours imposteurs commandés aux vivans?
On a droit en mourant d'avouer ce qu'on aime.
Hélas! tu n'oseras à ton heure suprême
M'adresser un soupir!... Dieu, la religion...
Ah! soulage ses maux, utile illusion!
Soutiens-la, j'y consens, fable touchante et belle!
Ah! je serais heureux de croire à toi comme elle.

SCÈNE V.

ANNE, SYDNEY, JUGES, GARDES.

SYDNEY, entrant dans la prison d'Anne. Elle se lève quand ils entrent.

Madame, avec douleur, je viens vous déclarer
Qu'à la mort dans une heure il faut vous préparer.

ANNE.

Ciel! je bénis tes coups... prends soin de ta victime.
(à Sydney.)
Mais ne puis-je savoir?... Apprenez-moi mon crime.

SYDNEY, à un juge.

Lisez-lui son arrêt.

ANNE, prenant la sentence.

Épargne-m'en l'horreur,
Donne.
(elle lit à voix basse et laisse de temps en temps échapper les mots suivans.)
Adultère! non, tu le sais, Dieu vengeur,
Ce n'est pas là mon crime... O ciel! Sympton, Vallace,
Monstres des enfers!... épouvantable audace!...
Mon frère à mes côtés va partager mon sort!...
C'en est fait... rien ne peut le sauver de la mort.
(elle s'avance au milieu de la scène et s'adressant au ciel.)
Hélas! Dieu tout-puissant, j'adore ta justice,
Il est de ton devoir que le crime périsse;
Mais souffre qu'en mourant je repousse l'horreur,
La honte dont on veut accabler mon malheur.
Laisse-moi confesser mon crime véritable,
C'est sans doute, en effet, m'avouer plus coupable;
Mais quelques cœurs sur moi daigneront s'attendrir,
Et mon crime du moins ne pourra m'avilir.
Oui, j'aimai... je brûlai d'une flamme funeste,
O mon frère, ton nom... ma douleur dit le reste;
Mais j'étais libre alors... un hymen malheureux...
N'avait point aux autels enchaîné tous mes vœux.
Dès ce jour je frémis... je sortis de l'abîme,
Je brisai les liens qui m'attachaient au crime.
Mon frère était absent, j'eus le courage affreux

De vouloir que la mer nous séparât tous deux.
Enfin, depuis trois ans j'ai combattu ma flamme,
J'ai vécu dans les pleurs, j'ai déchiré mon âme:
L'absence, le remords et la religion
N'ont qu'à demi, peut-être, éteint ma passion;
Et l'on m'ose accuser de honteuses faiblesses!
Ah! si les vrais amans sont exempts de bassesses,
Qu'on juge, hélas! combien en doit être à l'abri
Un cœur infortuné profondément rempli
Du plus vif sentiment qui soit dans la nature,
D'un sentiment qui n'eut ni bornes ni mesure,
Qu'aucun autre ne peut jamais faire oublier,
Et que l'excès a seul droit de justifier.

(à ses juges.)

Allez... j'attends en paix l'heure de mon supplice.
Dieu me pardonnera... vous m'avez fait justice.

(les juges sortent; Anne revient s'asseoir auprès de la table et écrit une lettre.)

SCÈNE VI.

ALFRED, se réveille d'un moment de sommeil où il était tombé de fatigue et d'accablement.

Où suis-je, malheureux!... quel horrible réveil!...
Mes yeux ont-ils bien pu se fermer au sommeil!...
Dieux! quel songe imposteur!... quel étonnant délire!...
Même au bord du tombeau l'amour a tant d'empire!...
Je t'ai vue, ô ma sœur... je viens de te revoir.
Imagination! quel est donc ton pouvoir!
Tu frappes les objets, et tout change de face;

Tu franchis et les temps, et les lieux, et l'espace;
Nous étions, nous errions, nous nous donnions la main
Dans les champs paternels, dans ce riant jardin
Où jadis... Loin de moi désespérante image!
Ah! je n'ai pas besoin de t'aimer davantage,
Je porte à l'échafaud le même cœur qu'alors,
J'y mourrai t'adorant et mourrai sans remords.

SCÈNE VII.

(Un soldat ouvre la porte de la prison d'Anne, Il est suivi d'une femme voilée. Il lui parle bas et il sort. Cette femme entre, la prison se ferme. Elle lève son voile et Anne reconnaît Juliette.)

ANNE, JULIETTE.

ANNE, avec transport.

O ciel! j'attends la mort et je vois mon amie!
(se jetant dans ses bras.)
Je te vois... on veut donc m'attacher à la vie?

JULIETTE.

Je te vois... mais bientôt, grands dieux!

ANNE.

Je sais mon sort...
Et le sien... le cruel a donc voulu la mort!...
Mais toi... toi dans ces murs?

JULIETTE.

J'ai franchi les obstacles...
Que mon cœur ne peut-il de plus hardis miracles!
A prix d'or j'ai séduit tes gardes... on permet

Que nous ayons ensemble un entretien secret.
Ce voile... ce soldat... la nuit encore épaisse...
Les momens sont comptés... l'heure vole et nous presse...
Ah! parle, que veux-tu?... qu'ordonnes-tu de moi?

ANNE.

Me survivre, et m'aimer... voilà qu'elle est la loi
Que t'impose en mourant ma volonté dernière.

JULIETTE.

Cruelle! voilà donc comme je te suis chère!
Tu m'ordonne de vivre, hélas! lorsque tu meurs!...
Tu n'as point confondu tes vils accusateurs?...

ANNE.

Ils ont pu m'accabler avec toute assurance,
Je n'ai point usurpé les droits de l'innocence.
Leur front était d'airain, et le mien a pâli,
Soit que d'étonnement j'eusse le cœur saisi,
Soit que la main de Dieu dans ce moment terrible
Appesantît sur moi sa vengeance invisible.

JULIETTE.

Mais ce fatal amour dans un désert caché,
Et qui ne s'est jamais qu'en mon sein épanché,
Pourquoi donc l'avouer?...

ANNE.

Me voyant condamnée,
D'Alfred ne pouvant plus changer la destinée,
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai dit la vérité.
Au tribunal de Dieu mon cœur s'est transporté.
On peut subir la mort, mais non pas l'infamie.
J'ai rétabli l'honneur du reste de ma vie;
De ma fille en un mot j'ai conservé les droits,

Et j'ai mis son berceau sous la garde des lois.
Ah! ne t'afflige pas du sort que Dieu m'envoie,
Dieu connaît les tourmens dont mon âme est la proie,
Dieu voit ce qui s'y passe, et s'il veut me punir,
C'est parce qu'il renonce à pouvoir me guérir.
Je meurs, mais vois, hélas! vois quelle destinée,
Mille fois plus cruelle et plus infortunée,
Si des bras de ma fille on m'arrachait un jour
Quand elle sentirait le prix de mon amour,
Quand sa douce amitié, ses caresses, ses larmes
Me lieraient à la vie en y prêtant des charmes.
Du moins en ce moment ma fille ne sait pas
Ce que c'est qu'une mère, et ce qu'est le trépas.
Mais parlons de mon frère... hélas! avec courage
Son cœur supportera cet horrible passage;
Mais son courage, ô ciel! n'a point l'appui du mien.

JULIETTE.

Il n'a point en effet ta vertu pour soutien.
Il bravera la mort, parce qu'une grande âme
Ne connaît point la crainte; mais il aime sa flamme,
Et mourra criminel.

ANNE.

Ah! je voudrais le voir.
Oui, je conçois peut-être un trop aveugle espoir!
Mais j'ose me flatter qu'à son heure suprême,
L'exemple, les remords, les pleurs de ce qu'il aime,
Ce fatal ascendant qui jadis l'a perdu,
Rameneront enfin son cœur à la vertu.
Je viens donc à Henry d'écrire cette lettre :
Hélas! à l'implorer il faut bien me soumettre.

J'ai trop de l'innocence affecté la hauteur,
Et plus d'humilité convient à mon malheur.
Je demande en mourant, comme grâce dernière,
Qu'il me laisse un moment entretenir mon frère.
Mes juges si l'on veut pourront être présens.
Il s'agit bien, hélas! en ces derniers instans,
Et de l'opinion et de la renommée!
Vains objets que la mort convertit en fumée...
C'est au ciel qu'est pour moi le juge souverain,
Celui qui connaît tout, qui tient tout dans sa main;
Celui seul dont il faut apaiser la vengeance,
Et faire sur nous deux descendre la clémence.
Je lui demande aussi que mon Élisabeth
Me soit menée avant de subir mon arrêt.
Ah! je puis l'embrasser sans réserve et sans crainte;
Du malheur à son âge on ne sent pas l'atteinte.
Je lui demande enfin...., mais ton sensible cœur
Pourra-t-il soutenir ce spectacle d'horreur?
Je lui demande, hélas! que ta main défaillante
Guide vers l'échafaud ma démarche tremblante;
Que je puisse du moins avant le coup affreux
T'adresser la parole et rencontrer tes yeux.

JULIETTE.

Quoi! tu veux que ton sang sur mon sein rejaillisse!...
Que ton dernier soupir dans mon cœur retentisse!
Eh bien! soit. Loin de moi cette lâche amitié,
Qui sous le voile honteux d'une fausse pitié
Pourrait t'abandonner à ton heure dernière,
Et laisser d'autres mains te fermer la paupière!

ANNE.

Ah! que mon amitié t'a causé de malheur!

Que son triste fardeau doit peser sur ton cœur!

JULIETTE.

Hélas! que t'ai-je fait pour que le tien m'offense!
Mon amie, est-ce là de la reconnaissance?

ANNE.

De combien de remords ce cœur est déchiré!
Ah! n'aigris point les maux dont il est dévoré.
Oh! combien j'ai troublé ta belle destinée,
Et l'avenir heureux pour qui tu semblais née!
Dieux! quand je me rappelle et nos premier printemps,
Et nos plaisirs si purs, et nos cœurs si contens,
Et la sécurité qui marchait sur ta trace,
Et ce front où brillaient et la joie et la grâce!
J'aimai... notre bonheur alors s'évanouit;
La paix du cœur cessa, le charme fut détruit...
Je ne t'entretins plus que de remords, d'alarmes,
Et condamnai tes jours à d'éternelles larmes.
Enfin, depuis deux ans, mon cœur impatient
Te désire et t'appelle, et c'est au même instant,
C'est lorsque ton retour, ô ma céleste amie,
Vient essuyer mes pleurs et consoler ma vie,
Qu'un abîme imprévu s'entrouvre sous nos pas,
Et que le feu du ciel m'immole dans tes bras!
Si toute seule encor je périssais victime!
Mais mon frère... mais toi... mais ma fille... ah! le crime
Serait puni trop peu. Le ciel sait que ce cœur
Est mort depuis long-temps à la vie, au bonheur.
M'adresser tous ses coups serait trop de clémence,
Il me frappe où je vis...

JULIETTE.

Adore sa vengeance,

Et laisse-moi ma part de ton sort à remplir.
J'ai vécu de tes maux! j'ai le droit d'en mourrir!

(on entend l'horloge de la tour.)

Mais l'heure frappe, ô ciel!

ANNE.

Eh bien! que veux-tu dire?

(on ouvre la porte, et le même soldat qui a conduit Juliette se présente en silence.)

JULIETTE.

Qu'il faut que je t'embrasse et que je me retire!...
Ce soldat qui m'attend m'en donne le signal;
Plus de retard pourrait lui devenir fatal.

ANNE.

Eh! c'est à toi surtout qu'il deviendrait funeste!
Voilà ma lettre... va... le ciel fera le reste.
Adieu.

JULIETTE.

Mon sang se glace à cet horrible mot!

ANNE, lui tendant la main.

Nous nous verrons encor...

JULIETTE, avec un cri de terreur et de désespoir.

O ciel, à l'échafaud!

(elle s'arrache alors des bras d'Anne et suit le soldat.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la grande salle du palais de Westminster, que Henry VIII avait destinée et fait préparer pour les fêtes du couronnement d'Anne de Boleyn. Henry en a fait pendant la nuit changer les préparatifs en appareil de deuil. La salle est tendue de noir et éclairee par des lampes funèbres. Les chiffres de Henry et d'Anne paraissent encore dans l'entablement formés de guirlandes de fleurs. Tous les autres ornemens sont couverts de crêpes.

La principale porte de la salle, qui est au fond du théâtre, donne sur une terrasse où doit se passer l'exécution. C'est ainsi que l'histoire nous rapporte que fut exécuté l'infortuné Charles I. Il passa d'une salle du palais sur l'échafaud qu'on avait dressé à la hauteur de cette salle et au milieu de la place. Cette disposition m'a paru très-susceptible d'être suivie au théâtre, et très-propre à mettre la catastrophe en action sans en mettre l'horreur sous les yeux des spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRY, SYDNEY.

HENRY se promène à grands pas. Il s'approche d'une porte qui donne dans l'intérieur du palais et l'ouvre. Il regarde, il ferme un rideau qui la cache, revient sur la scène. Il voit les préparatifs qui ont été faits dans la salle. Un officier de ses gardes entre et lui parle bas. Tous les mouvemens de Henry sont d'un homme agité par la fureur et par la vengeance. Sydney entre, et il va au-devant lui.)

Eh bien! tout est-il prêt?

SYDNEY.

Londres dans la terreur,
Sire, attend ce que va prononcer votre cœur.
Mais faut-il vous le dire? on adore la reine;
A la croire coupable on se porte avec peine,
Et même en le croyant on ose souhaiter
Que la compassion en vous daigne éclater.
On regarde déjà comme un heureux prémice
L'ordre qui cette nuit a changé le supplice.

HENRY.

Ah! je l'entends... ce peuple ennemi de son roi
Se plaît à voir l'affront qu'on imprime sur moi.
Il se venge en pensant que l'objet qui m'enflamme
A versé la douleur dans le fond de mon âme!
Que ce cœur qu'il abhorre est à la fin puni,
Qu'il sent l'affreux tourment d'être de tous haï.
Ah! sans doute il voudrait qu'une lâche clémence
Prolongeât mon injure et trahît ma vengeance;
Mais tu me connais mal, crois-moi, peuple insolent!
Moi, pardonner, jamais!... plus ton attachement
Pour Anne ose éclater, plus son sort t'intéresse,
Plus dans son traître sang cette main vengeresse
Brûle de se plonger... Lorsque j'ai ce matin
Différé le supplice... ah! crois-tu qu'en mon sein
Quelque lueur d'amour ait pensé reparaître?
J'ai voulu me venger avec l'éclat d'un maître.
Cette mort, ce poison, ce cachot ténébreux,
Ce supplice en silence et loin de tous les yeux,
Tous ces ménagemens qui sauvent l'infamie,
Avec assez d'horreur n'arrachent point la vie.

Je veux que le grand jour éclaire l'appareil,
Et présenter le crime à l'aspect du soleil.
Tu vois cet intérieur du palais de mes pères,
Ces emblèmes de deuil, ces voiles funéraires:
Tout respirait ici la pompe d'un beau jour,
La splendeur d'un spectacle ordonné par l'amour.
Moi-même, amant époux, dans ma folle tendresse
J'entrelaçais mon chiffre au nom de ma maîtresse...
J'ai veillé cette nuit pour changer ces apprêts;
La terreur et la mort aux murs de ce palais
Ont remplacé l'amour et la magnificence,
Et ces détails affreux ont fait ma jouissance!...
C'est ici qu'au milieu d'un flot d'adorateurs
J'élevais la perfide au faîte des grandeurs!...
De ce palais, Sydney, tu sais que la terrasse
Domine Westminster et règne sur la place;
C'est là que couronnée et le sceptre à la main,
Au peuple transporté de son heureux destin,
Je voulais, par Alfred, qu'elle fût amenée...
Avais-je par l'amour l'âme assez abusée?
Écoute maintenant ce qu'un cœur outragé
A pensé mûrement pour être mieux vengé:
Où je comblais d'honneur, je veux faire justice;
Où je la couronnais, j'ordonne son supplice...
Enfin, à l'instant-même et dans ce même lieu,
Et le frère et la sœur viendront se dire adieu.

SYDNEY.

Ils vont se voir, seigneur?

HENRY.

Anne, dans cette lettre,

Que du fond du cachot elle m'a fait remettre,
Me demande en mourant cette unique faveur,
Et j'ai de l'accorder la barbare douceur.
Elle verra son frère, elle verra sa fille;
Ah! je voudrais connaître encor dans sa famille
Quelque objet qui fût cher à son cœur déchiré,
Pour faire succéder tour à tour, à mon gré,
Ces scènes de douleur, et vingt fois à la vie
La rattacher, avant qu'elle lui soit ravie.
Son cœur chérit Hertford, Hertford jusqu'au trépas
Pourra l'accompagner et lui tendre les bras;
C'est ainsi que la mort nous paraît plus sensible!
La nature aux humains ne l'a point faite horrible,
Et ce sont ces liens et du sang et du cœur,
Ces témoins déchirans, qui font tout son malheur.
Avec quelle douceur... Ciel! avec quel délice
Je vais voir leurs remords couronner leur supplice!

(il lui montre une porte intérieure qui donne dans le palais.)

De ce réduit secret où seul, libre, inconnu,
Croyant dans mes transports couronner la vertu,
Je comptais, m'enivrant de la trouver si belle,
Applaudir aux honneurs que je versais sur elle;
Je veux de leur malheur me repaître à loisir...
Le malheur quelquefois conduit à se haïr...
Que pour moi ce serait une douce vengeance!
Mais on vient, c'est sans doute elle ici qui s'avance.

(il rentre avec Sydney dans le palais.)

SCÈNE II.

ANNE, enchaînée et conduite par des gardes.

Où suis-je, hélas! où vais-je... où conduit-on mes pas?
Pourquoi dans ce palais?... pourquoi point au trépas?
Veut-on dans ce séjour me renfermer vivante?...
C'est mourir que je veux... ah! vivre m'épouvante.
Ciel! détourne de moi ce tourment douloureux;
La mort est nécessaire à ce cœur malheureux!
(à ses gardes.)
Et mon frère? et ma fille... et miss Hertford... barbares!
Ah! d'un mot, d'un seul mot, ne soyez point avares;
Les verrai-je?.....
(les gardes sortent sans répondre et ferment les portes de la prison.)
On me laisse en butte à mon effroi,
Et j'entends le tombeau se refermer sur moi.
C'est là, cruel Henry, ton horrible vengeance!
Tu n'accordes la mort, hélas! qu'à l'innocence!
Pour le crime, ah! tu sais créer de plus grands maux;
La vie et les remords deviennent tes bourreaux.
(elle regarde de tous côtés.)
D'un tyran consommé je reconnais l'adresse;
Je reconnais cet art d'exciter la faiblesse,
D'accabler à la fois par un spectacle affreux
L'imagination, et le cœur et les yeux.
(elle s'asseoit épuisée d'accablement et de désespoir.)
Il est un terme à tout; grand Dieu! la force humaine
Ne soutient qu'un degré de malheur et de peine.
La force, la vertu, tout succombe... Ah! je sens

Que si je ne meurs pas, de trop chers sentimens
Renaîtront malgré moi dans mon âme attendrie!
Je ne puis arracher le trait qu'avec ma vie...
Hélas! dans ce lieu même, ayant devant les yeux
Ce spectacle de deuil, cet appareil affreux,
Le cœur plein de remords!... plein de l'Être suprême,
Avant tout... plus qu'à tout... je suis à ce que j'aime.
On ouvre, quelqu'un vient... mon frère!... juste Dieu!

SCÈNE III.

ANNE, ALFRED, accompagné par des gardes et chargé de fers.
Les gardes sortent.

ALFRED, se jetant dans les bras de sa sœur.
Ma sœur... ô ciel! et c'est un éternel adieu!

ANNE.
Ah! béni soit ce ciel qui nous rejoint encore,
Qui m'accorde en mourant la faveur que j'implore!
Celle de te servir de conseil et d'appui,
De te tendre la main pour t'amener à lui.

ALFRED
Dieu! tu meurs!... et c'est moi qui t'arrache la vie!
C'est moi!... Tu repoussais sans moi la calomnie.
C'est mon fatal amour, cet amour malheureux!

ANNE.
J'ai fait ce que j'ai dû dans ce moment affreux.
Nous mourons tous les deux... va, cesse de me plaindre,
La vie était pour nous le seul malheur à craindre.

ALFRED.
Ah! ma mort suffisait, et j'étais résolu

De rendre en m'immolant le calme à la vertu.
Hélas! seul, sans amis, dans ma douleur profonde,
Quel charme, quel devoir me retenait au monde!
Mais toi, que de liens... combien d'infortunés
Dont les destins étaient à ton sort enchaînés!
Ornement de ton sexe, amour de l'Angleterre,
Que ton cœur remplissait d'espace sur la terre!
Oh! que mon souvenir va leur être en horreur!
Apaise les remords qui déchirent mon cœur.
Je suis ton corrupteur... je t'ai fait ma victime.
C'est moi qui par degrés t'entraînai dans l'abîme;
Je fascinai tes yeux... je fus vil et cruel...
Ah! celui qui séduit est le seul criminel!

ANNE.

Mon frère, laisse-là ce moment déplorable.
Qu'importe qui des deux fut plus ou moins coupable!
Il ne fut entre nous point de séduction.
Ne déshonore pas ainsi la passion;
Va, l'on n'est pas séduit dès le moment qu'on aime!
Tout mon crime est à moi... je me donnai moi-même.

ALFRED.

Comment ne fus-je pas arrêté par tes pleurs,
Par l'affreux sentiment de tes prochains malheurs!
L'amour rend donc cruel encor plus que la haine?
L'effort était plus grand que la nature humaine.
Quel mortel enivré n'eût cédé comme moi?
Et quel être jamais fut comparable à toi!

ANNE.

Laisse encore une fois ton repentir coupable...
Ce triste souvenir, ce passé qui m'accable.

Pense au moment présent... à l'horrible échafaud,
Au juge tout-puissant qui nous attend là-haut.
Mon frère, par pitié... tu me vois suppliante...
Je n'ai plus de regrets... enfin je meurs contente,
Si la religion qui calme ma douleur
Aux accens de ma voix pénètre dans ton cœur!

ALFRED.

Quoi! la religion... ma mortelle ennemie,
Qui tourmenta sans cesse et ton âme et ta vie,
Qui mêlant des remords à nos plus heureux jours,
Dans ton cœur alarmé me combattit toujours,
Et qui vingt fois osa, farouche et menaçante,
Jusques à mes côtés te glacer d'épouvante!
Et tu veux que la mort puisse assez m'affaiblir
Pour me faire embrasser ce que je dois haïr?
A quoi me servirait ce préjugé funeste?

ANNE.

A détourner de toi la colère céleste;
A ramener la paix dans ton cœur agité;
A mourir l'un et l'autre avec tranquillité.
Eh! peux-tu refuser, quand notre triste flamme
Ne peut plus exister et consoler notre âme,
Qu'un autre sentiment nous serve de soutien
Et vienne réunir encor ton cœur au mien!

ALFRED.

Ah! la religion! peut-être que sans elle,
N'écoutant que nos cœurs, que la loi naturelle,
Je t'aurais décidée à venir sur mes pas
Chercher l'heureux séjour, les fortunés climats,
Où tout amour est saint, tout penchant légitime,
Où le frère à la sœur peut s'allier sans crime...

ANNE.

Achève, malheureux! sur les bords du tombeau
Déchire encor mon âme et fais-toi son bourreau.
Surpasse, tu le peux, Henry dans sa vengeance;
Ote-moi mon seul bien, mon unique espérance;
Abuse si tu veux de ton triste ascendant;
Réveille dans mon cœur ce fatal sentiment.
Je mourrai comme toi... misérable, égarée,
A l'affreux désespoir sans ressource livrée !...
Mais, vois ce que tu perds... Dieu nous tendait les bras,
Il épurait nos cœurs par l'horreur du trépas.
Des pécheurs qu'il punit il est toujours le père.
C'est lui qui t'envoyait ce remords salutaire,
Cette grâce inconnue..., et ton aveuglement
Voudrait le repousser! Sais-tu bien cependant
Jusqu'où pourrait aller sa clémence infinie,
Que par de-là la mort il est une autre vie!
Qu'ainsi donc en mourant nous emportions l'espoir
Et d'être pardonnés, et de toujours nous voir!

ALFRED, avec transport.

De toujours nous voir... ciel!
(il tombe à genoux.)

ANNE, tendant les bras vers lui.

Dieu puissant!

ALFRED.

Quel prodige

De la nuit où j'étais dissipe le prestige!
Ah! tel est en effet ton dogme consolant,
Que l'âme ne meurt pas; qu'en ton sein bienfaisant
C'est un souffle émané que ton décret rappelle.
Grand Dieu! reçois la mienne.., elle fut criminelle,

Elle le fut hélas!... mais si devant tes yeux
Il suffit, comme on dit, d'un remords vertueux,
S'il suffit de t'offrir une foi vive et pure,
De baigner de mes pleurs ma profonde blessure,
De subir mon arrêt en bénissant ta main,
Je me jette à tes pieds... reçois-moi dans ton sein...
Mais fais grâce surtout à cet être adorable
Que mon fol amour seul a pu rendre coupable.
Ah! qui sait mieux que toi par combien de vertus
Dès long-temps elle expie un crime qui n'est plus!
Combien d'infortunés dont près d'un roi sévère
Elle était le refuge et l'ange tutélaire!
Hélas! et moi, grand Dieu, qu'ai-je à pouvoir t'offrir!
Les vœux qu'elle t'adresse avec mon repentir.

ANNE.

Juste ciel! est-ce toi que j'entends? ô mon frère!
Hâte, grand Dieu, l'instant de notre heure dernière!...
Nous voilà dépouillés par un charme divin
De ce qui nous restait de coupable et d'humain...
Quel calme fortuné!

ALFRED.

Quelle douce espérance!

ANNE, lui tendant la main.

Et voilà, mon ami, les biens de l'innocence!

ALFRED.

Je te vois sans tourment...

ANNE.

La mort n'est plus pour moi
Que le port qui nous sauve et me rejoint à toi!

ALFRED.

On ouvre... est-ce elle, enfin, que l'on vient nous apprendre?

SCÈNE IV.

(Les portes s'ouvrent.)

LES PRÉCÉDENS, UN SHÉRIF, GARDES avec des flambeaux.

LE SHÉRIF.

Seigneur... Madame...

ALFRED.

Allez, nous pouvons tout entendre ;
Le supplice est-il prêt?

(Le shérif fait signe qu'il faut avancer. Alfred donne la main à sa sœur qui s'appuie sur lui. En dedans de la porte et vers la place, les gardes laissent apercevoir miss Hertford et la jeune Élisabeth portée par des femmes.)

ANNE, avec un cri de douleur et d'attendrissement

Ma fille!... miss Hertford!
Mon cœur suffira-t-il à ce dernier effort?
C'est moi qui l'ai voulu.

ALFRED, courant à Juliette.

Trop généreuse amie!

ANNE, courant à sa fille et l'embrassant avec transport.

O mon Élisabeth !

(elle reste quelque temps penchée sur elle, se relève ensuite et s'adressant au ciel.)

Ciel! prends soin de sa vie!
Si la mer à ton gré dépose sa fureur,
Tu peux bien d'un tyran apprivoiser le cœur.

(à Juliette en lui tendant la main.)

Charge-toi de l'aimer... et si je te suis chère,
Fais qu'elle plaigne un jour sa malheureuse mère !...

Arrache-moi d'ici, je n'y puis plus tenir.

(elle fait un grand effort et s'avance appuyée sur son frère et sur Juliette. Elle retourne sur ses pas, se précipite encore sur sa fille, l'embrasse, et marchant avec courage vers l'échafaud.)

Tout le mal est passé... je n'ai plus qu'à mourir.

(Les portes se ferment et l'exécution est supposée se consommer.)

SCÈNE V.

HENRY.

Voilà donc tout le fruit de ma triste vengeance !
Le ciel verse sur eux la paix de l'innocence.
Ils s'en vont à la mort, et la mort n'est pour eux
Que la fin de leurs maux, qu'un changement heureux.
Ah ! si je leur laissais le tourment de la vie !...
Mais l'univers instruit de mon ignominie...
Et comment séparer deux cœurs passionnés
Qui s'aiment d'autant plus qu'ils sont infortunés?
A travers les cachots, et les mers, et l'espace,
Leurs soupirs les joindraient, si je leur faisais grâce...
Je crois qu'en effet Anne à de lâches amours
N'aura peut-être point abandonné ses jours.
Mais ils se sont aimés... que dis-je? amans encore
Le même feu toujours les brûle et les dévore.
Sous le voile trompeur de la religion,
Ciel! as-tu vu combien régnait de passion?
C'est de se retrouver la profane espérance...

SCÈNE VI.

SYDNEY, HENRY.

SYDNEY.

On est à l'échafaud, sire, mais on balance,
On se débat à qui tombera le premier
Sous le tranchant fatal de l'homicide acier :
Chacun à l'autre veut céder cet avantage,
Chacun dans ce combat montre un égal courage.
Ce n'est point de mourir, se disent-ils tous deux,
C'est de te voir mourir qu'il est le plus affreux !
C'est à moi, c'est à moi qu'appartient le supplice;
J'ai le plus offensé la céleste justice!
Cependant autour d'eux, peuple, soldats, bourreaux,
Tout est baigné de pleurs, tout éclate en sanglots.

HENRY.

J'ai prévu ces combats; leurs douleurs sont comptées,
Et mon cœur les avait à loisir méditées.....
La vengeance commune est de faire mourir,
L'art est de déchirer et de faire souffrir...
Qu'ils meurent maintenant, la mesure est remplie.
Holà! gardes, allez... qu'on leur ôte la vie.
(après un moment de silence.)
Mais voilà donc, grand Dieu, où finit mon pouvoir...
Ah! je n'ai point assez aigri leur désespoir!
Un supplice plus lent eût lassé leur courage,
Et leur cris de douleur feraient jouir ma rage.
Ah! c'en est fait, déjà tout leur sang a coulé.

Et leur dernier soupir est sans doute exhalé!...
Achève, juste Dieu! de punir mes victimes!
Que l'enfer à ta voix leur ouvre ses abîmes!
Que leur âme, trop tôt échappée à mes coups,
Retombe sous les tiens, et sente ton courroux!...

FIN DU CINQUIEME ACTE.

APELLE ET CAMPASPE,

OPÉRA.

PERSONNAGES.

ALEXANDRE.
APELLE.
CAMPASPE, auparavant esclave et maîtresse d'Apelle, maintenant esclave et maîtresse d'Alexandre, sous le nom de Roxane.
Troupe de Macédoniens formant la suite d'Alexandre.
Jeunes garçons et jeunes filles, élèves d'Apelle.
Esclaves indiens et persans des deux sexes, attachés à Campaspe.

(La scène se passe à Larisse, ville de Thessalie.)

« *Alexandre et Campaspe*, ballet de Noverre, composition charmante et pleine de grâces, — sujet d'opéra délicieux, en prenant une partie des idées de Noverre; — j'en ai esquissé le plan, — à remplir aussitôt que je serai désœuvré, le premier printemps que je passerai à la campagne. »

(*Extrait du voyage en Allemagne, de Guibert.*)

APELLE ET CAMPASPE,

OPERA*.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'atelier d'Apelle. Cet atelier étant censé un édifice public, il est vaste et magnifiquement décoré d'un péristyle corinthien, en forme ovale. Dans les entrecolonnemens, et autour de l'enceinte du péristyle, on voit répandus, çà et là, des chevalets et des études de peinture et de sculpture. A droite, sont différens groupes de jeunes gens peignant et dessinant d'après les modèles. On voit à gauche des groupes de jeunes filles occupées du même travail. Les uns et les autres sont vêtus de blanc, et tiennent des guirlandes de fleurs. Il doit régner dans tous cesgroupes du silence, de la variété et du mouvement.

Dans l'enceinte intérieure du péristyle, on voit Apelle. Il marche, il s'arrête, il soupire, il est pensif et accablé de tristesse. Différens tableaux, posés sur des chevalets, sont dans la même enceinte. Un de ces tableaux est sur le devant de la scène; un siége, sur lequel sont posés des pinceaux et une palette, annonce que c'est celui auquel Apelle travaille.

* La musique en a été faite par Mosca, fameux compositeur de Naples.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR DE JEUNES GARÇONS.

Dons du ciel, arts enchanteurs,
Rendez Apelle à la vie!
Ouvrez son âme flétrie
A vos biens consolateurs !

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Apelle est à nos talens,
Jeunes et faibles encore,
Ce que l'astre du printemps
Est aux fleurs qu'il fait éclore.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dons du ciel, arts enchanteurs,
Rendez Apelle à la vie!
Ouvrez son âme flétrie
A vos biens consolateurs!

SCÈNE II.

APELLE, seul.

Arts que j'ai tant aimés, vous m'entourez en vain.
Vous pouvez consoler une douleur légère.

Tout me devient poison, tout rallume en mon sein
Le fatal souvenir d'une beauté trop chère...
Adorable Campaspe! ici tout se ressent
De l'affreuse tristesse où mon âme est plongée.
Était-ce à mon bonheur que tenait mon talent?
Ces tableaux sont sans vie, et ma touche est changée.

(Apelle se rapproche de son chevalet ; il veut essayer de travailler ; il peint et il efface, il est toujours plus agité.)

AIR.

Las de pleurer, las de gémir,
Je cherche en vain à me distraire;
De ses traits l'erreur mensongère
Sous mes pinceaux revient s'offrir;
Ma main incertaine et tremblante
N'est plus maîtresse des couleurs,
Et ma palette chancelante
Est détrempée avec mes pleurs.

(A droite de la scène, et entre deux pilastres, on voit un appartement fermé. La porte en est décorée en forme de celle d'un temple. Dans le fronton, on lit sur un marbre blanc ces mots : A Campaspe. Apelle jette les yeux sur cette porte, il se lève, et avec attendrissement :)

Voilà, voilà le sanctuaire
De l'amour et de la beauté;
Près de cet asile enchanté
Qu'étaient les palais de la terre!
Lieu pour toujours inhabité,
Prête à mon désespoir ton réduit solitaire,
Il ne s'oppose pas à ma félicité!

Entrons... mais que veux-tu ? te retracer ses charmes,
Aigrir encore ton malheur?
Oui, je veux, en versant des larmes,
Jouir au moins de ma douleur.

(Il ouvre la porte avec transport, et s'avançant à l'entrée de l'appartement :)

Que de trésors renferme cet asile!
Ces vêtemens que sa main a tissus,
Et que sur mes dessins a brodés son aiguille...
Qu'elle était belle alors aux fêtes de Vénus !
Ce voile dont l'heureuse trame
Savait rassurer sa pudeur,
Sans rien dérober à ma flamme ;
Tous ces restes épars du jour de mon bonheur,
Ces bracelets, cette ceinture...
Dieux ! je respire encor les parfums qu'elle aimait
Et qu'autour d'elle répandait
Sa longue et belle chevelure;
Et sa voix... je l'entends... courons...
Malheureux! où prends-tu ces sons?
Dans ton âme troublée... Apelle,
Réveille tes sens éperdus ;
Ces lieux sont encor remplis d'elle,
Mais tu ne l'y reverras plus.

SCÈNE III.

APELLE, UN OFFICIER MACÉDONIEN.

L'OFFICIER.

Alexandre, seigneur, en ces lieux va se rendre.

APELLE, à l'officier.

Eh quoi! chez les mortels les dieux daignent se rendre.
(à part.)
Ah! je fus un moment plus fortuné que lui.
Ciel! suspends un instant mon trouble et mon ennui!

SCÈNE IV.

APELLE ET SES ÉLÈVES.

(A l'arrivée de l'officier macédonien, ils ont presque tous suspendu leur travail pour écouter ce qu'il venait annoncer.)

APELLE.

Vous venez de l'entendre,
Mes amis, mes rivaux;
Recevons Alexandre,
Suspendez vos travaux.
Ordonnez, inventez, que votre esprit dispose
En son honneur d'aimables jeux;
Sauvez-moi ces soins douloureux :
Apelle sur vous se repose.

CHOEUR D'ÉLÈVES.

Volons à sa voix,
Mettons tous la main à l'ouvrage,
Unissons-nous pour rendre hommage
Au plus grand des rois.
Qu'avec surprise il contemple...
Qu'il croie, en entrant dans ce lieu,

Que les arts ont ici leur temple,
Et que vous en êtes le Dieu.

(Les élèves se disposent pour ranger l'atelier; les uns placent les plus belles études entre les colonnes du péristyle; d'autres apportent le buste d'Alexandre et le mettent sur un piedestal de marbre au fond de la scène. Les jeunes filles vont chercher des couronnes de fleurs; elles en donnent à chacun des jeunes gens, et elles s'en couronnent ensuite entre elles. Pendant ce temps, on suspend des guirlandes d'une colonne à l'autre, et les élèves répètent le chœur précédent. Cet intervalle doit encore être rempli par des danses analogues au sujet, et exécutées par une partie des élèves et par les jeunes filles, quand elles reviennent sur la scène avec les couronnes.

Une symphonie militaire annonce l'arrivée d'Alexandre. Les élèves vont alors se ranger aux deux côtés du péristyle.

La porte s'ouvre; Alexandre paraît suivi d'une troupe d'officiers et de soldats macédoniens.)

SCÈNE V.

APELLE, ALEXANDRE.

APELLE, courant au-devant d'Alexandre.

Ah! seigneur, qui pourra le croire!

ALEXANDRE.

Tous ceux qui connaîtront mon cœur.
On est ami des arts, quand on chérit la gloire.

APELLE.

En célébrant la vôtre, ils assurent la leur.

ALEXANDRE.

AIR.

Quelle paix et douce et profonde
Règne en ce séjour enchanteur!

Serait-il un autre bonheur
Que d'aller conquérir le monde!

ÉLÈVES.

CHOEUR.

Chantons, célébrons un héros
Qui fait les destins de la Grèce,
Par nos jeux et notre allégresse
Tâchons d'amuser son repos.
Chantons, etc., etc.

(Ici, danses d'élèves, entremêlées du chœur précédent.)

SCÈNE VI.

(Deux élèves d'Apelle, représentant l'un la Renommée, l'autre la Victoire; on les distingue aux attributs de ces Déesses. La Victoire porte une couronne de lauriers sur sa tête, et en tient une autre à sa main.)

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DÉESSES.

LES DEUX DÉESSES A LA SUITE D'ALEXANDRE.

Guerriers, aimez les arts; chérissez leurs travaux,
Il n'est point sans les arts d'immortelle mémoire.

UN ÉLÈVE AUX AUTRES ÉLÈVES.

Artistes, travaillez en l'honneur des héros;
Le talent s'agrandit en célébrant la gloire.

LES DEUX DÉESSES AUX ÉLÈVES.

Entre les arts et nous
Faisons alliance éternelle;

Et qu'un traité si doux
Nous réunisse tous
Aux pieds du vainqueur d'Arbelle.

(Chœur général des deux Déesses et des élèves. Les deux Déesses répètent *entre les arts et nous*, etc., et les élèves chantent *entre la gloire et nous*, etc. En même temps, ils vont former par des danses un groupe autour du buste d'Alexandre; la Renommée se place sur un piedestal, à la droite du buste; elle paraît vouloir prendre le vol et sonner de la trompette. La Victoire se place de même de l'autre côté, et tient au-dessus de la tête d'Alexandre la couronne de lauriers qu'elle tenait à la main.

Après que le groupe est resté formé quelque temps pour remplir l'effet du spectacle, et au moment où Alexandre parle, il se sépare; la Victoire laisse la couronne de lauriers sur le buste de ce prince.)

ALEXANDRE, à Apelle.

Cette fête charmante est bien digne de vous;
Sublime dans un art, vous les possédez tous.
Mais, lorsque du bonheur tout porte ici l'empreinte,
Dans vos sombres regards quelle tristesse est peinte?
Où donc peut habiter le plaisir ici-bas,
Si ce lieu le promet, et ne le donne pas?

APELLE.

En ce jour glorieux...

ALEXANDRE.

Vous me cachez votre âme.

APELLE.

Eh bien seigneur ..... j'aimais, j'étais aimé.
J'ai perdu l'objet de ma flamme,
Je meurs, de chagrin consumé.

ALEXANDRE.

Elle était . . .

APELLE.

Née esclave, et faite pour un trône.

ALEXANDRE.

Belle?

APELLE.

Ah! comme ne l'est personne,
Comme le ciel n'en forme plus.
Je vis le fameux Praxitèle
De cent et cent beautés composer sa Vénus;
Je peignis ma maîtresse, et l'emportai sur elle

ALEXANDRE.

Ah! si je ne craignais d'aigrir votre douleur...
Si je vous faisais voir Roxane,
Une jeune beauté persane
Depuis six mois chère à mon cœur,
En proie à des maux que j'ignore;
Son intéressante langueur
Croît chaque jour, et l'embellit encore.
J'aurais voulu que vos pinceaux...
Comme elle est digne d'eux, ils sont seuls dignes d'elle.
Mais la voici.

SCÈNE VII.

Les acteurs précédens, CAMPASPE.

(Une musique agréable annonce l'arrivée de Campaspe. Elle est précédée et suivie, à la manière orientale qu'Alexandre avait adoptée, d'un grand nombre d'esclaves indiens et persans des deux sexes; elle est voilée, et laisse échapper, en entrant dans cet atelier si cher à son cœur, des signes d'agitation qu'Alexandre ne doit prendre que pour des marques de surprise à la vue de la décoration agréable que présente l'atelier.)

ALEXANDRE, à Apelle, en lui présentant Campaspe.

A tes pinceaux, heureux Apelle!
Jamais taille plus belle!...

APELLE.

Ne promit de traits aussi beaux,

ALEXANDRE, levant le voile de Campaspe.

(avec transport.)

Et ne tint si bien sa promesse.

APELLE, à part, avec un cri étouffé.

Campaspe!

CAMPASPE, de même.

Apelle!

ALEXANDRE.	TOUS DEUX A PART.
Comment d'un sourire si doux Peindre la grâce enchanteresse ?	O ciel ! à ses regards jaloux Cachons le trouble qui m'oppresse.

APELLE, à Alexandre.

Avec quels attributs, seigneur, ordonnez-vous ?...

DUO.

APELLE.	ALEXANDRE.
En vain dociles à ma voix, S'offriraient à mes traits pour être son modèle Et Junon et Pallas et Vénus à la fois ; Roxane est encore plus belle.	Divin Apelle, à votre choix: Qu'importe qu'on la fasse ou déesse ou mortelle. En la peignant, votre art, pour la première fois, Sera vaincu par le modèle.

(Apelle donne en conséquence des ordres à ses élèves. Deux d'entre eux apportent aussitôt une lance, un casque et un bouclier. Cette armure porte les attributs de Pallas. A la gauche de la scène et en face du chevalet d'Apelle, est un fût de colonne, brisé et posé sur un piedestal. Apelle prend Campaspe par la main et la conduit à ce piedestal; il lui remet la lance, l'égide, la coiffe du casque, et la place dans l'attitude de Pallas, une main appuyée sur la colonne, et faisant face à son chevalet. Il s'assied ensuite, et commence à la peindre.)

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

(Entrée de quelques élèves d'Apelle représentant une troupe de jeunes guerriers.)

UN D'EUX.

Amis, venez, suivez mes pas;
On dit qu'à l'atelier d'Apelle
Il est une Pallas nouvelle.
L'antique et farouche Pallas
Interdit à nos cœurs de se laisser séduire;
Celle-ci ne défendra pas
Qu'on éprouve ce qu'elle inspire.

CHOEUR DES AUTRES GUERRIERS.

Sur ses traces à l'avenir,
Volons à la victoire;
Elle nous permettra d'unir
Les myrthes du plaisir
Aux lauriers de la gloire.

(Ces chants sont mêlés de danses; mais, ainsi que dans l'entrée suivante, elles doivent être très-courtes, afin de ne pas ralentir l'intérêt.

Pendant ce temps-là Apelle continue de peindre. Il efface, il retouche; il se passe entre Campaspe et lui une scène muette, dont les expressions sont contenues par la présence d'Alexandre. Campaspe paraît fatiguée et accablée de son attitude.)

APELLE.

AIR.

Mon art pour la première fois,
Rebelle à la voix du génie,

Se refuse à tracer une image chérie.
Lorsque des plus brillans exploits
Ma touche sut encore embellir la mémoire,
Comment ne puis-je en ce beau jour
Satisfaire au vœu de l'Amour,
Remplir les ordres de la Gloire!

(Apelle se lève avec impatience, et lui reprenant l'armure :)

Non, non, cet appareil va mal à tant d'attraits.
Sous ce panache on perd la moitié de vos traits.

(Campaspe s'asseoit sur un sopha qui est décoré de fleurs, dans l'attitude d'une personne pensive et languissante. Apelle s'approche de quelques-uns de ses élèves, comme pour leur donner des ordres.

Entrée d'une troupe d'élèves d'Apelle, représentant les Amours, les Jeux et les trois Grâces; ils courent vers Campaspe, ils se jettent à ses genoux, ils l'environnent. Quelques-uns vont chercher des guirlandes de fleurs et les enlacent autour d'elle; les Grâces mettent des roses dans ses cheveux. L'une d'elles lui présente un miroir; d'autres Amours lui offrent des perles; un d'eux porte une cassolette allumée dans laquelle un autre brûle de l'encens. Ce groupe, formé par des danses, représente la toilette de Vénus, et chante :)

AIR.

Amans, n'allez plus à Gnide
Adorer la mère d'Amour;
C'est ici qu'elle réside,
C'est ici qu'elle tient sa cour;
Dans Amathonte ou chez Apelle,
Qu'importe que Vénus établisse sa cour?
La beauté convertit en temple tout séjour;
Tout devient Paphos autour d'elle.

À l'arbitre du tonnerre
Il faut tout l'éclat des cieux.
Il faut des palais fastueux
Aux souverains de la terre.
Tout séjour peut être habité
Par notre divine mère;
Et la nature entière
Est le temple de la beauté.

ALEXANDRE.

Pardonne, dieu des combats,
Si je te suis infidèle,
Ainsi s'offrit à toi Vénus quand tu l'aimas,
Et Vénus était moins belle.

(Campaspe reçoit avec attendrissement les caresses des élèves. Son agitation est au comble ; elle se lève et dit à Apelle :)

Ah! laissez-moi, laissez . . . quel funeste présent
J'aurais reçu des cieux, si j'étais immortelle!

ALEXANDRE, à Campaspe.

Divine, et toujours plus cruelle;
Roxane, enfin quel vêtement?

CAMPASPE.

Je veux qu'Appelle le choisisse.

(Apelle après un moment de silence.)

J'en connais un, celui des filles de Larisse,
Tel qu'à la fête de Vénus...

CAMPASPE, avec transport et à part.

Donnez . . . je ne me contiens plus.

(Apelle entre dans l'appartement de Campaspe; il en rapporte son habillement, le même dont la vue a tant agité son âme dans la première scène. Cet habillement est blanc, brodé de roses. Il apporte aussi le voile, la ceinture. Campaspe défait avec transport sa simarre asiatique pour mettre l'habillement de Larisse. Elle attache sa ceinture, elle met son voile. Apelle l'aide à le relever par les côtés avec une agrafe de perles.)

APELLE ET CAMPASPE, à part.

Ah! je mourrai de ma contrainte.

CAMPASPE, étant habillée.

Appelle... c'est ainsi que je veux être peinte;
Donnez à tous mes traits l'empreinte du malheur;
Jetez sur ce tableau la plus sombre couleur :
Ne craignez pas surtout d'en outrer la tristesse,
Mon objet est qu'il intéresse;
Que son prix soit dans ma douleur.

(Campaspe aperçoit sa harpe qui est à l'entrée de son appartement.)

Une harpe! . . . ah! donnez.

APELLE.

Dès long-temps inutile,
De ses sons tendres et touchans
Elle n'a charmé cet asile.

CAMPASPE.

Donnez... j'y veux joindre mes chants.

(Elle s'assied, et s'accompagnant de la harpe, elle chante la romance suivante. Pendant qu'elle chante, Apelle commence à la peindre.)

Mon âme trop vive et trop tendre
Gémit sous le poids des douleurs;
J'ai perdu le charme des pleurs
Par l'habitude d'en répandre.

Heureux encore en sa tristesse
Qui peut soupirer librement!
Helas! mon plus affreux tourment
Est d'étouffer ce qui m'oppresse.

La terre est pour moi sans verdure,
Les arts ont perdu leur douceur;
Le voile sombre du malheur
A couvert toute la nature.

(La voix de Campaspe s'est insensiblement attendrie, et dans le dernier couplet, elle est presque etouffée par ses larmes. Apelle a quitté son pinceau; sa tète est appuyee sur ses mains, et ses pleurs coulent aussi.)

ALEXANDRE.

Roxane, Appelle en pleurs! quel jour frappe mes yeux?

APELLE, à part et se levant avec transport.

Eh bien! que son courroux m'accable!

(il se jette aux genoux d'Alexandre.)

Seigneur, punissez un coupable.

CAMPASPE, qui s'est levée au mouvement d'Apelle, se jette aussi aux genoux d'Alexandre.

Seigneur, nous le sommes tous deux.

APELLE.

C'est là cette esclave cherie;
Votre arrèt décide mon sort.

CAMPASPE.

Campaspe était mon nom, Larisse est ma patrie.
Il était mon amant... Redonnez-moi la vie,
Ou je vous demande la mort.

ALEXANDRE, ému, relève d'abord Campaspe et ensuite Apelle.

Dieu! qu'entends-je? ainsi donc Roxane, que j'adore,

Avant que je la visse avait donné sa foi!
Apelle est son amant! Je la chéris encore,
Elle ne sera point à moi!
Que cet effort à mon cœur est pénible!
Mais le choix de l'amour doit être respecté.
Couple vertueux et sensible,
Tu recevras le prix de ta fidélité :
D'un stérile penchant étouffant la faiblesse,
Le conquérant du monde, en généreux vainqueur,
Saura réprimer sa tendresse,
Et vaincre aussi son propre cœur...
Jouissez à l'envi d'un sort exempt d'alarmes.
Alexandre doit en ce jour,
Aux heureux qu'il a faits par le destin des armes,
Joindre encor les heureux que l'on fait par l'amour.

AIR.

(à Campaspe.)

Par quel aveuglement extrême
Ai-je méconnu ta douleur?
Au sein de la grandeur suprême
Rien n'adoucissait ton malheur.
Ah! jouis long-temps de ta flamme;
Mon amour, toute ma splendeur
N'auraient pu consoler ton âme:
L'éclat ne fait pas le bonheur.

UN ÉLÈVE D'APELLE.

Amis, que les arts tour à tour
Eternisent ce trait sublime;
Que les cœurs généreux, un jour,
N'en parlent jamais sans estime;

Et qu'on doute en la racontant,
Si, dans les campagnes d'Arbelle,
Alexandre fut aussi grand
Qu'il l'est dans l'atelier d'Apelle.

CHOEUR D'OFFICIERS ET DE SOLDATS MACÉDONIENS.

Tombez, restes de l'Orient,
Devant sa puissance suprême :
Que ne vaincra pas aisément
Celui qui s'est vaincu lui-même?

(Divertissement général exécuté par les élèves d'Apelle, par les Macédoniens et par les esclaves asiatiques.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Pour chanter le plus grand des rois,
Unissons nos cœurs et nos voix.

D'abord alternativement et ensuite ensemble.

APELLE ET CAMPASPE.

Sa vertu nous rend à la vie.

SOLDATS MACÉDONIENS.

Il nous fait vaincre l'univers.

ÉLÈVES D'APELLE.

Des arts il sera le génie.

ESCLAVES ASIATIQUES.

Sa clémence adoucit nos fers.

CHOEUR.

La fortune et la victoire
Accompagnent son grand cœur,
S'unissent pour son bonheur,
Et combattent pour sa gloire.

FIN.

L'HEUREUX JOUR,

ÉPITRE A MON AMI.

Dans ce délicieux asile,
Loin du tumulte de la ville
Et de son chaos séducteur,
Viens, ami, goûter la douceur
D'un calme touchant et tranquille.
Tu le sais; s'il est un bonheur,
C'est quand l'âme plus réfléchie,
Au sein de la philosophie,
Se voit sans honte et sans erreur.
Ce n'est que dans la solitude
Que l'homme sort de son néant,
Se livre aux charmes de l'étude,
Et s'abandonne au sentiment.
La raison fuit, en gémissant,
Les palais dorés d'une ville,
Et vient se chercher un asile
Dans le silence de nos champs.
Dis-moi par quels ressorts puissans,
Tout à coup mon âme agrandie
Est surprise de son génie,
Et se trouve de nouveaux sens;
Est-ce le retour du printemps
Et la campagne que j'habite,
Qui de mes esprits languissans
Etendent l'étroite limite?

Dans vos tumultueux remparts,
Mon âme respirait à peine;
Partout l'esclavage et la gêne
S'offraient à mes tristes regards
A travers une ombre grossière,
Et le faux jour d'une clarté
Que je prenais pour la lumière.
Comment trouver la vérité?
Bercé d'erreurs et de mensonges,
Assoupi par l'oisiveté,
J'errais toujours dans de vains songes.

Te tracerai-je, ô mon ami,
Ces malheureux temps de ma vie,
Où mon âme presque engourdie
Vit et ne pense qu'à demi;
Ce choc orageux et terrible
Que produisent les passions
Dans un cœur né vif et sensible;
Ce cœur plein de sensations,
Bouillant, inconséquent, extrême,
Souvent la dupe de lui-même
Et jouet de l'occasion;
Ces élans de l'ambition;
Ces convulsions de tendresse;
Ces accès d'amour, de plaisir,
De sagessse et de repentir
Ma joie allant jusqu'à l'ivresse,
Ma tristesse à l'accablement;
L'ennui, ce fléau dévorant,
Ce monstre né de la mollesse,
Dont l'haleine flétrissant tout,

Sur les roses de ma jeunesse,
Souffle l'absinthe du dégoût;
Cette mort honteuse de l'âme,
Où sans énergie et sans flamme,
Flétri, languissant, abattu,
Je sens au fond de moi s'éteindre,
Jusqu'au désir de la vertu?...
Mais qu'ai-je besoin de te peindre
Ce chaos de maux et d'erreurs
Où flotte mon malheureux être?
Le ciel nous fit les mêmes cœurs :
Homme, hélas! tu dois te connaître.
Viens contre moi me secourir :
Car que serait mon repentir,
Et cette raison passagère,
Loin de l'exemple salutaire
Et du sein discret d'un ami?
Ainsi cette vigne fragile,
En plein vent, seule et sans abri
Etendrait sa souche inutile
Et languirait dans nos sillons :
Mais que cet ormeau la protége,
On voit reverdir ses bourgeons.
En vain la tempête l'assiége :
Les deux arbres toujours amis
Joints par goût et par voisinage,
Aux coups redoublés de l'orage
Offrent leurs rameaux réunis.
Tandis qu'ennuyés de leur être,
Tes sens mollement assoupis
Dorment (et sans besoin peut-être),

Déjà, dans nos champs rafraîchis,
La nuit avec lenteur s'efface,
Et semble à regret faire place
Au jour renaissant qui la suit.
Mon œil, avant le tien, jouit
Des feux dont le ciel se colore,
Et c'est aux rayons de l'aurore
Que se rallume mon esprit.
Quand la nature enfin s'éveille
Ami, tu dors, et moi je veille.
Quitte le duvet corrupteur,
Et viens partager ma journée :
Je veux à ton âme étonnée
Montrer le tableau du bonheur.

Près de sa paisible chaumière,
Vois ce vieillard sexagénaire
Quittant sans peine un dur chalit,
Pour guetter ce qu'ont fait éclore
Les tendres vapeurs de l'aurore
Et l'humidité de la nuit.
Vois son front qui s'épanouit
Aux doux plaisirs de l'innocence.
Ses pois sont plus verts, plus touffus;
Son blé promet plus d'abondance,
Et cet arbre un bouton de plus...
Sans doute, heureux dans sa misère,
Il ne voit pas hors de sa sphère,
N'imagine pas d'autre bien,
Subsiste, et ne désire rien.

Viens contempler cette prairie

Où la nature rajeunie,
Sur un lit parfumé d'odeurs,
Se couronne d'herbè et de fleurs.
Dans cette riante peinture,
Jusqu'ici mon aveugle instinct
Ne vit qu'une tendre verdure;
La production du matin,
Qu'arrose les pleurs de l'aurore,
Et que bientôt, à son retour,
Le soleil anime et colore
Des feux étincelans du jour.
Mais tout ce qu'une nuit amène,
Ce lis né d'hier, mort aujourd'hui,
Ce gazon qui germait à peine
Et répand l'ombre autour de lui;
Ces boutons morts avant d'éclore,
Cette rose dans sa beauté,
Qui ne verra pas l'autre aurore;
Celle-ci qui croît à côté
Des dépouilles de ses compagnes;
La mort et la fécondité
Partageant ainsi nos campagnes;
Aux yeux du sage observateur,
N'est-ce pas la touchante image
D'un monde, séjour de passage,
D'illusion et de malheur?
Ainsi dans ce gai paysage,
Où nos sens ne font que jouir,
Et jusques au sein du plaisir,
Tout devient leçon pour le sage.
Regarde au bas de ces coteaux

Ce canal qui, presqu'immobile,
Roule, sans murmure et sans flots,
Son eau transparente et tranquille;
Un peu plus loin vois ce torrent
Se précipiter des montagnes,
Furieux, rapide, écumant,
Porter l'effroi dans nos campagnes;
Sans digues, sans bords et sans lit,
Ses flots, dans leur fougue incertaine,
Grossis de limon et d'arène,
Trompant souvent l'œil qui les suit,
Cédant au vent qui les entraîne.
Dans l'un, *ami*, reconnais-tu
Le calme fortuné du sage
Qui vit au sein de la vertu,
Exempt de tumulte et d'orage;
Dans l'autre, le feux orageux
D'une âme inquiète, agitée,
Qui, dans son trouble impétueux,
Par les passions emportée,
Est le jouet de tous ses vœux.

Ami, quel spectacle nous frappe!
O matin! jour délicieux!
Prodige qui naît sous nos yeux,
Et qui si souvent nous échappe!...
Quelle main conduit ce soleil!
Vois comme, ménageant la terre,
Il suspend sa pâle lumière
Et lui prépare un doux réveil:
Vois ce lointain où l'œil s'égare,
Ébloui par mille faux jours;

Cette nature toujours rare,
Quoique se répétant toujours;
Ce ciel et son vaste silence.
Rentre en toi-même, admire et pense...
Eh! qui ne penserait ici?
Qu'on y porte cet automate
Dont aucun sentiment ne flatte
Le cœur insensible et flétri;
Ce riche dont l'âme engourdie
Est sans passions, sans essor;
Ce sage, ennuyé de la vie,
Et bien plus malheureux encor,
Qui désespère de lui-même,
Et ne pense que par système;
Ils sentiront leurs yeux s'ouvrir
Par une magique puissance,
Et leur âme s'épanouir
Au doux souffle de l'existence.

Mon âme ici s'occupe en paix;
Plus active et plus étendue,
Sous un fidèle point de vue
Elle s'y peint tous les objets.
Que me paraît ce globe immense?
Un prodige pour mon esprit,
Un jeu pour le Dieu qui le fit,
Et la preuve de sa puissance.
Votre fortune et ses bienfaits?
Un faux jour que la mort efface:
La ville et ses riches palais?
Un point dans une immense espace;

Séjour de l'ennui, des forfaits,
De l'erreur et de ses regrets,
Hélas! inconnus sous le chaume.
Et l'homme enfin? Un faible atome,
Un malheureux individu,
De tous le plus parfait peut-être;
Mais quand il connaît la vertu
Et qu'il n'avilit pas son être.
Mesuré-je cet horizon,
C'est pour moi la fin de la terre :
Ainsi, me dis-je, ma raison
Se meut dans une étroite sphère;
Ainsi l'entendement humain
Ne peut percer dans la nature;
Au-delà d'un certain lointain,
Il ne voit que par conjecture :
Le peuple hâlé de cés déserts
Où, dit-on, se lève l'aurore
Et se termine l'univers,
Voit un autre horizon encore.

Porté-je mes regards au ciel:
Y vois-je cet ordre éternel,
Cette magnifique harmonie,
Dans tous les âges, en tout lieu
La même et jamais affaiblie :
Tout m'avertit qu'il est un Dieu.
Mais ce Dieu, quel est donc son être,
Son séjour, son culte, sa loi?
Où, quand, et comment le connaître?
Qui peut vers lui guider ma foi

A travers tant de faux oracles,
D'erreurs, de superstition,
De vrais ou prétendus miracles?
Quelle est donc la religion
Et la meilleure et la plus pure?
Toutes sont bonnes à ses yeux,
Lorsque rien ne les défigure,
Quand c'est le cri de la nature,
Du cœur et d'un cœur vertueux.
Si Dieu voulait un seul hommage,
Un seul culte, une seule loi,
Il descendrait sur un nuage,
Et dirait : *Terre, adore-moi.*
Mais pourquoi cacher cette loi,
Et me la tenir inconnue?
Pourquoi ce bandeau sur ma vue?
Ce ciel entre son trône et moi?...
Mortel, arrête...: il est ton maître,
Est-ce à toi de le définir?
Et pour l'aimer, pour le servir,
Qu'est-il besoin de le connaître?
Regarde ce soleil, *ami*,
Il fera baisser vers la terre
Ton œil promptement ébloui;
Mais contemple cet hémisphère
Éclairé de son seul reflet,
Et quand ce jour est son bienfait
Ose douter de sa lumière!

Que mon âme dans son essor
Est un miraculeux problème!

Mécanisme dont le ressort
Se cache et m'échape à moi-même!
Source féconde en volupté!
Infidèle et fragile glace,
Où l'erreur et la vérité
Tour à tour se peint ou s'efface!
Souffle pur! écho de mes sens!
Céleste et lumineux phosphore!
Je vois, je pense, je te sens;
Mais je te cherche et je t'ignore.
Ami, définis, si tu peux,
Par quelle secrète influence,
Ce qui se présente à nos yeux,
L'espace, les objets, les lieux,
Et la plus légère nuance
Que cette atmosphère produit,
Agissent dessus notre esprit?
L'air est-il voilé d'un nuage,
Le ciel orageux, obscurci,
Mon esprit s'enveloppe aussi.
Le soleil chasse-t-il l'orage,
Mon esprit perce et se dégage.
L'ardente curiosité
Me conduit-elle à ces montagnes,
J'y domine sur nos campagnes;
Mon âme a plus d'activité.
Il semble que, loin de la terre,
Et qu'élevé hors de ma sphère,
J'ai part à la divinité.
Absorbé par ma rêverie,
M'arrêté-je au bord des ruisseaux,

Le bruit inconstant de ces flots
Qui s'échappent dans la prairie,
Leur cours rapide et tortueux,
Entraînent mon esprit; comme eux
Il flotte, il s'égare, il varie;
Chaque instant, plus capricieux,
Il prend une forme nouvelle;
Tantôt, comme cette hirondelle,
Dont le vol échappe à nos yeux,
D'une aile rapide et légère
Paraissant mesurer la terre;
Tantôt comme un aigle orgueilleux
Élevant son vol téméraire
Et planant au plus haut des cieux.

Souvent dans un bocage sombre,
Par un solitaire détour,
Cherchant du repos et de l'ombre,
A la brûlante ardeur du jour
J'oppose un paisible feuillage;
Mais que sert un épais ombrage
Contre les feux du tendre amour?
De cette solitude immense
Le discret et touchant silence;
Le jour pénétrant quelquefois
A travers l'épaisseur du bois,
Et dorant d'une couleur tendre
La souche de ces arbrisseaux;
Le zéphyr se faisant entendre
Et se jouant dans les rameaux;
Cette mousse fraîche et fleurie;

Ces oiseaux chantant leurs plaisirs ;
Tout porte à mon âme attendrie
Un chaos d'inconnus désirs.
Étonnant délire où mon âme
Rêve, s'agrandit et s'enflamme !
Amour ! je te sens, je te vois,
Non tel qu'on te peint sur la terre,
Aveugle et traînant après toi
Le feu, la discorde et la guerre ;
Brusque et capricieux enfant
Couronné de fleurs et d'épines,
Déchirant lorsque tu badines ;
Sous le nom de bonheur, versant
D'une main flatteuse et traîtresse
L'amertume de la tristesse
Et l'ivresse du sentiment ;
Par le seul excès de ta rage
Signalant le pouvoir d'un Dieu ;
Mettant cet univers en feu,
Et souriant à ton ouvrage :
Mais tel qu'un être bienfaisant,
Doux, pacifique et consolant,
Fils du ciel et de la nature,
Je vois ta flamme vive et pure
Embraser l'homme et le polir,
Adoucir le cœur du sauvage,
Et brûler dans l'âme du sage
Sans la corrompre et la flétrir.
Chaste Amour ! immortelle essence !
Ainsi tu descendis des cieux
Pour récompenser l'innocence ;

Ainsi tu rendis l'homme heureux
Tant que l'homme fut vertueux;
Mais la débauche et l'inconstance
T'ont fait revoler vers les cieux.
Là, tu ris de son fol hommage,
Du culte superstitieux
Qu'il rend à ta grossière image;
Si tu te montres quelquefois,
C'est dans la chaumière du sage,
Dans la solitude des bois,
Ou dans les erreurs d'un vain songe.
Prolonge, Amour, ce doux mensonge!
Que ton ombre devant mes yeux
Se répète et se reproduise,
Et qu'un jour sous mon toit heureux
Elle habite et se réalise!

Laissons ce prestige enchanteur
Et sa trop séduisante ivresse.
Ami, l'heure fuit, le jour baisse;
Déjà le joyeux laboureur,
Mesurant la hauteur de l'ombre,
Détèle et quitte ses travaux :
Le cor rustique des hameaux,
Sous le chaume désert et sombre,
Rappelle les nombreux troupeaux.
Vois sous cette épaisse feuillée
Ce groupe heureux de moissonneurs;
Leurs corps sont las de la journée,
Mais que manque-t-il à leurs cœurs?
Bons par goût et par habitude,

Sans ambition, sans remords,
Sans ces tumultueux transports
Que suit toujours l'inquiétude,
Ils n'ont de véritable mal
Que celui qu'ils craignent de faire.
Leur âme est comme une onde claire
Dont rien ne trouble le cristal.

O toi que l'univers encense,
Délicieuse volupté!
Toi qu'effarouchent l'indécence,
La débauche au soufle empesté,
Ou la triste magnificence;
Que recherche en vain le méchant,
Et qui vas au-devant du sages;
Toi qui préfères au clinquant
De l'esprit, l'or du sentiment,
Le réduit d'un épais ombrage
Et le chaume de l'indigent
Au dais majestueux d'un trône;
Toi qu'un myrthe parfois couronne,
Et plus souvent un simple épi;
Plaisirs qu'on s'efforce de feindre,
Et dont j'ai quelquefois joui,
Mais que je n'en sais pas mieux peindre;
Cet asile est-il ton séjour?
Ici tout offre ton image;
Un simple et riant badinage
S'y mêle aux transports de l'amour.
Colin sur le sein de Colette
Repose doucement sa tête :

Touchant, mais dangereux repos,
Qui dans son cœur porte l'orage.
Un regard efface ses maux,
Le rend pressant et l'encourage.
Colette soupire et se tait;
Mais ce soupir tendre et discret,
Qui, dans le milieu du silence,
Échappe à la faible innocence,
Explique bien mieux son secret
Et dit plus que notre éloquence.
Ses yeux respirent le plaisir
Qu'elle veut et n'ose connaître;
Sa bouche, où sourit le désir,
En ignore le nom peut-être.
Plus vive ou moins sensible, Iris
Réveille Lubin et l'agace,
Puis d'un pied qui ne fait pas trace
S'enfuit dans le prochain taillis.
Un jour elle courra moins vite,
Et pour fuir Lubin, qu'elle évite,
Ses pas seront plus ralentis.
D'un œil où la volupté brille,
Beaucis et l'heureux Philémon
Voient en souriant leur famille
S'élever comme leur moisson;
Ils ne craignent point la misère,
Une vertu héréditaire
Passe à leur génération.
Rois! ce bien vaut votre héritage.
Est-on pauvre quand on est sage?
Vois, ami dans ce rond joyeux

Le plaisir peint dans tous les yeux,
Lorsque la caressante Lise,
A ces vieillards que l'âge épuise,
Versant un vin frais et vermeil,
Au bruit de ses chansons légères,
Sur leurs languissantes paupières
Suspend le charme du sommeil.
Douce et voluptueuse image!
Vieil âge, âge d'or, âge heureux,
Qu'à la ville on croit fabuleux,
Ainsi tu renais pour le sage.
En vain, pour excuser son cœur,
Le méchant dit qu'on dégénère,
Et que l'innocence est chimère;
Déplorons son aveugle erreur.
Eh! comment rendrait-il justice
A des sentimens qu'il n'a plus;
Le dernier attentat du vice
Est de ne pas croire aux vertus.

Profitons des dernières heures
Du jour expirant qui nous luit;
Et tandis que vers nos demeures
Un pas tranquille nous conduit,
Contemplons l'inégale teinte
Dont l'horizon se rembrunit,
La trace du soleil empreinte
Dans les ténèbres de la nuit;
Cet astre au bout de l'atmosphère.
Paraissant rallumer ses feux,
Ce contraste majestueux

Des ombres et de la lumière....
D'un œil tranquille et sans regret
Nous pouvons voir le jour s'éteindre,
Dans le jour nous n'avons rien fait
Dont la vertu puisse se plaindre.

C'en est fait, ami, les objets
Se dérobent à notre vue;
La nuit sur nos champs descendue,
Confondant chaumière et palais,
A déployé ses sombres voiles.
Au jour incertain des étoiles,
La ruse et ses soupçons jaloux,
Les amours timides et doux,
Et les plaisirs nus et modestes
Que l'éclat du jour éblouit,
Le crime et ses transports funestes
Qu'une nuit épaisse enhardit,
La méfiance et le mystère,
D'un pas inquiet et tremblant,
Se répandent sur l'hémisphère;
Tout s'endort, hormis le méchant
Qui commet le crime ou le trame;
L'amant transporté de sa flamme,
Qui désire, attend, ou jouit;
Et le sage qui réfléchit
En donnant l'essor à son âme.
Tandis qu'un bruit sourd et lointain,
Et ces feux vacillans et sombres,
Ces tristes accens de l'airain
Frémissant au milieu des ombres,

Signaux de la mort et du temps *,
Vers les murailles de la ville
Vont diriger tes pas errans;
Ce calme attrayant et tranquille,
Heureux apanage des champs,
Cette lumière solitaire
Qui brille et se perd par instans,
La fumée épaisse et légère
Qui couvre en nuage ondoyant
L'heureux toit de cette chaumière,
Ce ramier, ou plus vigilant,
Ou plus amoureux, soupirant
Dans l'épaisseur de cet ombrage,
Me désignent mon ermitage.
Là, sur mes yeux un doux repos
Verse à pleines mains ses pavots.
Souvent un riant paysage
Vient se peindre sur mes rideaux;
Je dors de ce sommeil du sage,
De ce sommeil pur, sans orage,
Sans sursaut, comme sans effroi;
Enfin, ami, content de moi,
J'attends le retour de l'aurore.
Eh! qu'ai-je à désirer enfin
Quand j'ai fait un pas vers le bien,
Et le projet d'en faire encore?

Puissent, ô mon ami, mes sens,
Brûlant d'une plus douce flamme,
N'être bientôt plus de mon âme

* Tout ceci fait allusion aux approches d'une grande ville.

Que les ressorts obéissans;
Cette âme, dans son équilibre,
Sans ivresse, mais sans langueur,
D'un pas majestueux et libre
Aller au-devant du bonheur!
Puisse à l'automne de ma vie,
Dans cet ermitage riant,
Mon âme pure et rajeunie
S'abandonner au sentiment;
Posséder un ami fidèle,
Dont l'esprit encore étincelle
De la chaleur des passions.
(On aime à voir, après l'orage,
S'allumer dans un beau nuage
L'éclair en lumineux sillons.)
Une femme à l'été de l'âge,
Qui dans le monde ait peu vécu,
Dont le sein consolant et sage
Serve d'asile à ma vertu;
Qui soit moins vive que touchante,
Instruite sans être savante,
Pénétrante sans fausseté,
Plus intéressante que belle;
Que sur son cœur tendre et fidèle
Mon âme, avec sécurité,
Se tranquillise et se repose;
Que ses heureuses mœurs, enfin,
Aient l'odeur de cette rose
Qui s'ouvre aux rayons du matin;
Puisse à ce bonheur trop serein
La capricieuse fortune

De quelques instans d'infortune
Mêler les utiles leçons!
Ainsi quelquefois les tempêtes
Du soleil qui luit sur nos têtes
Tempèrent les brûlans rayons.
Puissent mes yeux encor répandre
Ces pleurs, délices du cœur tendre
Et remplis d'un charme secret,
Ces doux pleurs que verse le sage
Sur les malheureux qu'il soulage
Et sur les maux qu'il n'a pas faits.
Puissé-je, dans un doux silence,
Au bien me livrant tout entier,
Ne rien haïr, rien envier,
Faire le bien sans récompense;
Par goût fuir le vice, n'avoir
De juge que ma conscience,
Et de plaisir que mon devoir;
Être enjoué sans frénésie,
Sérieux sans misanthropie,
Plaindre les maux du genre humain,
former des vœux pour ma patrie,
M'intéresser à son destin;
Attendre la mort sans la craindre
Et la recevoir sans me plaindre;
Terminer ma carrière enfin
Sans repentir et sans orages,
Ainsi qu'un beau soleil d'été
Qui s'éteint avec majesté
Dans un horizon sans nuages.

POÉSIES FUGITIVES.

POÉSIES FUGITIVES.

RÉPONSE DE MILADY MONTAIGUE, *

A UN HOMME QUI LUI REPROCHAIT SON INSENSIBILITÉ.

Milord, cette austère froideur
Dont ta vivacité me blâme,
Et que tu crois peut-être un vice de mon âme,
N'est ni l'effet de la pudeur
Ni celui du triste scrupule
D'une sainte imbécillité.
Va, sois sûr que mon sang circule
Souvent avec rapidité;
Crois que je sais qu'il n'est qu'un printemps dans la vie,
Et que l'amour est dans l'humanité;
Crois que souvent la volupté
Fait rêver mon âme attendrie;
Mais si j'aime l'amour, je hais tous les amans;
J'abhorre leurs perfides flammes
Et l'art trompeur de leurs sermens,
Trop puissans sur nos faibles âmes;
Enfin je n'acheterai pas
D'un siècle de remords un court instant d'ivresse.
Mais veux-tu voir échouer ma sagesse?

* Cette réponse est une imitation d'une lettre de milady Montaigue, en anglais.

Que le sort mène sur mes pas
Un homme tel qu'en ma chimère
Je m'en figure un quelquefois;
Un homme dont l'esprit doux et vif à la fois
Ne soit que l'ornement d'un heureux caractère,
Qu'il n'entre pas dans ses transports
De vanité ni d'artifice;
Que sans projets et sans efforts
L'instinct de nos cœurs nous unisse;
Que pour m'attacher à jamais,
Il soit instruit sans montrer sa science,
Réfléchi sans tristesse, enjoué sans licence;
Qu'il ne porte rien à l'excès,
Sinon l'amour et la prudence;
Qu'il plaise à tout mon sexe et n'adore que moi,
Que dans le monde il contraigne sa flamme;
Je ne demande alors pour garant de sa foi
Qu'un coup d'œil à propos où se peigne son âme;
Mais qu'après ces momens de contrainte et d'énnui
Je me retrouve en un lieu solitaire
Seule avec le mystère et lui;
Là, cessant d'être sage, et moi d'être sévère,
Qu'il m'aime, me le dise et l'entende à son tour,
Qu'il ose tout enfin sans que je le refuse,
Et sans craindre qu'un jour mon repentir l'accuse:
L'amour alors sert d'excuse à l'amour.
Que pour rendre à jamais solide
Et doubler un bonheur si grand,
Il me serve à la fois de guide,
D'ami, de conseil et d'amant.
Qu'auprès de lui mon cœur s'élève et s'agrandisse,

Que je puisse en un mot répandre dans son sein
Et mes plaisirs et mon chagrin,
Afin qu'il les augmente ou bien qu'il l'adoucisse.
Oui, que le ciel mène vers moi
Cet homme, hélas!... peut-être imaginaire,
Je vole au-devant de sa foi,
Je brave pour l'aimer les cris du sot vulgaire :
Compagne de ses pas, en tout temps, en tout lieu,
Dût-ce être sous une chaumière,
J'en fais et mon tout et mon Dieu;
Mais jusque là que m'importe de plaire?
Tant que cet être idole de mon cœur
N'y viendra pas porter sa flamme,
Je conserverai ma froideur.
Elle ne coûte pas un soupir à mon âme.
Je ris de cet essaim d'amans
Que ma faible beauté m'attire.
Je méprise leurs sentimens,
Leurs petits moyens de séduire,
Et je bâille de leurs encens;
Qu'à des femmes faibles ou vaines
Ils aillent raconter leurs maux,
Le soufle du zéphir peut plier les roseaux,
Mais il n'agite pas les chênes.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE *.

Dieux! quel est ce nuage épaissi sur nos têtes!
Quel est ce bruit porté sur l'aile des tempêtes!
Quels sont ces cris, ces pleurs, ces longs gémissemens?
Peuples, où courez-vous éperdus et tremblans?
Quelque Attila nouveau brise-t-il vos murailles?
Des volcans sous vos pas ouvrent-ils leurs entrailles?
Le globe vers le nord a-t-il donc chancelé
Du pôle vieillissant l'axe est-il ébranlé?
Il est mort... il est mort... Ah! je conçois vos larmes;
Quand Frédéric n'est plus j'excuse vos alarmes.

* A peine l'Europe venait-elle de perdre Frédéric II, que l'auteur de l'*Essai général de Tactique* crut devoir payer à la mémoire de ce grand général-roi un tribut d'admiration et de regrets. Il composa d'abord une élégie sur la mort du roi de Prusse.

M. de Guibert était si fortement pénétré du génie et des éminentes qualités de ce monarque, qu'il s'empressa de les célébrer dans un éloge qu'il fit publier deux mois après cet événement.

Aussitôt que cet éloge parut, l'Allemagne s'en empara en faisant trois éditions consécutives et une traduction en allemand.

Qu'il me soit permis de joindre à cette élégie le jugement honorable et flatteur que le duc de Brunswick porta de l'éloge de Frédéric dans la lettre qu'il écrivit à M. de Guibert.

(*Note de l'Éditeur.*)

Monsieur,

J'ai reçu à Berlin le précieux présent que vous avez eu la bonté de me faire parvenir. J'ai lu l'éloge du feu roi de Prusse avec une satisfaction difficile à exprimer;

Depuis plus de vingt ans sur cet atlas nouveau
Reposait de la paix l'honorable fardeau,
Depuis plus de vingt ans du trop fréquent délire
Qui tourmente les rois si l'Europe respire,
Si des camps destructeurs blanchissant nos sillons
Ne nous ravissent pas les trésors des moissons,
Si la terre de sang n'a pas été trempée,
Tous ces biens, Frédéric, sont dus à ton épée.
Arts amis de la paix, timides laboureurs,
Qui vous eût dit qu'un jour il méritât vos pleurs,
Qu'un jour de fleurs vos mains dussent couvrir sa cendre?
Lui, ce nouveau César, ce moderne Alexandre,
Ce lion indompté qu'on vit sept ans entiers
S'entourer de terreur, de sang et de lauriers!
Ah! pour qui mûrement observa son génie,
De ces héros brigands de Rome et de l'Asie

les détails militaires m'ont surtout enchanté, il n'y avait que l'auteur de l'Essai général de Tactique qui pût tracer les détails de cette vie entièrement militaire, avec cette précision et ce feu qui existent dans votre ouvrage. Je vous félicite, monsieur, d'un succès qui sera universellement reconnu; votre ouvrage a fait la sensation la plus forte dans nos contrées, où tant de personnes ont été à même de suivre les événemens de cette vie remplie de gloire et d'activité. On trouve dans le tableau que vous avez tracé le brillant du coloris joint à la vérité de l'expression, c'est Raphaël peint par le Corrége. J'ai remis au roi l'exemplaire destiné pour Sa Majesté, et je ne doute point quelle ne vous ait témoigné le cas infini quelle fait de l'ouvrage et de son auteur. Recevez, monsieur, les assurances les plus sincères des sentimens très-distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé, CHARLES,

duc de Brunswick-Lunébourg.

Brunswick, ce 3 août 1787.

Que Frédéric a bien effacé la grandeur!
Il ne combattit point par une folle ardeur,
Il ne fit, éclairé par sa vaste prudence,
Que prévenir l'attaque ou fonder sa puissance.
S'est-il enfin rendu maître de ses destins,
A-t-il tout préparé pour ses nobles desseins,
Trésors, soldats, empire, et surtout renommée,
Il dépose sa gloire aux mains de son armée;
Et comme l'Éternel planant sur ses travaux,
Au monde qu'il surveille il prescrit le repos.
La force jusqu'à lui n'avait servi qu'à nuire,
Il la rend bienfaisante en sachant la conduire.
Tonnez autour de lui, nuages impuissans
Nés de l'ambition ou des ressentimens!
L'éclair brille deux fois, la foudre est rallumée;
Il parle, elle pâlit et s'envole en fumée.
Qu'il était beau de voir ce monarque guerrier
Revêtu de sa gloire et semblant l'expier,
Et ce Nestor des rois apaisant leur ivresse
Et ne leur parlant plus que paix et que sagesse;
Et ce vieux Marc-Aurèle à ses devoirs livré,
Embrassant l'univers et vivant retiré;
Et ce général-roi révélant à la terre
Les secrets des combats pour éloigner la guerre!
Je l'ai connu du moins, et ce grand souvenir,
Dans mon âme imprimé, ne peut s'anéantir.
Je l'ai vu ce héros si cher à la victoire,
J'ai vu ces cheveux blancs couronnés par la gloire,
Ce visage à la fois doux, noble et plein de feu,
Ce roi parlant en homme et commandant en Dieu.
Ah! pleurons tous, pleurons, habitans de l'Europe!

Qu'un voile de douleur du moins nous enveloppe.
Pour de moindres bienfaits les Grecs reconnaissans
Aux héros protecteurs accordaient leur encens.
Pleurez surtout, ô vous, sujets de ce grand homme!
Au rang des nations c'est par lui qu'on vous nomme.
Mais aux murs de Berlin quel spectacle imposant!
Ce cortége, ce deuil silencieux et lent,
Conduisant au tombeau cette cendre immortelle,
Cette orgueilleuse armée à sa voix si fidèle,
Ces fronts audacieux vers la terre baissés,
Ces aigles menaçans tristement renversés!
Compagnons d'un héros, vous pleurez des chimères,
Vous craignez de déchoir au sort des mercenaires.
Non, relevez vos cœurs, reprenez votre orgueil!
Votre roi tout entier n'est pas dans le cercueil;
Il vous reste de lui mille précieux gages;
Ses exemples, ses lois, ses leçons, ses ouvrages...
En agrandissant l'art, sur le front des guerriers,
Il a mis plus d'éclat et de plus beaux lauriers.

IMITATION

D'UN PASSAGE DE CLAUDIEN SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

Mystère fatigant pour tout être qui pense!
Écueil où vient périr l'humaine intelligence!
O problème éternel qui toujours me poursuit!
Est-il, ou n'est-il pas un Dieu qui tout conduit?

Plongé dans le silence alors que j'étudie
Cet immense univers, sa sublime harmonie,
Ce bel enchaînement, cet ordre des saisons,
Ce retour assidu des fruits et des moissons,
Et ces globes de feu fixés dans leurs orbites,
Et la mer qui jamais ne franchit ses limites;
A ces biens, il est vrai, quelque accident mêlé...
Mais l'ensemble marchant sans en être troublé;
Oui, je n'hésite pas, il est une puissance
Par laquelle tout vit, se règle et se balance.
Sous tel nom que ce soit, misérables mortels,
Bénissons son pouvoir, dressons-lui des autels.
Mais prosterné d'amour et de reconnaissance,
Quel retour vient soudain renverser ma croyance.
Qui veille donc, hélas! sur le monde habité?
Je n'y vois que désordre, abus, calamité,
Le vice fortuné, la vertu misérable,
Le sage périssant où fleurit le coupable;
Le bonheur jamais pur et toujours imparfait,
Le malheur seul entier, seul extrême et complet.
Non, il n'est point de Dieu! Le hasard, l'injustice
Mènent tout ici-bas au gré de leur caprice.
Le hasard!... Eh bien soit! Mais après tout, pourquoi
Cet univers moral, et sans guide et sans loi,
Me ferait-il d'un Dieu rejeter l'existence?
Reprenons à jamais cette heureuse assurance.
C'est ce Dieu qui préside au système du ciel,
A la nature en grand, à l'ordre universel.
Content de son ouvrage, il aime à le conduire.
L'artiste me rassure, et sans terreur j'admire.
Mais les détails! Mais l'homme! Et qu'importe à ses yeux,

De cet insecte roi le sort minutieux?
Que sont dans le grand tout nos plaisirs, nos traverses,
Nos erreurs, nos travaux, nos fortunes diverses,
Nos monumens d'un jour, nos périssables lois,
Le choc des nations et la chute des rois?
Planant sur ces débris, Dieu de son trône auguste
Ne porte ses regards que sur l'âme du juste;
Tant qu'il vit sur la terre, il le livre au destin;
Quand la mort le couronne, il l'appelle en son sein.

IMPROMPTU

ADRESSÉ A M. DE VOLTAIRE, A FERNEY.

(M. de Guibert se trouvant à table avec madame Denis et le père Adam, M. de Voltaire, que M. de Guibert n'avait pas encore vu, fit dire qu'il ne pouvait pas s'y mettre parce qu'il se trouvait incommodé.)

A dîner invité chez le dieu du génie,
J'avais compté sur un repas
Entremêlé de vers, de bons mots, d'ambroisie;
Mais hélas! c'est ici comme à l'eucharistie:
On l'adore, on le mange et l'on ne le voit pas.

VERS DE M. DE GUIBERT

POUR UN MONUMENT PROJETÉ POUR LE GRAND CONDÉ.

Ici jusqu'à la mort disputant la victoire,
Du grand Condé Fuentes a commencé la gloire.
Ce simple monument à la fois a voulu
En nommant le vainqueur consoler le vaincu.

VERS ADRESSÉS PAR M. LE COMTE D'ESTAING

A M. DE GUIBERT,

EN LUI ENVOYANT UN PORTRAIT DE BAYARD.

Si Bayard eût vécu, Bayard te l'eût offert.
Tu mis dans tout son jour les vertus dont il brille;
Le portrait d'un héros dans les mains de Guibert
Sera toujours un portrait de famille.

RÉPONSE DE M. DE GUIBERT.

Qu'ai-je fait pour un prix si haut!
J'ai traduit en de faibles rimes
De Bayard expirant les paroles sublimes.
D'Estaing, de tes lauriers, va, couvre son tombeau.
Ah! lorsqu'aux bords indiens déployant ton courage,
De l'honneur des Français tu réparais l'outrage,
Qu'en imitant ses actions
C'était bien mieux honorer sa mémoire!
Guide tour à tour vers la gloire
Nos drapeaux et nos pavillons;
Poursuis dans ton ardeur guerrière,
Embrasse les deux élémens,
Il te faut plus d'une carrière,

Et plus d'un art à tes talens.
Peut-être un jour en vers plus élégans
Mon fils chantera ta vaillance,
Et ton portrait sera sa récompense.

INSCRIPTION POUR UNE FONTAINE.

Aux fleuves orgueilleux j'abandonne la gloire;
On peut plus doucement vivre dans la mémoire.
Une source coulait sans réputation,
Laure aima sur ses bords, et Vaucluse eut un nom.

A MADAME DE***.

Elle plaît plus que la Beauté,
Regarde comme la Tendresse,
Sourit comme la Volupté,
Mais pense comme la Sagesse.

PIECES DIVERSES.

LA TACTIQUE.

Pièce de vers de M. de Voltaire, envoyée de Ferney par l'auteur, à M. l'abbé de Voisenon, le 30 novembre 1773.

J'étais lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui, dans son magasin, n'a souvent rien qui vaille.
J'ai, dit-il, par malheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains et sage autant que beau;
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait seul nos destins : prenez, c'est la Tactique.
La Tactique, lui dis-je! hélas! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.
Ce mot, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art ou l'art par excellence;
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux.
J'achetai sa Tactique, et je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie;
De cultiver mes goûts, d'être sans passion;
D'asservir mes désirs au joug de la raison;
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi; je lis, je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis, c'était l'art d'égorger son prochain.
   J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre
Pétrit, pour s'amuser, le soufre et le salpêtre;

Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut, pour arriver plus bas;
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole
Dans la direction que fait la parabole,
Et renverse en deux coups prudemment ménagés,
Cent automates bleus à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrètement chargés de fusils et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles,
Puis montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecrasent les enfans, et, las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église,
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise
Lui chanter, en latin, qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui;
Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.
Etrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encor épouvanté,
Je lui rends son volume, et lui dis en colère :
Allez, de Belzébuth détestable libraire,
Portez votre Tactique au chevalier de Tott,
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabahot;
C'est lui qui de canons couvre les Dardanelles,

Dans leur propre science instruit les Infidèles;
Allez, adressez-vous à monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout sanglans de Bender et d'Azof,
A Frédéric, surtout, offrez ce bel ouvrage,
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage.
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.
Allez; je ne crois point que la nature humaine
Sortit, je ne sais quand, des mains du Créateur,
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance.
L'homme, avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déjà si courts.
La goutte avec sa craie, et la glaise endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fièvre, le catharre et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encore plus dangereux,
Auraient suffi, sans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, et Nembrod et Cyrus,
Et ce roi si brillant qui forma Lentulus.
Le monde admire en vain leur valeur indomptable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable.

En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'observait avec soin:
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De son grade à la guerre éclatans interprètes;
Ses regards assurés, mais tranquilles et doux,
Annonçaient ses talens sans marque de courroux;

De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri, se sent pour mon métier.
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant; Caïn tua son frère,
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux su la tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos maisons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il est (n'en doutez point) des guerres légitimes,
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
Vous-même? à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois.
Il soutenait le droit de sa naissance auguste,
La ligue était coupable, Henri Quatre était juste.
Mais sans plus retracer les faits de ce bon roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi?
Quand la colonne anglaise, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée,
Trop fortuné badaud, dans les murs de Paris,
Vous faisiez en riant la guerre aux beaux esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre,
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.

Hélas! qu'auriez-vous fait, vous et tous vos auteurs,
Qu'aurait fait tout Paris si Louis en personne
N'eût passé le matin sur le pont de Calonne,
Et si tant de héros à quatre sols par jour
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel amoureux de la gloire
Avec quatre canons ramena la victoire;
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Luttaux, et du jeune Craon,
Que de vos beaux esprits les brillantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope et l'Orphelin.
Souffrez donc, s'il vous plaît, qu'on prenne la défense
D'un art qui fit longtems la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos.
  Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire;
De la droite raison je sentis tout l'empire.
Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards,
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.
Mais, je vous l'avouerai, je formai des souhaits
Pour que cet art si beau ne s'exerçât jamais;
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

LETTRE DE M. DE GUIBERT

A M. DE VOLTAIRE,

EN RÉPONSE A SA TACTIQUE EN VERS, EN DATE DU 6 DÉCEMBRE 1773.

Ce n'est point à vous, monsieur, qu'il faut répondre en vers, vous ôtez le courage d'en faire; en lisant les vôtres, il n'est personne qui doive oser dire : *et moi aussi je suis poète*. Vous ne laissez pas à l'amour-propre plus de ressources en prose; mais j'ai besoin de vous témoigner ma reconnaissance, et la prose est le langage qui convient à tous les hommes. Ainsi parmi tant de genres que vous possédez, cet art unique de tout animer, de répandre des fleurs sur tout, sera votre partage jusqu'au dernier jour. Les badinages de votre vieillesse auront la grâce de ceux de votre printemps. Vous emporterez votre manière avec vous; comme Raphaël, vous serez toujours le premier et le seul de votre école; vos chefs-d'œuvre deviendront des monumens, et les dessins qui échappent à vos crayons seront des études pour la postérité.

Continuez, monsieur, d'abhorrer la guerre, dénoncez à l'exécration des siècles à venir les rois qui la font injustement, flétrissez les guerriers qui ne gémissent pas des maux dont leur devoir les rend les instrumens, mais ne confondez pas avec elle une science qui la rend moins funeste. La guerre existait avant que l'art fût créé, et dans le temps qu'on s'égorgeait sans méthode, on n'en était que plus cruel. Les siècles les plus heureux sont ceux où les guerriers étudient, ne fût-ce

que leur triste profession. Toutes les lumières se touchent, et l'on n'est plus féroce dès qu'on s'éclaire. Aux assauts de Bender et d'Azof, il n'y a eu ni incendie ni pillage. M. le prince Repnin vous dira que les prisonniers de guerre qu'on enferme aux Sept Tours ne sont plus traités en criminels. On s'en prend toujours à la guerre des calamités du monde, et le despotisme, les rois ignorans, les mauvais ministres, sont des fléaux bien plus cruels. Ce sont eux qui font couler le plus de larmes et qui dépeuplent sourdement la terre. Je viens de faire deux mille lieues; dans ce long voyage, j'ai vu presque partout les traces des impôts, et fort peu de vestiges de la guerre. Ajoutez à cela que ces fléaux ne laissent après eux qu'horreur ou mépris, et qu'on peut du moins se consoler de la guerre par tout ce qu'elle produit de grand. Sans elle, où Corneille aurait-il pris ses héros, Homère son poëme, et vous la Henriade? On dit que dans vos infatigables recherches vous venez de découvrir, dans je ne sais quelle relation de voyage, une nation qui vit sur le Gange et qui n'a jamais connu la guerre. J'ai besoin de lire l'histoire de cet étrange peuple, pour croire qu'il puisse exister un coin de la terre où les hommes formés de bile et de sang, et ayant par conséquent des sens et des passions, ne courent jamais aux armes. Donnez-nous cette histoire, quand même le voyageur qui vous en fournira le texte aurait pris l'état momentané de ce bon peuple pour sa situation immémoriale. Vous embellirez cette fable, elle donnera des leçons aux souverains, du plaisir à vos lecteurs, et un moment bien doux d'illusion à tous les honnêtes gens. Si jamais quelque vapeur de vanité pouvait me monter à la tête, ce serait certainement quand vous me donnez des éloges, quand vous formez sur moi des présages dont je ne suis pas digne; mais

j'admire trop les grands hommes pour m'aveugler sur moi-même. Je suis transporté des vertus de Turenne; je pleure à la vue du buste de Corneille; j'ai été ému en approchant de Ferney, et quand votre statue sera élevée, je serai un des premiers à la couronner. Je désire bien que le sort me ramène encore une fois vers les Alpes; mais c'est à Paris, c'est au milieu de votre gloire que je voudrais surtout vous revoir; vos jours y seraient prolongés par nos vœux; vous y compléteriez un siècle qui serait à juste titre appelé le vôtre. Nous recueillerions vos dernières paroles, et votre tombe y deviendrait un autel.

EXTRAIT DES LETTRES DE VOLTAIRE.

VOLTAIRE A M. DALEMBERT, 1773.

Nota. Voyez dans le *Recueil des lettres de M. de Voltaire*, tome 11 et suivant, ce qu'il dit de M. de Guibert dans ses lettres adressées à M. d'Argental, à madame du Deffand et à M. de Condorcet.

Il est juste que je vous fasse lire mon épître sur la Tactique de M. de Guibert, qui m'a paru un homme plein de génie, et ce qui n'est pas moins rare, un homme très-aimable. Je m'intéresse à son Connétable de Bourbon, d'autant plus que ce grand homme passa par Ferney en se réfugiant chez les Espagnols....

A M. D'ARGENTAL.

6 novembre 1773.

« J'ai entendu à Fernay la tragédie du *Connétable de Bourbon*, que M. de Guibert ne récite pas trop bien, mais qui » étincelle de beaux vers. Il a bien de l'esprit, ce M. de Guibert; s'il commande jamais une armée, il sera le premier » général qui ait fait une tragédie. Il est déjà le premier en » France qui soit l'auteur d'une *Tactique* et d'une pièce de » théâtre; je dis en France, etc. »

AU MÊME.

Du 15 novembre.

« Je ne sais si vous avez lu la *Tactique* de M. de Guibert, » ou du moins le discours préliminaire. Ce livre est plein de » grandes idées, comme sa tragédie du *Connétable* est pleine » de beaux vers. J'ai eu l'auteur chez moi; je ne sais s'il sera » un Corneille ou un Turenne, mais il me paraît fait, grand » en quelque genre qu'il travaille.

» Oserai-je vous prier de lui faire parvenir une copie de la » satire ou de l'éloge que je viens de faire de son métier de la » guerre? Il n'est pas juste qu'il soit des derniers à voir cette » petite plaisanterie qui le regarde si personnellement, et » vous me pardonnerez aisément la liberté que je prends » avec vous. »

A MADAME DU DEFFAND.

16 novembre.

« J'ai trouvé encore plus de génie dans la *Tactique* de » M. de Guibert que dans sa tragédie, et même encore plus

» de hardiesse. Ce qui m'a charmé, c'est que ce docteur en » l'art d'assassiner les gens m'a paru dans la société le plus » poli et le plus doux des hommes. »

..... » Vous me parlez de cailloux : eh bien! madame, je » vous envoie un petit caillou de mon jardin, qui ne vaut » pas assurément les pierreries de M. de Guibert. * J'ai été » étonné que le même homme ait pu faire deux ouvrages si » différens l'un de l'autre... Les Saxe, les Turenne n'auraient » pas fait sûrement de tragédies; je devais naturellement » donner la préférence à la tragédie sur l'art de tuer les » hommes...... Je déteste cordialement l'art de la guerre, et » j'admire sa *Tactique*. »

A M. DE***.

16 novembre.

« Permettez-moi de vous demander si vous avez lu le *Connétable* de M. de Guibert. Sa *Tactique* n'est pas un ouvrage » de belles-lettres, mais elle m'a paru un ouvrage de génie. Il » y a une autre sorte de génie dans le *Connétable*; je ne sais » si notre frivole Paris en est digne......

» Il m'est tombé entre les mains un petit manuscrit sur le » livre de M. de Guibert; ce n'est qu'une plaisanterie; j'aurai » l'honneur de vous le faire passer, ou je l'enverrai à M. d'Alembert, afin que vous le lisiez, etc. »

* *La Tactique.*

SYNONYMES.

ATTRAITS, APPAS, CHARMES.

Les *attraits* engagent, les *appas* séduisent, les *charmes* fixent. Je me peins Hébé avec des *attraits*, Armide avec des *appas*, Vénus avec des *charmes*. Il y a quelque chose de naturel dans les *attraits*, d'apprêté dans les *appas*, d'inexplicable dans les *charmes*. On pourrait dire, à ce que je crois, avec justesse, les *attraits* d'une jolie femme, les *appas* d'une femme coquette, les *charmes* d'une femme aimable. Une femme honnête et sensible doit désirer des *attraits* plutôt que des *appas*. Une femme galante doit préférer les *appas* aux *attraits*; mais toutes deux n'auront qu'un règne passager si elles manquent de *charmes*. Une femme qui plaît au premier coup d'œil a des *attraits*, une femme qui tourne la tête, ou pour parler plus juste, qui la fait tourner, a des *appas*; mais une femme qui fait une longue impression, celle à laquelle on revient de partout, à qui on pardonnerait s'il le fallait, celle enfin qu'on aime de plus en plus, a mieux que des *attraits*, a plus que des *appas*, elle a des *charmes*. La femme qui réunirait tout est peut-être encore à naître, et je n'en ai d'idée que par le portrait imaginaire de Camille dans le temple de Gnide. Mais heureusement on peut aimer à moins, et l'illusion de l'amour fait que la femme qu'on aime nous paraît tout posséder. Elle est en effet au-dessus de tout ce qu'on essaie de définir, de louer, ou de peindre: elle est *aimée*.

SORT, DESTIN.

Ces mots ont été si souvent employés l'un pour l'autre par nos meilleurs écrivains, que je ne sais s'il y en a dans notre langue qui aient autant l'apparence d'être synonymes; je crois cependant y découvrir des différences sensibles.

Le *sort* s'applique plus ordinairement à un évenement isolé ou momentané; le *destin* à une suite d'événemens enchaînés et nécessaires.

Le *sort* a quelque chose de plus petit et de plus passager que le *destin*; le *destin* est plus grand et plus immuable.

Le *sort* est aveugle et tient du hasard; le *destin* semble posséder quelques idées de science et de prévoyance, il paraît descendre d'en haut, et les anciens en avaient fait un dieu.

De là le *destin* a un caractère bien plus imposant que le *sort*; on résiste au *sort*, on peut échapper au *sort*; mais on se soumet au *destin*, on n'échappe pas au *destin*. On dit les coups du *sort* et les arrêts du *destin*; le *sort* paraît tellement subordonné au *destin*, qu'on pourrait, je crois, hasarder de dire que les évenemens du *sort* sont écrits dans le livre du *destin*.

Le mot *destin* convient mieux aux grands objets, et serait improprement appliqué aux petits. Ainsi il me paraît y avoir de la justesse à dire : le *destin* des nations, le *sort* des rois; le *sort* d'une société, le *destin* d'un empire. On ne dirait ni le *destin* du papillon, ni le *destin* d'une rose; le mot *sort* serait plus dans leur proportion.

Tous les hommes n'ont pas le droit de dire mon *destin*; il faut pour cela jeter quelque éclat ou occuper un certain

espace ; mais tout le monde pourrait dire ma *destinée ;* car il n'y a personne qui n'ait sa *destinée*, puisqu'elle est la marche que le *destin* a tracée à chacun des êtres.

Enfin, pour terminer par des exemples qui confirment ce que j'ai établi ci-dessus, *un joueur invoque le sort ; Alexandre brûlait de faire le destin du monde. Un amant consulte le destin dans les yeux de ce qu'il aime*, *et il y trouve son sort.*

Si l'on me demandait comment je voudrais m'appliquer par des souhaits les mots de *sort* et de *destin*, je désirerais que mon *sort* fût d'être aimé pendant ma vie, et mon *destin* d'être célèbre après moi.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



